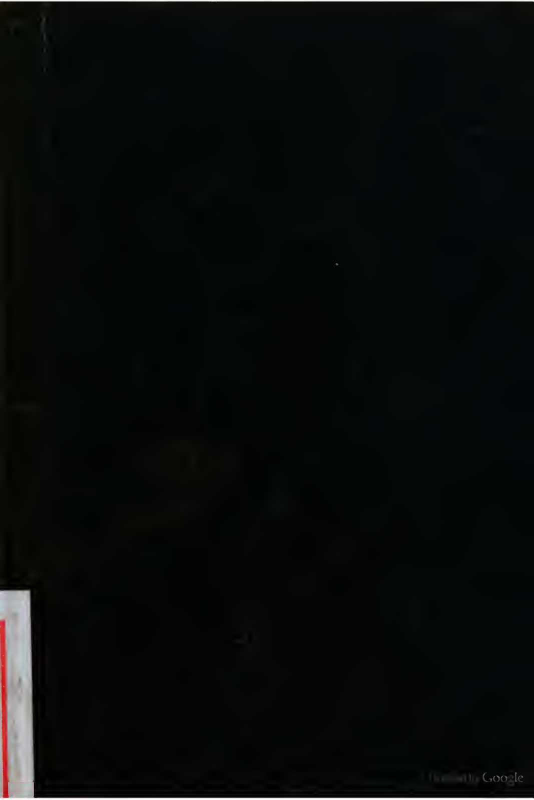
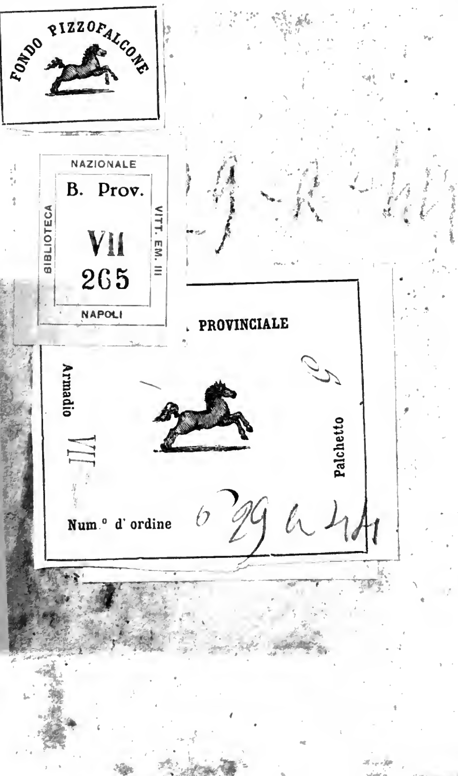





B Prav
VII
265

VOYAGE
DE
DEUX FRANÇAIS
DANS LE NORD DE L'EUROPE.

TOME TROISIÈME.


Google

VOYAGE

DE

DEUX FRANÇAIS

EN ALLEMAGNE, DANEMARCK, SUÈDE,

RUSSIE ET POLOGNE,

FAIT EN 1790 — 1792.

TOME TROISIÈME.

RUSSIE.



A PARIS,

Chez DESENNE, Imprimeur-Libraire, au ci-devant Palais-Royal, N°s. 1 et 2.

1796.

A LYON,
Chez MAIRE, rue Mercière.

A MARSEILLE,
Chez ROULLET, au Cours.

A HAMBOURG,
Chez FAUCHE.

A STOCKHOLM,
Chez FYRBER.

A PÉTERSBOURG,
Chez GAY.

A MOSCOU,
Chez GAY.

AVANT-PROPOS.

De toutes les contrées de l'Europe, la Russie est peut-être celle qui mérite d'être traitée avec le plus d'étendue : le rôle important que joue cet Empire sur la scène du monde, le degré de puissance auquel il s'est élevé, en moins d'un siècle, et par-dessus tout, le désir de rectifier les idées exagérées que l'Europe conserve d'un pays très-peu connu, nous ont porté à n'omettre aucun des détails que nous avons crus capables de fixer l'opinion sur ce peuple, qui doit à l'immensité de la contrée qu'il habite, sur-tout à l'éclat du règne actuel, la renommée dont il jouit. La gloire de Catherine a rejailli sur ses sujets; rarement celle des souverains est inséparable de celle des peuples, et moins en Russie que par-tout.

Quelques lecteurs trouveront peut-être plusieurs chapitres du tome quatrième traités un peu sévèrement : les enthousiastes de la nation russe (car quel peuple n'a pas les siens !) blâmeront, ou le style, ou le genre de nos observations : quant au style, c'est-à-dire, à la forme, nous le leur abandonnons : il n'en est pas de même de nos opinions, dont nous sommes fort éloignés de vouloir faire le sacrifice. Si notre Aristarque n'a point vu les Russes, s'il les juge par ouï-dire, ou par ses lectures, et avec une prévention dont il lui seroit difficile de rendre compte, nous pensons mériter autant de croyance que lui ; si au contraire le critique ayant puisé ses idées dans le pays même, ne retrouve pas les Russes dans le portrait que nous en avons tracé, nous osons assurer que cet homme a quelque raison majeure de voir les choses ainsi : peut-être les grâces du gouvernement ou des obligations particulières le portent-

elles à émettre des opinions flatteuses pour les Russes et opposées aux nôtres ; alors nous pourrons apprécier à sa valeur un sentiment dicté par la reconnoissance, motif très-estimable sans doute, mais qui est loin de suffire pour porter un jugement sûr et capable d'éclairer les hommes.

Ouvrages modernes sur la Russie.

Voyage en Sibérie de l'abbé Chappe, 3 vol. in-4°. et atlas ; cet ouvrage, dont l'exécution typographique mérite des éloges, ést dans un grand discrédit en Russie, parce que son auteur n'a pas vu les Russes par un beau côté ; cela n'empêche pas qu'il ne soit intéressant et fort exact. L'abbé Chappe, il est vrai, a quelquefois tiré, de faits particuliers, des conséquences générales, pour avoir observé trop rapidement : mais il est loin de mériter les reproches dont l'accablent les Russes : la critique, connue sous le nom d'*Antidote*, n'a que de l'aigreur et une partialité révoltante, sans logique et sans goût : on s'en est tenu à la première partie de l'ouvrage de l'abbé Chappe, et en vérité, le critique auroit dû, pour sa gloire, ne pas commencer : nous avons entendu attribuer cette diatribe à l'impératrice : nous ne l'en croyons pas capable ; au moins est-il sûr que l'auteur a gardé l'anonyme, et c'est ce qu'il a pu faire de mieux. Heureux les écrivains qui n'essuyent que des critiques pareilles !

Histoire des Découvertes des savans Voyageurs, 3 volumes in-4°., ou 6 vol. in-8°., excellent ouvrage ; le fruit des voyages de Pallas, Gmélin, et autres savans qui, par les ordres de Catherine, ont parcouru la Russie dans tous les sens, et donné sur ce vaste Empire les connoissances les plus étendues : ces découvertes illustreront à jamais le règne de Catherine. l'intérieur de la Russie est mieux connu que celui

de quelques pays qui figurent avantageusement en Europe depuis plusieurs siècles.

Voyages de Pallas, 5 vol. in-4°., ou 8 vol. in-8°. avec atlas. Les recherches particulières de ce savant professeur résumées dans l'ouvrage précédent sont ici dans leur entier : ces voyages sont indispensables à celui qui veut avoir sur la Russie des notions claires et précises : M. Pallas est l'homme, existant aujourd'hui, qui connoît le mieux cet immense pays.

Histoire de Russie, par Le Clerc, 6 vol. in-4°. et atlas. M. Le Clerc a eu de grandes facilités pour ses recherches : il a visité les archives et les dépôts de l'Empire : aussi peut-on lui reprocher d'avoir inséré trop de choses dans son histoire : il n'a voulu rien omettre, ce qui la rend prolixe, diffuse et fatigante à la lecture : un homme instruit qui voudroit se charger de résumer ce long ouvrage en deux volumes in-4°., rendroit un service essentiel à la littérature ; ce seroit alors un ouvrage instructif et commode : les tableaux sont d'une grande ressource pour saisir d'un coup d'œil la progression de toutes les parties de l'administration : nous reprocherons à M. Le Clerc quelques inexactitudes dans des faits matériels, quelques erreurs de calculs, que la refonte feroit aisément disparoître.

Histoire de Russie, par Lévêque, 7 vol. in-12, rapide et concise, beaucoup mieux écrite, comme histoire, que la précédente, mais ne suffisant pas pour connoître la Russie ; on fera bien d'y joindre celle de Le Clerc. M. Lévêque a passé plusieurs années en Russie (c'est-à-dire à Pétersbourg) ; et si d'un côté ce long séjour lui a donné les moyens de prendre des notions plus exactes, de recueillir des notes plus précieuses, de l'autre il a puisé dans la fréquentation des Russes une partialité qui perce souvent dans son ouvrage, et dont il auroit dû se défendre avec le plus grand soin.

Description historique de l'Empire russien, par Strahlenberg, 2 vol. 1757, ouvrage assez estimé et souvent cité.

Essai sur le commerce de Russie, 1 vol., 1777, attribué à M. Rimbert, négociant français, établi à Pétersbourg, estimé, passe pour fort exact : aussi trouve-t-il les Russes bien novices en commerce.

Etat présent de la Russie, par un médecin hollandais (Vonzel), très-peu de chose.

Observations d'un voyageur sur la Russie, par Abel Burja, peu de chose.

Mémoires sur la Russie, de Manstein, de 1727 à 1744, 2 vol. in-8°., excellent ouvrage : l'auteur parle de tout en témoin oculaire, et en parle bien.

Anecdotes secrètes de Russie, 6 vol. in-12, ouvrage misérable; l'auteur assure qu'il a séjourné 13 ans en Russie; d'après ces anecdotes il ne paroît pas y avoir séjourné 13 jours.

Voyage en Russie, traduit du hollandais par Chantreau, 2 vol. in-8°., Paris, Briand, 1794: nous ne savons s'il faut en accuser l'auteur ou le traducteur, mais le fait est qu'il n'y a pas vingt pages de cet ouvrage, qui n'offrent une absurdité, ou une erreur quelconque : l'impossibilité de les relever toutes, fait que nous n'en releverons aucune, à moins que notre texte ne nous le permette sans la moindre digression, ce qui sera fort rare. Nous avons remarqué dans ce voyage beaucoup de passages visiblement émanés du cerveau du traducteur; car la Hollande n'étoit point alors un pays conquis par les armes de la république française, et l'auteur n'avoit sûrement pas pris la peine d'écrire son voyage pour le plaisir d'injurier les souverains, les princes, et toutes les classes de citoyens qui ne sont pas celle du traducteur.



VOYAGE DE DEUX FRANÇAIS DANS LE NORD DE L'EUROPE.

CHAPITRE PREMIER.

Saint-Pétersbourg. Description de cette Ville. Police.

SAINT-PÉTERSBOURG, résidence des souverains de Russie, est située au fond du Golfe de Finlande, sur la Néva et presque à son embouchure; ce fleuve s'y partage en plusieurs bras; il y est magnifique, et c'est le plus bel ornement (on pourroit dire le seul) de cette ville absolument neuve, car il existe encore quelques personnes qui en ont vu bâtir les premières maisons.

Pierre le Grand s'étant rendu maître d'une

partie des côtes d'Ingrie et de Carelie, ne put résister au désir qu'il avoit depuis long-temps de posséder un port sur la mer Baltique; en conséquence, dès qu'il crut sa conquête assurée, il mit la main à l'œuvre, et jeta les fondemens de cette ville, comparable aujourd'hui aux plus belles de l'Europe, et qui, au commencement de notre siècle, n'existoit pas.

Saint-Pétersbourg est composé de plusieurs îles; celle qu'on appelle Vasiliostrow ou île de Basile, est formée par les deux Néva, la grosse et la petite : c'est là que Pierre le Grand vouloit fonder sa ville, et où ont été construites les premières maisons; mais aujourd'hui elle n'est plus habitée que par des négocians et des bourgeois, la noblesse habitant en entier dans le quartier de l'amirauté, qui est devenu le plus beau et le plus fréquenté.

Mais si le Czar a vaincu la nature, s'il a surmonté des difficultés qui eussent rebuté tout autre que lui, nous devons regretter que ces travaux immenses n'aient pas été employés ailleurs. Il étoit difficile de choisir un local plus ingrat de toutes manières que celui de Saint-Pétersbourg : le sol n'est qu'un marais, les environs ne produisent rien; il y a tel endroit, où, si on s'écarte de quelques toises du chemin, on court risque de se perdre dans

la vase. Une perche plantée en terre, si on l'enfonce de quelques pieds, disparoît bientôt entièrement. Ce terrain est seulement une croûte plus ou moins épaisse, sous laquelle on trouve l'eau : il a fallu jusqu'à 60 pieds de pilotis pour construire l'église d'Isaac. Tous les jardins qu'on voit aux environs sont en terres rapportées, et du côté du Nord, où il n'y en a pas, rien de plus nud et de plus stérile au monde.

Saint-Pétersbourg n'étoit pas fait non plus pour être un port : la barre qui est à l'embouchure de la Néva, n'y laisse, dans les tems ordinaires, que huit à neuf pieds d'eau ; les bâtimens qui en tirent davantage sont donc obligés de rester à Cronstadt, d'où les marchandises doivent être transportées à Saint-Pétersbourg sur des allèges. Pierre Ier. a voulu plus encore, il a fait un port de construction de celui qui ne pouvoit recevoir des bâtimens de 200 tonneaux ; mais quelque vénération que ses successeurs lui doivent, quelque respect qu'ils aient conservé pour ses établissemens, celui-là devroit être changé, et nous concevons avec peine que cela ne soit pas encore fait.

Un autre inconvénient majeur, provenant de la situation de cette ville, c'est qu'elle est exposée à des inondations subites très-effrayantes.

Lorsque le vent d'ouest souffle avec violence, il fait refluer les eaux de la Néva, qui ont causé souvent de fort grands dégâts. Dès que la rivière grossit à un certain point, il est d'usage de tirer le canon de la forteresse, pour avertir de la hauteur de l'eau. Le peuple habite en grande partie des caves, où il seroit immanquablement noyé, s'il n'étoit pas instruit de momens en momens de ses progrès. Il seroit bien à désirer que la loi qui existe à Hambourg, lors des inondations, fut établie ici, et par-tout ; mais la différence des gouvernemens s'y oppose, et par conséquent le mal est sans remède (1).

Saint-Petersbourg est une fort belle ville ; les rues sont droites, longues, très-larges, même trop ; l'étendue de terrain qu'occupe la ville en est fort augmentée, et cela contribue à la faire paroître encore moins peuplée : elle est fort mal éclairée, et le seroit passablement si les rues n'avoient que le quart, ou au plus le tiers de leur largeur.

L'église d'Isaac (point achevée) et le palais de marbre sont les *seuls* édifices de Pétersbourg

---

(1) Nous avons dit au tome I, qu'à Hambourg, ceux qui occupent les étages supérieurs des mai-

bâtis en pierre : tout ce qui en a l'air est en briques blanchies : une grande partie des maisons est en bois, sur-tout quand on s'éloigne du centre de la ville.

Le Quai méridional de la Néva est la plus belle chose du monde ; sa longueur prodigieuse est interrompue par l'amirauté, qui, pour toutes sortes de raisons, devroit être transférée à Cronstadt ; alors rien n'empêcheroit d'achever ce qui reste à faire de ce superbe quai, et il iroit sans interruption d'un bout à l'autre de la ville. Il est bien fâcheux que, dans plusieurs endroits, une partie du revêtement (qui est de granit en totalité, ainsi que le parapet) soit déjà endommagée par les bateliers, qui enfoncent leurs crocs entre les pierres pour remonter le fleuve, et encore plus, par le peu de soin qu'on apporte à le réparer. Trois canaux placés irré-

---

sons, sont tenus de recueillir les personnes malades qui habitent le rez-de-chaussée, et que les eaux forcent à quitter subitement leurs demeures ; mais à Hambourg, tout le monde est libre ; le gouvernement est républicain : ici, au contraire, il faudroit que les maîtres reçussent des esclaves ; cela est bien difficile à faire entendre à des oreilles russes.

gulièrement, forment trois espèces d'enceintes : le dernier (la Fontanka) est le plus grand et le plus beau ; les parapets en sont de granit. Des deux autres (la Moïka et Catherine), l'un est bordé de parapets en fer ; ceux de l'autre n'étoient pas finis : nous croyons que le projet étoit de les construire tous en granit. Ces canaux rendent extrêmement commodes le transport et le débarquement des marchandises, dans la plus grande partie de St.-Pétersbourg. Cette ville n'est point fermée de portes : les auberges sont généralement mauvaises et chères (celle de Démoutte passoit pour la meilleure) ; avec 25 roubles par mois, on est logé, mais assez mal : les tables d'hôtes ne sont pas fort chères ; on y dîne pour 75 copecks ; mais, par un préjugé assez ridicule, comme ils le sont presque tous, il n'est pas d'usage qu'un homme un peu connu y mange d'habitude ; il devra plutôt se faire servir séparément, et payer quelque chose de plus.

Police. La police de St.-Pétersbourg ne peut pas passer pour bonne, quoiqu'il arrive peu de meurtres, et d'accidens nocturnes. Il y en a cependant, et sur-tout des vols ; mais rien de plus rare que d'en obtenir justice. Si un homme est assassiné dans quelque mauvais lieu, l'officier de police est engagé au silence avec quel-

ques roubles, de manière que l'affaire est bientôt assoupie, à moins que le mort n'appartienne à une famille puissante ; dont le crédit oblige de faire les perquisitions nécessaires. Dans les rixes qui s'élèvent souvent dans les rues ou dans les cabarets, celui qui paye a toujours raison : les subalternes de la police ne sont jamais à l'épreuve de quelques pièces d'argent, et le pauvre est à-peu-près sûr de recevoir des coups de bâton, qu'il ait tort ou non. Les clubs, caffés, et autres endroits publics (à l'exception du club anglois) sont soumis à la police : mais comme nous venons de le dire, il n'y a rien de si facile que de s'arranger avec elle. On choisit ordinairement de *très-bonnes gens*, pour mettre à la tête (1).

---

(1) Il s'en trouvé pourtant quelquefois qui démentent cette épithète : l'anecdote suivante le prouvera, et divertira nos lecteurs. Le comte G. dînoit, en 1791, dans une des premières maisons de Pétersbourg : l'ancien maître de police s'y trouvoit : le comte G. prit le dé, et la conversation étant tombée sur le titre d'excellence, accordé aux conseillers d'état actuels, ou généraux-majors, il prétendit qu'il ne consentiroit jamais à donner ce titre à certaines gens qu'il connoissoit bien (il désignoit l'ancien maître de police, là présent). Ce-

Les vols dans les poches, ou les filouteries sont aussi communs que dans les villes les plus policées, Londres et Paris : on vole chez l'impératrice au moins autant qu'on voloit à Versailles. Les vols dans les maisons sont plus fréquens ici que par-tout ; on ne peut veiller sur ses effets avec trop de soin ; il ne faut rien laisser ouvert, car la moindre négligence est rarement impunie. On vole dans les auberges ; mais comme cela ne les décrie pas, les maîtres s'en embarrassent fort peu. On vole les manteaux

---

lui-ci piqué avec raison, lui dit : *Monsieur, je vous connois aussi très-bien, et c'est parce que j'ai été maître de police : je sais que vous avez fait tous les métiers depuis vingt ans que vous êtes en Russie ; que vous y avez été alternativement Français ou Italien, comte, outchitel, ou simplement joueur*, *c'est-à-dire*, FRIPON. M. le comte, à cette tendre apostrophe, demeura court, et l'on se doute bien que les rieurs ne furent pas pour lui : cela ne l'a pas empêché, peu de temps après, de vendre à un Polonais établi à Pétersbourg, une superbe collection de cent cinquante tableaux : il s'est contenté de 12000 roub. ; mais les mauvais connoisseurs assurent que c'est environ six fois plus qu'ils ne valent, les cadres compris : il est vrai que s'il se fait payer, il ne sera pas mal-adroit.

dans les antichambres, dans les voitures qui attendent leurs maîtres, dont on va même quelquefois jusqu'à dégalonner l'intérieur. Enfin on ne peut se figurer à quel point est poussé ici l'amour du bien d'autrui. Si un filou est découvert, il se met à rire; on lui donne des coups de canne, et les spectacteurs se moquent de lui, pour avoir eu la mal-adresse de se laisser prendre. On prétend que les russes respectent les scellés beaucoup plus que les serrures : cela peut être, mais il ne seroit pas prudent de s'y fier.

La police pour les incendies, est mal faite : ils sont très-fréquens, et rarement il n'y a qu'une maison de brûlée; en 1791 un incendie qui dura trois heures, en détruisit quatorze en plein jour; les rues sont cependant beaucoup plus larges qu'il ne le faut, pour qu'on puisse apporter commodément des secours de tous les genres, les régimens des gardes devant marcher en entier.

Les spectacles (dont nous parlerons plus bas) pourroient se passer de police : le public se contente de battre des mains pour faire commencer ou pour applaudir les acteurs : mais on ne sait ce que c'est que de siffler ou de faire cabale; il n'y a pas grand mal à cela. Il n'en est pas de même pour la sortie, qui auroit besoin du plus grand ordre, et où il n'y en a aucun,

Tout le monde ayant des voitures, on conçoit quelle quantité il doit s'en trouver à la porte des spectacles. Chacune avance quand elle peut : les équipages à quatre et à six chevaux qui sont au moins aussi nombreux que ceux à deux, augmentent encore la confusion, qui est portée à un point indicible, ainsi que le danger que courent les piétons. Des Russes nous avoient dit que les voitures à six chevaux, passoient d'abord, et ensuite celles à quatre; ce privilége seroit assez juste : nous ne savons si la loi existe, mais ce qui est certain c'est qu'on ne l'observe jamais.

Les fiacres sont inconnus à Pétersbourg et dans toute la Russie : ils sont remplacés par des voitures découvertes, fort incommodes, quoique sur des ressorts, et l'hiver par des traîneaux dans le même genre; l'un et l'autre à un cheval. On en trouve sur toutes les places : ils vont très-vîte, et le prix des courses est fort modique. Les conducteurs de traîneaux ne sont pas obligés de mettre des grelots à leurs chevaux, ce qui est sujet à beaucoup d'inconvéniens. Les voitures de remise n'ont point de prix fixe : il augmente les dimanches, fêtes et jour de pluie, quand on ne les a pas au mois. Les cochers et postillons sont tenus de porter sur le dos au-dessous du cou, une plaque de fer-blanc

avec le numéro sous lequel ils sont enregistrés à la police. Cet ornement, joint à leurs barbes et à leurs vêtemens composés d'une longue souguenille brune et d'une ceinture, contraste ridiculement avec une voiture élégante, derrière laquelle sont quelquefois deux ou trois laquais richement vêtus. Quoiqu'il y ait très-peu d'équipages remarquables, les voitures sont en général bien coupées et fort propres.

Quoique l'entretien du pavé coûte des sommes considérables, c'est une des parties où il y a le plus de négligence: St.-Pétersbourg est la ville de l'Europe, où la quantité d'équipages, et la qualité du terrain exigeroient le plus de soin dans la construction du pavé. De petites pierres entre lesquelles on met des briques cassés en petit morceaux, et par-dessus cela une couche de terre qui n'a pas deux pouces d'épaisseur, voilà le pavé de Pétersbourg. Aussi la plus légère pluie occasionne-t-elle un gâchis avec lequel la boue de Paris, si renommée, ne peut entrer en comparaison. Plusieurs endroits doivent être réparés deux ou trois fois par an, et le vice reconnu de la manière actuelle, n'empêche pas de la continuer. Un autre agrément des rues de St.-Pétersbourg, en été, c'est qu'elles sont presque toutes traversées par des planches, et l'on conçoit quels soubresauts elles doivent occasionner aux voi-

tures qui passent par-dessus au galop. Comme on ne bâtit qu'en été, et qu'on bâtit beaucoup, ces planches servent à conduire les brouettes des maçons.

CHAPITRE II.

Palais impérial. Hermitage. Tableaux. Cabinet d'Histoire Naturelle. Palais de marbre. Palais et Jardin d'été. Maison du Grand-Duc. Maison du Prince Potemkin.

PALAIS IMPÉRIAL. Bâtiment immense, entièrement isolé, excepté du côté de l'hermitage, auquel il tient par des ponts ou arcades. Il a par-tout trois étages, sans compter les caves : une balustrade avec des statues règne autour du toît ; elle n'est point à jour, ce qui fait un mauvais effet. La principale façade a 53 croisées, et n'en devroit avoir que 51 ; mais on en a ajouté deux plus enfoncés du côté de l'hermitage, ce qui rompt la régularité. Le même défaut existe dans la façade opposée sur la Néva, où il y en a 37 ; au côté de l'ami-

rauté 39, dont 25 au corps de logis, et 7 à chacune des deux aîles qui avancent et ont 6 croisées de profondeur. Le quatrième côté en a 33 ; il est gâté et obstrué par la communication avec l'hermitage.

Ce Palais est surchargé d'ornemens et de colonnes ; quoique bâti par un Italien, l'architecture en est massive, irrégulière, et d'un gout détestable. La cour intérieure est carrée, et seroit régulière, sans un corps de logis de 9 croisées, qui avance à droite, et forme une galerie dont nous parlerons tout-à-l'heure. Le grand escalier au fond de la cour est excessivement doux et très-beau : mais il n'a qu'une richesse simulée : les dix colonnes que l'on voit au haut sont de stuc, les statues qui le décorent de plâtre, les balustrades seules en marbre et pas en entier.

La chapelle est jolie ; dans le sanctuaire un beau tableau de la Grenée, représentant six Apôtres en méditation, et la Sainte Vierge dans les airs. Grande salle de bal décorée fort simplement : nous l'avions cru celle dont il sera parlé à l'article de la fabrique de bronzes, et l'on pouvoit se former une idée de ce qu'elle auroit été. Elle a 130 pieds sur 62 ; peut-être la prolongera-t-on, comme sembleroit l'indiquer l'irrégularité qu'on remarque de la cour

dans l'architecture de ce corps de logis bâti après coup. N'ayant trouvé que 376 balustres dans cette salle, et sachant qu'il devoit y en avoir 440 en bronze, nous avions imaginé que l'excédent formeroit la balustrade autour du trône : mais tous nos calculs sont devenus inutiles, lorsque nous avons su que la nouvelle salle du trône devoit être du côté de l'hermitage, dans un emplacement obscur et beaucoup moins favorable. Nous n'en demeurons pas moins persuadés que l'emplacement de la salle du bal valoit infiniment mieux. Cependant comme il n'y a pas de mauvaise cause qui ne puisse se défendre, on nous a assuré qu'il étoit fort indifférent que la salle du trône fût bien ou mal éclairée, parce qu'elle ne serviroit que le soir. Sa longueur sera de 19 sagènes et demie, et sa largeur de 9 et demie. On construisoit, en 1791, une autre grande salle ou plutôt galerie avec un grand balcon donnant sur la Néva, longue de 30 sagènes, et large de neuf, sur les dessins de *Quarenghi*. Elle étoit destinée aux fêtes pour la paix. Il devoit y avoir des portières en glace, correspondantes aux fenêtres ; des colonnes entre chacune : point de marbres.

Les appartemens de l'Impératrice sont fort simples : avant la salle d'audience est un petit

cabinet vitré, où se gardent la couronne scellée et les diamans de S. M.; la salle d'audience est très-simple: le trône à côté de la porte, est en velours cramoisi: vient ensuite un salon boisé et doré, ayant deux cheminées ridiculement petites: cette pièce, où l'on se tient les jours de cour, communique aux appartemens du grand-duc, qui n'ont rien de remarquable, non plus que ceux de ses enfans.

Il est d'usage chez les seigneurs russes de refaire, tous les étés, les parquets et même d'autres parties des appartemens; cet usage subsiste aussi à la cour; nous l'avons vu par nous-même. Il est arrivé à l'impératrice de ne pas trouver son appartement prêt, quoique son retour fût annoncé. Depuis cette époque, le moment de son départ de la campagne n'est plus fixé; elle a voulu par-là qu'on fût toujours prêt à la recevoir.

La place du palais est fort grande, mal pavée, très-irrégulière, et le sera toujours, chacun y ayant bâti comme il a voulu. Vis-à-vis le palais est un grand hôtel demi-circulaire, de 46 croisées, avec trois portails ornés de quatre colonnes, à l'un de marbre rougeâtre, et aux deux autres de granit; ces dernières ont environ 20 pieds et sont d'une pièce: les portails sont revêtus de même. La porte d'entrée

n'est pas sur la place, mais dans la rue à côté; elle a aussi quatre colonnes de marbre. Cette maison a été bâtie par ordre et aux frais de l'impératrice, pour un de ses favoris (Landskoï) qu'elle aimoit beaucoup, et qui est mort il y a peu d'années. On fournissoit 6000 roubles par mois pour cet objet : elle appartient aujourd'hui à sa sœur. Au-dessus des portes sont de beaux balcons dorés ; chacune donne entrée dans une cour séparée.

Le palais impérial communique à l'hermitage par un bâtiment de neuf croisées, d'une jolie architecture, orné de six colonnes de fort bon gout ; le bas de ce bâtiment est en granit : vient ensuite le grand corps de logis de l'hermitage, ayant 27 croisées; et après, la comédie. Cette continuité d'édifices sur le bord d'un des plus beaux fleuves du monde fait un effet admirable.

Hermitage. C'est un bâtiment neuf sur le bords de la Néva, communiquant au palais par des arcades, ou ponts intérieurs. L'impératrice y passe souvent des journées entières, et n'en passe aucune sans y venir. La société y est infiniment resserrée ; souvent l'on y joue la comédie pour une douzaine de spectateurs, quelquefois moins. Les appartemens, sans être meublés avec une grande richesse, le sont bien,

et

et même d'une manière recherchée. On peut dire que cette habitation n'a d'hermitage que le nom. C'est là que S. M. conserve ses collections les plus précieuses, comme tableaux, cabinets d'histoire naturelle, et de médailles. Nous n'avons pu voir cette dernière collection : quant aux deux autres, nous allons en parler avec quelque détail. Celle de tableaux est sans contredit la plus nombreuse qui existe en Europe, mais elle est bien loin d'être la première pour le choix des morceaux : l'impératrice a eu le malheur de ceux qui achetent des cabinets entiers : ils ont ordinairement beaucoup de médiocre et peu de bon : de plus ses agens ont quelquefois manqué, ou de fidélité, ou de connoissances.

Galerie de Tableaux. En partant du théâtre, qui est joli, et revêtu en stuc (1), on trouve d'abord une pièce où sont 94 tableaux : ensuite une pièce obscure où il y en a 34 : l'adoration des rois, et un Bacchus de Rubens : à gauche est la longue et étroite galerie de 220

(1) Il est dans le genre antique sans loges. Sa longueur totale est de 20 sagènes ; sa largeur, de 11 au théâtre ; de 9 et demi à la salle : il peut contenir quatre cents personnes ; il n'a jamais été plein.

pieds, où l'impératrice a fait peindre en entier les loges de Raphaël : les côtés sont en arabesques sur toile, le parquet est fort beau. C'est dans cette galerie qu'est la porte du cabinet d'histoire naturelle : après la pièce obscure en prenant à droite, on trouve une salle (3e.) où sont 77 tableaux : un joli *de Drusus* d'Angelica Kaufman. Le pendant est dans la salle de billard : ce n'est pas le seul dans ce cas. Les tableaux de cette collection sont en général assez mal placés : on peut se procurer un catalogue un peu ancien où il manque beaucoup de tableaux, mais qui prouve par les nos. des morceaux, qu'ils ont été placés autrement qu'aujourd'hui. Quatrieme salle, servant de passage, 38 tableaux : le Taureau Farnèse en petit bronze et autres. Cinquième, 50 tableaux : de petits bronzes. Beau vase de porcelaine prétendu fait ici : nous en doutons. Sixième, 128 tableaux. Longue pièce où il y a beaucoup de Rubens : cinq armoires garnies en bronze doré, superbes, coûtant chacune 8000 roubles ; c'est où l'on doit placer les pierres gravées, en tout onze mille pièces : celles du duc d'Orléans ont été achetées en partie par l'impératrice. Une table de verre vert de cinq pieds sept pouces, sur deux pieds sept pouces ; fort épaisse, très belle : on a placé dessous les plans

de Bender, d'Okzacow et de quatre autres villes dessinées qu'on voit fort bien au travers de la table. Il y a dans cette pièce deux tableaux pareils dits de Rubens l'un et l'autre ; la magdeleine aux pieds du Sauveur : nous n'y avons remarqué aucune différence. Joueurs, de Combourg (dits de Wandyck.) deux Rembrant. Septième, 45 tableaux, petite pyramide sous verre composée de toutes les différentes pierres de Sibérie. Petit Voltaire assis, en bronze doré, fait par Houdon en 1778. Huitième, 85 tableaux; plusieurs Wouvermans, dont un sous verre très-joli (n°. 696) ; des G. Dow, dont la devideuse; la liseuse est dans un autre pièce. Neuvième, petite pièce; 46 tableaux : au-dessus du secrétaire, tableau des empereurs Joseph et Léopold se tenant par la main. Les chevaux de Marly en petit bronze. Dixième, beaucoup de Flamands ; entr'autres les plus grands Teniers qu'on connoisse. Dans l'un il s'est peint lui-même apportant un poisson. Plusieurs petits bronzes ; grand vase de porcelaine, mais plein de défauts. Onzième, 62 tabl., dont quelques-uns du Poussin ; la couleur a souffert dans le plus grand nombre. La rencontre de Jephté et de sa fille par Mignard, joli tableau. Vases de porcelaine et bronzes dorés. Douzième, passage, 27 tableaux, les bustes des amiraux *Orlow* et *Tchitchagow*.

Treizième, salle de billard, 59 tableaux, deux superbes écrans en tapisserie, représentant les Sybilles, travaillés double comme de la toile, de façon qu'il n'y a point d'envers. Quatorzième, salon fort simple, orné de 70 colonnes; en haut une galerie où sont une bibliothèque et quelques modèles en liége et en bois, d'antiques, du panthéon, etc., ce qui lui donne un peu l'air garde-meuble. Dans le salon deux dessins de fleurs au pastel faits par la grande duchesse. A côté, petit cabinet où sont quatre établis pour des graveurs en pierres, en creux et en relief. Nous n'y avons vu travailler que des compositions. Quinzième, 51 tableaux; jolis flamands, deux petits morceaux en terre cuite de Falconet et deux bronzes, dont l'un est la famille d'Anchise et l'autre une allégorie, à ce qu'il nous a paru. Seizième, 92 tabl., école flamande. Bustes de Romanzow et de Scheremetow. Dix-septième, 113 tabl. Belle salle qui communique de plein pied aux jardins: jolis bronzes. Jardin fermé où sont des oiseaux étrangers.

Galerie; elle est immense, mais séparée en plusieurs divisions. On remarquera Vénus et Adonis de Vandyck. Les docteurs de l'église, du Guide, superbe. Vierge du Corrège. Plusieurs Rembrant, dont l'enfant prodigue et deux portraits. Deux grandes vues de Venise, de Canaletto, superbes. La famille impériale de Russie, de Roseline. Pré-

mier cabinet, 23 tableaux. Première division, 87. Deuxième, 94 : il y avoit un beau portrait de l'impératrice : à côté d'elle est un autel où brûlent des pavots, et au-dessus on voit la justice endormie : ces mots sont sur l'autel : *Pour le repos des peuples*. Un aigle au pied de l'autel tient au bec l'olivier et la foudre dans les serres. Ce tableau a été donné par le favori à l'occasion de la paix de Suède. Jamais l'impératrice n'auroit eu l'idée de faire peindre une allégorie pareille : une hauteur aussi déplacée n'est pas dans son caractère et ne peut se trouver que dans la tête d'un sujet enthousiaste de sa souveraine et de son pouvoir. C'est beaucoup, selon nous, qu'elle l'ait accepté et encore plus qu'elle l'ait exposé dans sa galerie : il n'étoit point à sa place lorsque nous l'avons vu, et il doit avoir été changé : les draperies en sont fort belles, la couleur des mains détestable : il a été fait en 1790 par P. *Lewitski*. Salle du milieu, 10 tableaux ; Vénus de Médicis, et Apollon du Belvédère, en petit dans des niches. Première division, ensuite : Ste. famille de Léonard de Vinci, douteux. 2e. division, 74. Galerie au fond 84 ; elle est sur le jardin. Autre aîle de la galerie, premier div., 86, 2e. 74, 3e. 98, 4e. où est la porte sur le jardin, 4 dont une copie de la magdeleine de Battoni. Au milieu

le buste de Voltaire ; derrière, une galerie qu'on construit pour communiquer du jardin au palais, et qui aboutit à la grande salle revêtue en marbre, dite du trône. Division suivante, 95, trois grands, dont l'impératrice à cheval en uniforme des gardes, le jour de la révolution. Le prince Grégoire Orlow et le comte Alexis Orlow à cheval, tous peints par *Eriksen*, danois. Autre division, 95. Petit passage, 14; petite pièce, 34. Pièce suivante, 49 : Laocoon en petit bronze. Pièce d'après, 79 ; petits flamands très-jolis. On se retrouve ensuite dans une des pièces mentionnées ci-dessus. La collection des tableaux, en y comprenant ceux qui sont dans les salles du cabinet d'histoire naturelle (1), va à 2400 environ ; mais il s'en faut bien que tous soient également bons. Les tableaux des écoles flamande et française sont les plus précieux de cette collection, et les seuls dont l'originalité paroisse bien établie : il n'en est pas de même de l'école italienne, sur-tout de ceux dits de Raphaël. Quoiqu'une grande partie porte le nom d'un maître célèbre, il y a dans cette quantité

(1) Dans la pièce du milieu, cinq belles chasses de Snyders ; dans celle du fond, grand tableau de Reynolds, très-estimé ; *Hercule enfant.*

beaucoup de copies qui, payées comme des originaux en ont conservé les noms.

Il faut faire prévenir pour visiter l'hermitage et prendre le temps de l'absence de l'impératrice. Lorsqu'elle est à Petersbourg, il est très-difficile, pour ne pas dire impossible d'y pénétrer, parce que la souveraine y venant à tous les momens de la journée, la défense d'y entrer est continuelle.

Cabinet d'histoire naturelle, partagé en trois sections. 1°. Roches. 2°. Métaux. 3°. Gangues. 12 mille pièces en tout. Salle du fond, 17 armoires. Première armoire; or natif et minéralisé. Seconde; mine d'argent, argent natif, morceaux d'argent natif en aiguilles, dans une ocre martiale jaunâtre, comme celui de M. Guthrie, dont nous parlerons. Troisième; mine d'argent de plusieurs espèces, vitreuse, blanche, rouge, etc. Argent corné, monnoies tartares, trouvées dans un marais salant près de la mer Caspienne, dévorées par les sèls, argent corné plus ou moins. Quatrième; mine de mercure. Cinquième; mine de cuivre natif et cristallisé. Sixième; malachites. Septième; mines de cuivre, malachites bleues. Huitième; mines de cuivre sableuses, noires, etc. Neuvième; mines de plomb de toutes espèces. Seconde armoire; glaise avec une ocre de

cuivre, sur laquelle est de l'argent natif, morceau trsè-singulier de la mine de Kolivan en Sibérie. Dixième; mines de plomb spathique de toutes couleurs. Onzième; mines d'étain. Douzième; mines de fer natif, cristallisé, en grains; aimant, etc. Treizième; mine de fer micacée, hématique, etc. Quatorzième; mine de zinc spathique et blende de toutes couleurs. Quinzième; mine d'antimoine cristallisée, en plumes, en aiguilles, en barres, etc. Seizième; Mine d'arsenic; cobalt en fleurs, solide et cristallisé. Dix-septième; pyrites sulfureuses, et autres en diverses formes, fossiles flogistiques, soufre. Au milieu de cette pièce, sont les jaspes de Sibérie, marbres, agathes de tous les pays, et la collection des roches qui est très-belle et très-complète. Treizième armoire; morceau de bois de bouleau avec son écorce et du gazon minéralisé, trouvé auprès de Petrofskoï.

Galerie d'avant. Quatorze armoires. Première et seconde en cristallisations de quartz. Troisième; aigues-marines, topases, améthystes. Quatrième; schoerls, tourmalines, et feldspath. Cinquième; schoerls et blendes, schoerl rouge très-rare. La collection des schoerls, ainsi que des asbestes, est des plus complètes. Sixième; grenats pâles de Russie; un

très-grand morceau d'une demi-archine à peu près en carré, trouvé dans du granit. Septième; asbestes, pierre de montagne, etc. Il n'y a nulle part d'aussi grosses pièces. Huitième; zéolytes. Neuvième; spath pesant et zélénites. Dixième, spath calcaire et cristaux, presque tous étrangers, le pays n'étant pas riche dans cette partie. Onzième; dépositions des eaux, stalactites. Douzième; calcédoines, opales, jaspes rubanés. Treizième; coquilles pétrifiées. Quatorzième; os et bois pétrifiés. Ce cabinet très-précieux, formé par M. Pallas à qui il appartenoit, lui a été acheté par l'impératrice; il en a conservé la direction.

Salle d'avant la galerie. Treize armoires de bijouteries de toute espèce, de la plus grande richesse, comme montres, boîtes, vases et bijoux de toutes sortes. Quoiqu'il n'y ait rien qui mérite d'être recherché des curieux, on y verra cependant des objets d'un beau travail, et qui feront plaisir. Il y a dans cette salle 83 tableaux; 76 dans la galerie, et 76 dans la pièce du fond. Aucun n'est remarquable, hors ceux que nous avons cités plus haut.

Palais de marbre. Il est à peu près carré, à l'exception de la principale façade, qui a un corps de logis très-enfoncé, et deux aîles, dont la gauche a de plus que l'autre deux fe-

nêtres ajoutées après coup : la porte n'est plus au milieu; la cour est plus longue que large, petite et peu éclairée. La façade principale a 230 pieds de long; celle opposée, 214 pieds et 17 fenêtres. Il y a une porte cochère à l'une des extrémités, qui fait un effet détestable : le côté du lombard a 235 pieds et 17 fenêtres. Le côté opposé sur la Néva, 270 pieds et 23 fenêtres. Le vestibule d'entrée est fort petit. L'œil y est frappé du buste de l'architecte *Rinaldy* en bas relief, adossé à la rampe de l'escalier. Lorsqu'on monte on le voit par derrière, ce qui fait un mauvais effet, et rend l'escalier obscur ; du reste il est beau : les marches sont de marbre originairement poli ; l'escalier est aussi revêtu presqu'en entier de marbre gris et noir veiné, et orné de colonnes. Dans toute sa hauteur il y a huit statues de marbre blanc dans des niches; l'architecture en est de mauvais goût; il y a même des défauts essentiels, comme par exemple, des colonnes et des pilastres de différens ordres, quoique se touchant, et dans les mêmes proportions. La vanité de l'architecte auroit pu se satisfaire aussi bien, s'il eût placé son portrait ailleurs, en supposant toutefois qu'il dût se glorifier d'avoir construit un bâtiment aussi irrégulier, et aussi rempli

de défauts. On assure que M. Rinaldi a été contrarié dans son plan par un canal qui ne devoit pas être comblé, et qui l'a été depuis; mais le canal n'étoit pas de tous les côtés, et l'irréguliarité est par-tout.

Premier étage. En entrant, à droite de l'escalier, on prend les appartemens à rebours. Petite antichambre. — Petit boyau, avec vingt-six tableaux: on ne peut les juger, parce qu'il est impossible de se placer à six pieds de distance. — *Première pièce* : quatre-vingt-onze tableaux. Orlow à cheval, et un Turc qui court devant lui. Vis-à-vis, l'impératrice à cheval, en uniforme des gardes, par *Eriksen.* Beaucoup de portraits de souverains de l'Europe, russes et autres. Sur les portes, deux tableaux, représentant des actions de bienfaisance d'Orlow, dans la guerre contre les Turcs.—*Deuxième pièce :* soixante-trois tableaux : Famille de Marie-Thérèse, *d'Eriksen.* Famille russe, vue en buste, en pastel, du même; tableau d'un vérité admirable, qui est en grand à l'hermitage, et que M. *Walker* a gravé. Six petits tableaux de la vie de Saint-Grégoire, par *Vanloo*, et un joli Concert, du même. — *Troisième :* soixante-sept petits tableaux, presque tous vues et paysages. Dans cette pièce et la suivante, quelques jolis Flamands. — *Quatrième :* soixante tableaux.

— *Cinquième* : cinquante deux tableaux. Deux jolies Saintes Familles, très-petits tableaux, marqués nos. 20 et 21 ; le premier, dit de *Raphaël*, le second, sous verre, du *Corrège*. Au dessus, le no. 17, dit de *Raphaël*, (nous ne le croyons pas.) Esther et Assuérus, de *le Sueur*, no. 1. La Magdeleine, voulant baiser le bas de la robe de N. S., du *Poussin*, no. 2 ; l'un et l'autre en petites figures. En tout trois cents cinquante-neuf tableaux. — *Sixième :* Petit salon bleu, meublé avec beaucoup de recherche ; tout y est fini : il y a sur les dossiers des chaises, de jolis médaillons de terre anglaise, bleus et blancs, ainsi qu'aux boiseries des canapés. — *Septième :* joli boudoir. Tout cela, depuis la deuxième pièce, est sur la façade du lombard, ainsi que les petites qui suivent, qui sont une salle de bain en glaces, et une autre de bain russe.

Revenu dans le petit salon bleu, on traverse quelques petits passages tous meublés, puis un salon d'où l'on arrive à la galerie ou salle de bal, de plus de cent pieds sur quarante : une tribune est à l'extrémité, soutenue par dix colonnes ; le reste en pilastres, point en marbre. Elle est éclairée par six fenêtres doubles. L'une des portes est au milieu de la galerie ; l'autre est aussi à l'extrémité, mais de côté, et précédée par deux fort petites pièces. L'autre

côté est garni par un poële, ce qui en fait trois, mais singulièrement placés; car l'une des portes en a un vis-à-vis d'elle, et l'autre n'a rien. En revenant sur ses pas on se trouve sur un jardin. Troisième; boudoir. — Quatrième: divan en damas rouge. — Cinquième: chambre bleue. — Sixième: chambre à coucher, meublée en très-beau velours, à laquelle communique une serre et un jardin de plein-pied. - Septième: salon où est le portrait en pied de l'impératrice, dont le chiffre est sur tout le meuble, en velours de Lyon. La hauteur et la largeur de l'étoffe ont forcé de faire des métiers exprès pour l'exécuter. Trois consoles en marbre, enrichies de bronze doré et de lapis lazuli. — Huitième: joli cabinet. — Neuvième: chambre à coucher. — Dixième et onzième: salons. — Douzième: chambre que s'étoit destinée Orlow; c'est une petite pièce carrée, au coin du palais, revêtue en plâtre, et meublée avec la plus grande simplicité: il y a même une très-petite glace de deux pièces. La façade sur la rivière va depuis cette chambre jusqu'au grand salon de marbre: revenu sur ses pas dans la septième pièce meublée en velours, on passe dans une grande, boisée, où sont six batailles d'Alexandre, de *Lebrun*, en bois et en couleur naturelle, très-bien sculptées en relief, par A.

Melotte, à Liége. — Pièce suivante : cinq bustes en marbre, des cinq frères Orlow. Deux statues de femmes en marbre. Grand salon éclairé de trois côtés, revêtu entièrement de marbre et de lapis lazuli : le meuble est de velours bleu, fond or. Les bases et les chapiteaux des pilastres en bronze doré : quatre lustres de même : cinq bas reliefs en marbre et quatorze médaillons. Une cheminée et un poële qui fait un assez mauvais effet. L'irrégularité du bâtiment est telle, que pour laisser le côté de la façade sur le même alignement, on a été forcé de donner aux fenêtres de ce salon une profondeur très-différente. La première n'a pas plus de cinq pieds d'enfoncement, et la quatrième en a neuf; on y a même pratiqué une espèce de petit cabinet. Salle à manger ; plusieurs vases en biscuits de Sève, ainsi que toutes les guirlandes des lustres qui sont adossées aux murs. On sort de là par le côté gauche de l'escalier, et on a fait le tour.

Ce palais bâti par l'impératrice pour le prince Orlow, et racheté par elle à ses héritiers, a coûté deux millions de roubles. On a mis environ vingt ans à le bâtir en entier : le décorateur est M. *Hampel*, qui a résidé long-temps en Pologne. Il est meublé de la manière la plus recherchée : chaque carreau de vitre du grand

salon de marbre coûte 28 roubles; ce sont des verres de glace, venus de France. Une grande partie des portes du premier étage est revêtue de bronze doré. Tous les montans des portes du grand salon sont de marbre; tous les châssis des fenêtres du palais, de bronze cuivré, ainsi que grand nombre de portes de communication dans l'intérieur. Les serrures et les portes des appartemens sont de la plus grand beauté, et du travail le plus fini : on verra telle serrure qui a coûté 500 roubles. Les glaces sont belles, grandes, et presque toutes d'une seule pièce. Les tables, les commodes, en un mot, tous les meubles sont traités avec le même soin. Beaucoup d'objets, notamment les bronzes dorés ont été faits en France.

Second étage. Beaucoup de petits appartemens fort bien meublés, cabinet d'histoire naturelle très-mal en ordre et qui dépérit; c'est celui de J. P. *Breyne*, de Dantzick, que l'impératrice a acheté en 1766. Bibliothèque que l'on dit fort considérable, et renfermer une collection précieuse de huit cents volumes d'estampes.

On monte par un petit escalier jusques sur le faîte de la maison : il est couvert en cuivre, et toute la charpente est en fer. De la plate-forme on jouit d'une fort belle vue : il y a au-dessous une belle horloge. Tous les apparte-

mens sont voûtés : la mâçonnerie intérieure est revêtue de brique et non de granit. Un officier logé au second étage est la seule personne qui habite ce palais. L'impératrice y est venue une fois, et le prince Orlow ne l'a jamais habité.

Nous n'avons pas parlé de deux petites cours intérieures fort laides. En face de l'entrée est un bâtiment en briques à peu près carré, de plus de deux cents pieds, où sont toutes les écuries, le manége et le commun. Il tient au palais par deux belles grilles dorées, jointes par des colonnes de granit : elles forment un passage, et servent à fermer l'entrée du palais ; mais la place qui est devant en est diminuée d'autant, ce qui fait un très-mauvais effet.

Palais d'été. Grand bâtiment en bois, que la cour habitoit autrefois : il y a nombre d'appartemens, dont très-peu de remarquables. Une galerie de près de cent pieds de long sur soixante de large, richement décorée en glaces et en bois doré : le plafond en est trop bas, vu ses proportions. A un des bouts est un siége élevé, tout en or et en velours rouge. Autre galerie en glaces de près de cent trente pieds : elle communique à une chapelle comme toutes celles de Russie, c'est-à-dire, que ce qui forme la séparation du sanctuaire, est de bois doré, chargé de mauvaises peintures et d'ornemens détes-

tables.

bles. Tous les meubles des appartemens sont passés, et n'ont même rien eu de magnifique. L'impératrice vient quelquefois dîner dans ce palais, dont la situation est fort agréable. Il communique par un pont de bois à la promenade la plus fréquentée de la ville, qui a l'air d'être son jardin. Il y en a un autre dont l'étendue est assez considérable. Salle de bains en bois avec des cuves en cuivre : plusieurs statues de marbre devant l'entrée, d'autres dispersées dans différentes allées : en tout treize, soit statues ou groupes ; çà et là quelques bustes de marbre. Petit bâtiment qu'on appelle hermitage, tout tapissé de tableaux qui ne sont pas merveilleux : sa situation est agréable. En face un canal allant en ligne droite à la Néva : dans un petit bosquet voisin, sont plusieurs petites statues, et trois plus grandes, représentant Hébé, Narcisse et Ganimède : tout ce qui est sculpture dans ce palais ou dans le jardin, est dans le même genre que les morceaux du jardin public, c'est-à-dire, au-dessous du médiocre. Il y a une assez grande pièce d'eau dans le jardin, avec un pont sur les côtés duquel sont des vases de marbre et autres décorations, d'un goût pitoyable. Ce jardin est entouré d'un mauvais mur de planches : il touche à un autre appartenant aussi à l'impératrice, où sont

beaucoup d'orangers, et même d'assez gros: des citronniers, des figuiers, poiriers, cerisiers et pommiers. Le tout est assez mal entretenu: il y a nombre de serres chaudes, qui paroissent en si mauvais état, qu'on pourroit les croire abandonnées: cela confirme ce que l'on dit, que l'impératrice n'a des primeurs sur sa table, que lorsque toutes les maisons de Pétersbourg, ou à peu près, en ont sur les leurs. A côté du palais en bois, on doit en construire un nouveau à la manière hollandaise, c'est-à-dire en briques non blanchies. Il sera à un seul étage, et aura vingt-neuf croisées. On espéroit qu'il seroit fini en deux ans; l'impératrice l'habitera pendant les mois d'avril et de septembre. *Quarenghi* en est l'architecte.

Jardin d'été. Il est situé sur le quai de la Néva, entouré de canaux; et quoique peu étendu, c'est une ressource dans la belle saison: il est orné de 40 statues, d'autant de bustes, et d'un seul groupe, le tout en marbre: il paroît constant que ces morceaux viennent d'Italie; ils sont cependant tous mauvais, ou excessivement médiocres. Nous avons même remarqué plusieurs têtes qu'on seroit tenté de prendre pour de vraies caricatures, par l'air très-ridicule que le sculpteur leur a donné. A l'entrée d'un pavillon, appelé *la grotte*, sont

deux groupes ; au-dessus du toit, des statues ; et dans des niches, quelques bustes qui ont l'ai d'antiques. Dans le pavillon, deux statues de la Foi et de la Fidélité, par *Conradini*, italien : elles sont bien drapées, et leur voile très-bien rendu ; c'est assurément ce qu'il y a de meilleur, soit dans le pavillon, soit dans le jardin : on voit encore dans la grotte, quelques morceaux, tels que la Vénus de Médicis, un petit hermaphrodite Borghèse, etc. : ils n'ont aucun mérite. La grille du jardin, qui règne sur le quai, est très-belle ; les ornemens en sont supérieurement dorés ; et quoique les colonnes de granit paroissent un peu massives, le tout est cependant d'un très-bon effet.

Maison du Grand-Duc, à Kaminiostrow. Elle est fort jolie, sur-tout par sa situation ; le rez-de-chaussée est élevé de quelques marches : on trouve d'abord une assez grande antichambre, avec des arabesques, ensuite un salon de forme ovale, que sa longueur fait paroître un peu étroit ; la décoration en est fort simple. A droite un appartement avec une porte de communication qui conduit à un petit théâtre assez joli : à gauche du salon sont deux chambres : dans l'une on voit cinq pièces de tapisseries, dont trois représentent des aventures de Sancho-Pança, et les deux autres des sujets allégoriques ;

nous croyons ces cinq morceaux des Gobelins. Dans la seconde chambre sont des tableaux, dont fort peu nous ont paru originaux : on passe de-là dans un petit cabinet obscur où sont encore quelques tableaux, ensuite dans la chambre à coucher de LL. AA. II. Elle est joliment meublée, il y a une fort belle cheminée de marbre et de porphyre : sur une table étoit le buste en marbre de la grande-duchesse, parfaitement ressemblant. Il y a encore au premier étage grand nombre de petits appartemens : on peut y loger quarante maîtres. La façade sur les jardins est ornée de colonnes. Cette maison est adossée à la Néva. Les jardins n'ont rien de remarquable : au bout est une petite chapelle en briques : la manière gothique qu'on a cherché à imiter dans sa construction, fait un joli effet.

Maison du prince Potemkin. Nous plaçons cette maison avec celles appartenantes à la couronne, parce que nous croyons que l'impératrice en fera l'acquisition, n'y ayant pas, selon nous, de particulier à qui elle puisser convenir. Elle est à une extrémité de la ville, près du quartier de la garde à cheval. Les appartemens particuliers du prince ne sont ni riches ni élégans, et consistent en un petit nombre de pièces. On avoit construit un petit théâtre dans une grande salle où l'on dressoit les tables les jours de

fêtes. Dans l'hiver de 1791, le prince donna une fête magnifique à l'impératrice; malgré la dépense énorme qu'elle occasionna (1), malgré la beauté de l'emplacement qui ne laissoit rien à désirer; cette fête essuya des critiques, et les méritoit à plusieurs égards. Si elle manqua d'ordre, d'ensemble, on ne doit s'en prendre qu'au pays même, et cela prouve seulement qu'il étoit impossible de faire mieux. Entrons dans le détail de cet emplacement réellement superbe.

Il consiste en une rotonde de cinquante-six pieds de diamètre, ornée de douze colonnes, dont quatre de deux côtés, et deux des deux autres. Aux quatre coins quatre grands poëles chargés de porcelaines; leur forme pourroit être plus élégante; deux tribunes; à l'une un petit orgue. Les colonnes sont ïoniques, et ont trois pieds sept pouces de France de diamètre. Cette rotonde tient à une grande galerie de quarante-six pieds de large, sur cent soixante de long, sans compter les deux extrémités de forme demi-circulaire, qui sont un orchestre et un divan. Elle est bordée dans toute sa longueur

(1) Un article de cette dépense, regardé jusqu'alors comme un apanage de la souveraineté, fut généralement désapprouvé; le prince fit jeter de l'argent au peuple devant son palais.

d'un double rang de colonnes (il y en a 18); et de loges seulement du côté de l'entrée. Aux deux extrémités deux vases de marbre blanc de cinq pieds et demi de haut, imités de ceux de Florence, sur des piédestaux de granit poli. Quelques bustes sont répandus dans la galerie. Dès l'entrée de cette superbe pièce on a la perspective d'un jardin artificiel, dont la longueur est celle de la galerie, non compris les extrémités. Il y a des glaces aux deux bouts de la galerie, dans l'entre-deux des colonnes; mais seulement du côté du jardin, au milieu duquel est une rotonde ouverte formée par huit colonnes, dans laquelle on voit la statue de l'impératrice en marbre blanc, sur un piédestal de marbre rouge. Elle est debout, avec les vêtemens impériaux, tenant d'une main le sceptre et l'autre appuyée sur un livre ouvert, posé sur un tronçon de colonne cannelée. Derrière sont les attributs de la souveraineté : à ses pieds une corne d'abondance, d'où sortent des croix, des cordons, des médailles, emblêmes des récompenses militaires. Cette statue est de *Schubin*; l'inscription russe est un hommage du prince à la souveraine sa bienfaitrice. Il y a dans ce jardin, entouré par-tout de fenêtres, excepté du côté de la galerie, des gazons, des allées; quelques petits bustes et statues de marbre;

Huit grands poëles l'échauffent; au fond est une pyramide en glaces, et derrière une niche aussi en glaces : il y a dedans un vase de marbre blanc, avec une grosse boule de verre destinée à recevoir des poissons. Tout cet ensemble est magnifique, et tient du faste asiatique, dont les palais et les fêtes de ce pays peuvent donner une idée. Tout y est grand, colossal même; mais nous ne savons si l'on ne préférera pas notre goût européen; il est peut-être permis en pareil cas à des Français de citer leur patrie; nous ne parlerons que du bal donné par les gardes-du-corps, à la naissance de M. le Dauphin : nous croyons que cette fête peut soutenir la comparaison avec toutes, et son emplacement, quoique très-beau, n'avoit pas l'étendue, la magnificence, et sur-tout la singularité de celui-ci (1).

Le reste de la maison est peu de chose : beaucoup de pièces, dont plusieurs fort vastes. Grande

(1) On a trouvé, avec raison, extraordinaire que, dans une fête donnée à la souveraine, tout le monde n'y parût pas dans le costume le plus recherché. On y vint en domino, et c'est encore là une de ces bizarreries qui tiennent au pays, et qui contrastent singulièrement avec le goût exagéré de magnificence qui domine en Russie.

quantité de tableaux placés sans ordre : les cadres des pendans sont rarement pareils. Très-peu de morceaux capitaux : *Famille de Darius* par Mignard ; elle a du mérite. En l'absence du prince cette maison étoit à peu près abandonnée ; nous y avons trouvé dans un des appartemens un domestique couché tout de son long, avec les cheveux gras et en bottes, sur un sopha de satin blanc.

Les jardins sont étendus, mais n'ont rien de curieux : ils ont joué un grand rôle le jour de la fête donnée par le prince : dans une pièce d'eau, en face du jardin d'hiver, nombre de bâtimens et de gondoles illuminés produisirent un effet très pittoresque, et d'un genre neuf. Pendant l'été de 1791, on y a construit un bâtiment immense, destiné pour des serres chaudes.

Cette maison est composée d'un grand corps-de-logis de trente-cinq croisées, et de deux aîles de quinze. La principale façade a six colonnes doriques ; celles des aîles en ont quatre toscanes : une partie du bâtiment n'a que le rez-de-chaussée, l'autre un étage. Cet édifice se dégrade déjà en plusieurs endroits, pour avoir été bâti trop vîte et fort mal, comme presque tous ceux de Pétersbourg.

Le prince avoit encore un hôtel au grand

million, à côté du palais impérial, où étoient des choses fort belles et fort précieuses. Nous nous étendrons davantage sur ce personnage célèbre, dans le volume suivant.

CHAPITRE III.

Cabinets particuliers de Tableaux, d'Histoire Naturelle, de Médailles. Comte Strogonoff. Général Van Suchtelen. Docteur Guthrie. Sénateur Wittinkoff.

Le nombre des cabinets précieux est peu considérable : le comte Strogonoff est le seul dont la collection de tableaux puisse réellement être citée ; mais quoique peu nombreuse, elle mérite beaucoup d'attention, et ne seroit déplacée dans aucun pays.

Nous ne croyons pas devoir parler d'une collection plus considérable, qui appartient à un seigneur Polonais, marié à Pétersbourg : si on veut se donner la peine de la voir, on conviendra qu'elle est loin de mériter un article séparé ; mais il ne faudra pas s'en rapporter à l'avis du possesseur, ni même du vendeur,

Cabinet du comte Strogonoff : Son hôtel est situé dans la grande perspective : il a une belle apparence, et renferme plusieurs objets dignes de l'attention des voyageurs.

Dans la pièce qui suit la salle de billard, quatre grands tableaux de *Robert*, représentans des vues d'Italie. Quatre têtes en marbre, de Diderot, d'Alembert, Euler et Voltaire. Petite pièce où sont deux vases antiques, les bas-reliefs sont un peu usés en quelques endroits. Salon avec un dôme et une galerie supérieure. Il y a plusieurs choses à y voir, une collection de tabatières de diverses sortes de pierreries. Morceaux d'histoire naturelle, mines d'or, d'argent, de plomb, de fer, pierres, pétrifications de bois, coquillages, etc. beau morceau (il a été cassé) de malachite de Sibérie, a couté 2500 roubles. Pierre où l'on voit dedans comme des cheveux de Vénus, a coûté 1500 roubles, est estimée beaucoup plus; morceau unique : espèce de jacinthe du Brésil, dont on a offert près de mille ducats. Antinous du Belvédère (réparé) : Vénus de Médicis. L'impératrice en Minerve. La même en Cybèle (elle a été mise ailleurs) copiée d'après celle qui est en grand chez le comte *Bezborosko*. Ces quatre statues sont petites, en marbre. Louis XIV en petit bronze, à cheval. On lui a coupé la tête,

substitué celle de Pierre le Grand, et changé quelques attributs. Dans ce salon sont douze colonnes de stuc imitant le granit. Dans la petite galerie circulaire qui est au-dessus : morceaux d'histoire naturelle, marbres, minéraux et autres pièces : tous bien choisis, et ceux qui ne sont pas parfaits sont relégués dans un autre endroit, et ne sont point exposés aux regards des curieux.

Galerie soutenue par quatre colonnes en stuc, imitant bien le marbre antique; elle ne renferme que soixante-trois tableaux, mais cette collection n'en est pas moins intéressante; c'est la première de Pétersbourg. Voici les morceaux que nous y avons remarqués. Belle tête de *Mutter Leiter*, dans le genre de *Denner;* très-belle Ste.-Famille d'*André del Sarto;* ce superbe tableau qui étoit chez M. de Maurepas, a coûté 5000 roub. Beau portrait par *Wandick*; Vieillard montrant à lire à un enfant, de *Murillo*, beau. Plusieurs petits tableaux de *Nettcher*, charmans. Adoration des Mages de *Lairesse*, petites figures : beau tableau, a coûté 20000 liv. L'Archange St. Michel (même figure que dans celui des capucins à Rome) et la Madeleine, deux tableaux ovales *du Guide.* En entrant, tableau de l'*Albane*, placé dans l'obscurité : on le voit mal. Présentation d'Agar, de *Dietrich*,

petit tableau charmant. Petit paysage de *Paul Potter*, fait en 1649. Très-joli triomphe de Bacchus et un sacrifice : deux tableaux, petites figures, dits de *Pierre de Cortone*; ils n'en sont pas, ni même de son école. Au fond, deux petits tableaux de *Murillo.* Portrait du cardinal de Richelieu, en buste, beau. Joli amour assis, en marbre blanc, de *Falconet.* Cabinet attenant, quelques tableaux, Ganymède, Léda et deux Consuls en marbre blanc (petits). Quelques copies d'antiques en petit bronze, et petites miniatures dont plusieurs jolies. Il y a beaucoup d'autres pièces, mais dans aucune rien de remarquable : les colonnes de stuc de la galerie et des autres pièces sont très-belles et imitent parfaitement bien le granit et le marbre. Il y a dans la galerie quatre trépieds dorés, sur lesquels sont des candelabres en bronze dorés. Le tout fait un effet agréable. Le comte Strogonoff a fait dessiner avec grand soin un voyage pittoresque de Russie : il n'est pas complet ; mais tel qu'il est, en vues, plans et costumes des différens peuples, il y a déjà quatre cents planches environ : il seroit bien à desirer qu'il voulût, en le faisant graver, donner au public la jouissance de ce précieux ouvrage.

La comtesse Schouvalow sur la Moïka, possède un superbe tableau de Battoni, *le retour*

de l'Enfant prodigue. Le même est à Vienne au Belvédère, 3e. salle; mais celui-ci, fait après, est le plus estimé.

Le comte Alexis Razoumouski a un cabinet d'histoire naturelle et quelques tableaux.

Le comte Czernichef un cabinet d'histoire naturelle et quelques tableaux. Trois remarquables; un Claude Lorrain (nous croyons qu'il ne l'a plus): une vierge de Raphaël, et une copie de la nuit du Corrège, par le Guide.

Le prince Viazemskoï a une belle collection de monnoies et médailles.

Cabinet de médailles du général Van Suchtelen. Il consiste en une très-belle collection de médailles et monnoies de Russie et autres pays: voici la note des plus remarquables parmi celles de Russie. Collection complète, depuis 1462, de monnoies de Novogorod, de Pleskow, Russes, Tartares, et de princes appanagés. Grande médaille du faux Démétrius, en argent, bien conservée: dans la légende, des mots plus Polonais que Russes: on la croit frappée en Pologne. Copeck d'Uladislas, fils de Sigismond, roi de Pologne, avec la lettre russe. Ivan, Pierre et Sophie ensemble, en or: le coin existe. Ducat d'or de Pierre Ier. avec inscription latine, 1716. Double roub. d'argent, très-rare. Deux roubles à croix vide, seule-

ment l'année 1723 à l'un, et à l'autre 1724; avec un soleil dans le milieu, très-rares. Le premier rouble d'argent avec un filet en dedans, seul, les autres n'ayant absolument que celui des bords : en tout, sept roubles différens, de Pierre Ier. Pièces pour racheter la barbe : l'une représente un bas de visage avec nez, moustache et barbe : au-dessus est écrit *argent payé.* Dans le bord à droite, l'aigle dans un petit coin : de l'autre côté, l'année 1705. L'autre est quadrangulaire : elle porte d'un côté : *impôt mis sur la barbe*, 1725 : de l'autre côté rien : sur la tranche : *la barbe est un fardeau inutile.* Rouble de Catherine Ire., ayant la tête tournée à gauche ; rare. Roub. et demi-rouble d'Ivan. Trois monnoies de 1761 ; petites : à l'une la tête de l'impératrice Elizabeth, avec légende latine : de l'autre côté l'aigle prussien, la valeur écrite en allemand. Les deux autres pièces, plus petites ; la même tête d'un côté avec la légende : *moneta argentea regni Pruss. :* de l'autre côté, comme la première. Pierre III, comme duc de Holstein, rare en argent, bien frappé : décrit par Joachim Allemand : du côté de la figure : *Petrus Dei gratia magnus dux totius Russiæ* : de l'autre : *dux slesw. Holst.* 1753. On n'en a frappé que 800. Ducat de Pierre III. Monnoie de Catherine, sans couronne : la plus ancienne qui

soit dans ce cabinet, avec la couronne, ne remonte qu'à 1777. On a *rebattu* les pièces de Pierre III, avec les coins de Catherine; et on y découvre quelquefois des parties de la cuirasse, ce prince s'étant toujours fait représenter ainsi. Monnoie battue en 1787, avec le seul chiffre de l'impératrice, d'un côté : autour, en russe, *Czarine de la Chersonese Taurique*, de l'autre côté le chiffre 20 en grand : au bas du chiffre, T. M. et vingt points autour : mauvais argent, valant vingt copecks. Il y en a de pareilles de dix, de cinq et de deux, frappées par le prince Potemkin : il ne s'en voit plus dans la circulation. Pièces de six copecks, de Pierre III, en 1762, *rebattues* et devenues pièces de cinq cop. : la même opération des pièces de quatre, (il y en a une) changées en pièces de deux; et des pièces de deux en un. On reconnoît facilement celles qui ont été mal frappées. Pièces de cinq cop. de 1787, frappées par les Suédois : on les distingue par le relief qui est moindre, et on les recherche à cause de la qualité du cuivre qui est meilleure. Monnoie de cuivre géorgienne, avec inscription d'un côté, et l'aigle de Russie de l'autre. Deux monnoies faites avec du bronze des canons pris sur les Turcs en 1773; l'une avec le chiffre de l'impératrice et l'aigle; l'autre avec les armes de la

Moldavie. Grande médaille de Sigismond, représentant d'un côté les Russes et les Suédois demandant la paix : de l'autre la ville de Smolensko, et des Russes prosternés devant Sigismond à cheval, avec une inscription dont la fin est : *Mosci subjugati, signa, duces prostrati.* Médaille comme un écu de six liv. en argent : on y voit la foudre frappant une église et une tour avec un croissant dessus qui se renverse : au haut une croix dans un nuage : autour, en langue esclavone : *Fiez-vous-y, ils seront écrasés :* au bas, en Esclavon : *Au défenseur de la vraie croyance* : de l'autre côté, la figure de l'impératrice Catherine, sans date, frappée en 1779, lors de la naissance du grand-duc Constantin. Médaille frappée par M. *Asch*, conseiller d'état : d'un côté son portrait, de l'autre la déesse de la santé, nourrissant un serpent entrelassé autour d'un autel antique, avec cette légende : *liberator à peste :* au bas : *in bello turcico ad istrum*, 1770 : en bronze : cette excessive preuve de vanité ayant déplu avec grande raison, la médaille a été supprimée par un ukase.

Cabinet du docteur Guthrie. Le docteur Guthrie, Anglais, médecin des deux corps de cadets, s'est fort occupé de la minéralogie : il a fourni des collections à diverses personnes ; la sienne, lorsque nous l'avons vue, contenoit plusieurs morceaux

morceaux curieux : il avoit une collection de minéraux de Sibérie, formant environ mille pièces. M. Guthrie fait aussi des collections de pierres précieuses, de Sibérie. Voici le prix d'une qu'il a fournie, et qui pourra donner une idée de ce que coûteroit, à-peu-près, une pareille. Les pierres étoient bien choisies, et on pourroit les prendre plus petites, sur-tout les deux premières, et quelques autres chères. Premier ordre : *aigue-marine verte*, grande et belle, 50 roubles : *bleue*, moyenne grandeur, 25 : *jaune*, petite, 5. *Hyacinthe*, petite, 5. Toutes ces pieces sont de la montagne de Adunskollo, près des mines de Nerschinsk, vers les frontières de la Chine. *Améthyste*, des montagnes Altaï, 30. *Cheveux de Vénus*, grande, de Mourlinsk, près de Catherinenbourg, 30. *Topase* jaune, de la montagne Adunskollo. — Second ordre : *Calcédoine* bleue, de la rivière Argun, 7 ; *blanchâtre nébuleuse*, des montagnes de Daurie, 3. *Opaline*, vulgairement appelée opale, de Sibérie, 4. *Sardoine*, de Tarassovo, sur l'Argun, 4. *Carniole onix*, de la rivière Vilni, 4. *Rouge*, *idem*, 4. *Labrador*, de la chaîne granitique de l'Ural, 4. *Lapis lazuli*, des montagnes qui entourent le Baïkal, 3. *Cristal de roche* des montagnes Altaï. *Pierre d'alliance* des Charmes ; ou ouvertures dans la chaîne

granitique des Urals. M. Guthrie a fait des expériences, répétées et très-curieuses, sur la congélation du mercure par le froid artificiel. Le résultat de ses opérations, faites avec le plus grand soin, en présence de gens instruits, et de savans, a démontré que le mercure geloit à trente-deux degrés de Reaumur, soit pur, soit mêlé avec quoi que ce fût, mais que, purifié seulement par l'antimoine, il geloit à trente; l'esprit de vin, à trente-six environ. M. Coxe, dans son nouveau voyage, a décrit cette opération avec tous les détails possibles, d'autant qu'il a transcrit, en entier, dans son ouvrage, ce que M. Guthrie avoit publié lui-même à ce sujet, et fait imprimer, bien avant que M. Coxe nous donnât la suite de son voyage, qui a paru (fort mal traduite) en 1791.

Maison du sénateur Wittinkoff, située en face de l'amirauté, fort belle et fort grande, bâtie en deux ans et demie, depuis les fondemens, jusqu'au moment où on l'a habitée. L'escalier, revêtu en stuc, a de grands défauts: il n'est pas annoncé: on s'y trouve en mettant le pied dans la maison; on peut dire qu'il est totalement manqué. Il est décoré, en haut, de deux statues, et de plusieurs bustes, en marbre, copiés de l'antique, et venus d'Italie. Les appartemens, au premier, sont beaux, et sur-tout magnifique-

ment meublés : il y a une immense quantité de bronzes dorés ; ils ont été faits, en grande partie, à Pétersbourg, et le sont fort bien. Les glaces sont toutes de France, à l'exception d'une seule ; celles du grand salon sont trop petites ; les lustres de ce même salon, deux sur-tout, sont de la plus grande beauté, et du meilleur goût possible. Le cristal est venu d'Angleterre : les tables, les chaises, jusqu'aux portes, sont supérieurement bien finies, ce qui prouve qu'on n'a mis d'épargne à rien : il y a plusieurs cheminées très-belles : celle de la salle à manger, revêtue en acier anglais, est magnifique ; cette salle a l'air d'être voûtée, sur-tout en la regardant de l'entrée. Elle est ornée de colonnes de stuc, et le salon, de pilastres de même. Plusieurs des appartemens sont très-agréables, et meublés avec le meilleur goût. Mais on a trouvé à cette maison le défaut de ne pas avoir d'appartement pour le maître. La femme, seule, est logée dans tout ce plein-pied. Nous avons vu, dans ces pièces, une centaine de tableaux, peu de capitaux : un dit de *Rickaert*, Tête de Singe. Deux *Caltot*, assez jolis. Vierge, de *Sassoferrato* ; un *Paul Véronèse*, Miracle de N. S. Un *Lucas Giordano*, grandeur naturelle. Ces deux là sont dans la première pièce : quelques autres, mais dont les noms ne nous ont pas toujours paru bien

authentiques. Au reste, les ayant examinés un peu rapidement, nous n'osons rien avancer sur le mérite de cette collection.

Quoique le maître de la maison l'habitât depuis plusieurs mois, elle n'a été ouverte au public, pour la première fois, que lors du mariage de son fils : il a donné un grand bal et un souper, le 12 octobre 1791, où il y avoit de quatre à cinq cents personnes, dont environ cent quarante femmes (1). Cette fête étoit d'autant plus belle, qu'indépendamment de la richesse des appartemens, de l'éclat et de la fraîcheur des meubles, les femmes étoient toutes fort bien parées, et qu'il y en avoit beaucoup de jolies. Dans une des pièces, on voit un beau portrait en pied de l'impératrice, ayant à côté d'elle le nouveau code des lois, et dans le lointain, la statue de Pierre Ier. et l'académie des Arts, deux des plus beaux monumens de son règne.

---

(1) La grande table étoit de soixante couverts : la nappe étoit magnifique et d'une seule pièce, ce qui peut donner une idée de la beauté des nappages de Russie.

CHAPITRE IV.

Forteresse. Monnoie. Médailles. Arsenal. Port des Galères. Amirauté. Chameaux.

FORTERESSE. Construite par Pierre premier dans une île de la Néva, au milieu de la ville : elle en forme aujourd'hui plusieurs, entourées de canaux ou de la rivière. On a refait à neuf une partie des murs : on n'y arrive par terre que par un seul pont, du côté de l'île de St.-Pétersbourg.

La cathédrale dite de St.-Pierre et de St-Paul, est un bâtiment petit et très médiocre ; il a cent quinze pieds sur quatre-vingt ; au fond est un petit dôme, et beaucoup de charpente dorée. Au-dessus de l'entrée une tour carrée, avec une flèche de bois dorée, comme elles le sont toutes : l'architecture de cette église n'est nullement régulière : la façade et le côté droit seulement ont des portails ornés de huit colonnes et surmontés d'une espèce de tribune : le tout d'assez mauvais goût : c'est dans cette église que

sont enterrés les souverains (1). Du côté droit auprès de la porte latérale est Pierre premier : (l'impératrice a mis dans son cercueil les drapeaux de Tchesmé). A côté sa femme Catherine qui régna après lui; puis Elizabeth; et derrière eux, Anne. De l'autre côté de l'église est Anne de Holstein, mère de Pierre III : à gauche en entrant par la grande porte, sont Alexis Pétrovits et sa femme : tous les cercueils sont très-simples, en marbre, et couverts d'une étoffe, or et argent, et d'hermine. Le tour de l'église est entièrement garni de drapeaux turcs : il y en a une immense quantité d'Ismaïl : on y voit aussi les clefs de sept villes prises, plusieurs bâtons de commandement, etc. L'église est soutenue par de grands piliers où l'on a tâché d'imiter le marbre. A côté des quatre cercueils des souverains, est une grande étoile d'ivoire sous verre, faite par Pierre premier : au milieu, Jésus-Christ en croix, St.-Pierre, St.-Paul, Saint André, et Sainte-Catherine, le tout en bas relief.

Près de l'église est enfermé dans un bâtiment fait exprès, le *petit grand sire* : c'est la première

(1) Pierre II n'y est pas, quoiqu'en dise M. le Clerc, page 297 du tome II de l'hist. mod.

chaloupe construite à Pétersbourg. Dans cette partie de la citadelle se frappent la monnoie et les médailles. On passera un pont pour se rendre à l'autre partie, où est la maison de bois qu'a occupée Pierre premier, qui n'est ni élégante, ni même commode. Trois pièces la composent, dont une de seize pieds un quart environ en carré: (c'est le salon). Le salon à manger a seize pieds sur onze, et la chambre à coucher huit pieds et un quart en carré au plus. Ce qu'il y a d'assez extraordinaire, c'est que la porte de cette maison, habitée par un homme de plus de six pieds, n'en a pas cinq. On a construit autour un bâtiment de briques à arcades pour la conserver.

Cette forteresse peut avoir été bonne à quelque chose, lors de sa construction; mais il est constant qu'elle n'a aujourd'hui aucun but d'utilité; se trouvant au milieu de la ville et au niveau des maisons, elle ne peut ni la défendre, ni la réduire dans un cas de soulèvement. Sa position la rend propre à servir de prison d'état, et à conserver quelques dépôts précieux, étant impossible d'y pénétrer autrement qu'en bateau ou par un pont fort aisé à garder. La garnison y est très-peu considérable: elle est fournie par un régiment de campagne, de la garnison de Pétersbourg.

Monnoie. Elle est dans l'intérieur d'un des

bastions à gauche, séparé par plusieurs murs, et soigneusement gardé : on y entre cependant assez facilement lorsqu'on ne travaille pas. On y fond des lingots d'or et d'argent faits, soit avec des monnoies étrangères, soit avec le métal des mines de Russie. Celui qui vient de *Kolivan*, est en pieces de dix pouds ; contenant un trente-huitieme d'or. La matière mise au fourneau dans un très-grand creuset, venue en fusion, est versée dans des cuves de cuivre, où il y a de l'eau, et une barre de fer d'une forme particulière, qu'on remue dans le moment que la matière tombe. On répète sept fois cette opération, à laquelle il y a un fourneau destiné. On se sert d'eau forte pour séparer l'or de l'argent : elle se fabrique ici, et l'on n'en fait pas au-delà de ce qui est nécessaire ; il ne s'en vend pas. Il y a pour cela dix fourneaux, et à chacun quatre alambics, dont deux de chaque côté. L'opération dure quarante-huit heures, et donne un poud par alambic. On se servoit auparavant de soufre, à raison de dix livres par poud de métal : on ne s'en sert plus. La matière qui est dans un immense creuset, se coule dans des espèces de formes qui n'ont guères que la largeur de la pièce qu'on veut frapper. Lorsque ces espèces de barres sont refroidies, on les bat avec des marteaux, pour les applatir, et les unir un peu :

ensuite on les fait chauffer dans un four. Passées au feu, elles se mettent entre deux cylindres qui leur donnent une épaisseur déterminée : elles sont de-là portées dans une chambre, où on les coupe dans la forme qu'elle doivent recevoir. Cette opération a lieu par une simple machine qu'un seul homme fait agir, à la main, mais seulement pour les petites pièces, car il faut une autre machine pour en couper de plus grandes. Celle pour les roubles a besoin de deux hommes. Les pièces étant coupées, sont mises sur le feu, dans un grand chaudron, où on les lessive, et on les rend de la couleur qu'elles doivent avoir. On les arrondit par le moyen d'une machine fort simple que fait mouvoir un enfant. Dans la salle où se font ces deux dernières opérations, il y a quatre balanciers pour frapper la monnoie : un cinquième plus fort dans une autre chambre pour les roubles.

Les médailles sont aussi frappées ici. Il y a deux petites chambres ayant chacune trois établis : dans l'une sont les coins de toutes les médailles : nous avons vu frapper dans une chambre voisine des médailles en or pour la paix avec la Suède, et pour la statue érigée à Pierre premier en 1782. Trois hommes faisoient mouvoir le balancier. Ils donnent trois, quatre et cinq coups de balancier, et quelquefois plus, selon

la grandeur des médailles. Comme l'endroit où on grave les coins est obscur, et éloigné de la ville, les principaux artistes travaillent chez eux, à ce qu'on nous a dit. Il y a près de trois cents ouvriers employés, la plupart esclaves de la couronne : c'est dire assez qu'ils sont misérables : aussi en ont-ils bien l'air, et demandent-ils pour boire de la manière la plus pitoyable: Quant ils entrent au travail, ils se mettent nuds; on les revêt de chemises et de culottes, qui leur sont fournies, et qu'ils quittent en sortant : alors ils se mettent non-seulement nuds, mais en croix, pour qu'on soit sûr qu'ils n'emportent rien : ils reprennent ensuite leurs habits. Les coins se font à la monnoie même, où il y a un fourneau à cet effet : ils sont d'acier, enfoncé dans un morceau de fer : nous avons vu refaire une matrice usée d'une médaille de Pierre premier. Aussi peut-on se procurer la collection complète, qui monte à cent vingt-huit médailles, et coute environ 100 roubles (en bronze) ; nous en donnerons la liste plus bas : il y en a quelques-unes de belles, mais la plus grande partie a des défauts saillants, comme des lettres oubliées, ou point alignées exactement. On verra, sans doute, avec surprise, que les médailles de l'empereur Pierre III, ne s'y trouvent pas : croit-on le faire disparoître ainsi de l'histoire?

et un pays où se tolèrent de pareilles petitesses ne peut-il pas passer, à juste titre, pour moins avancé de deux siècles, que le reste de l'Europe ?

Nous avons vu frapper en décembre 1791 deux médaillles que l'impératrice n'avoit pas reçues encore : l'une grande, sur l'institution de l'ordre militaire de St.-Georges ; il est singulier qu'on ait tardé aussi long-temps, dans un pays où en frappe sur des objets bien moins intéressans. La seconde, faite pour être portée au cou, étoit destinée au chefs des *Tchouski*, peuple qui s'est donné à la Russie, et qui habite au nord du Kamchatka.

Les fourneaux et les laboratoires sont tous voûtés, et ont autrefois servi de casemates : à chaque porte est une sentinelle. Il faudra se munir de la permission du ministre attaché à ce département, pour voir la monnoie en détail.

Médailles frappées depuis 1672 jusqu'à 1792.

1.	Naissance de Pierre-le-Grand. . . .	1672
2.	Avénement au trône.	1682
3.	Sur la première idée d'une flot. russe.	1696
4.	Sur la prise d'Asoph.	1696
5.	Sur la destruction des Strelitz. . . .	1698
6.	Sur la paix avec les Turcs.	1700
7.	Sur la prise de Slusselbourg. . . .	1702
8.	*Idem* en petit.	1702

9. Sur la prise du fort Niuvescans. . sans date.
10. Sur la prise d'un vaisseau suédois. . . 1703
11. Sur la fondation de Pétersbourg. . . 1703
12. Sur l'établ. d'un navire sur la Baltiq.
13. Sur la construction de Cronslott. . . . 1704
14. Sur la prise de Dorpat, en Livonie.
15. Sur la prise de Narva. 1704
16. *Idem.*
17. *Idem.*
18. Sur la prise de Mittau.
19. Avantag. remporté près de Kalichem. 1706
20. — près de Lesnaya. 1708
21. *Id.* en petit. 1708
22. Sur le comte Apraxin. 1708
23. Sur le comte Golovin.
24. Sur la bataille de Pultava. 1709
25. *Idem.* 1709
26. Sur la prise de quelques régim. suéd. . 1709
27. — de quelq. régim. suéd. après Pultava. 1706
28. Sur la construct. du port de Cronstadt. 1709
29. Sur la prise d'Elbing.
30. Sur la prise de Vibourg.
31. — de Riga.
32. — de Dunamunde.
33. — de Pernau.
34. — de la ville d'Arensbourg.
35. — de Kexholm.
36. Sur la conquête de Revel.
37. — de la Finlande. 1710
38. — de la Livonie. 1710
39. Sur la domination de la mer Baltiq. . 1711
40. Sur la sortie de la flotte russe contre les Suédois. 1713
41. Sur la prise d'Obo. 1713
42. Sur la victoire remportée sur les Suéd. près de Pelkiene 1713
43. Sur la bataille contre les Suédois, près de Vasa. 1714
44. Prise de Nyslott. 1714

45. Sur la bataille près d'Aland. . . . 1714
46. *Idem* plus petite.
47. Réunion des flottes de 4 nations, sous les ordres de Pierre Ier. 1716
48. Institution des colléges 1717
49. Pour avoir mis l'empire hors de danger. 1718
50. Sur la prise de trois frégates. . . . 1719
51. — De quatre frégates.. 1720
52. Sur la paix de Nystad. 1721
53. *Idem.*
54. Couronnem. de Cather. Iere. et jeton. 1724
55. Sur la mort de Pierre Ier. et jeton. . 1725
56. Couronnement de Pierre II, et jeton. 1728
57. Couronnement d'Anne. 1730
58. Amélioration de la monnoie. . . . 1731
59. Sur les grandes actions arrivées sous le règne d'Anne
60. Sur la paix avec les Turcs, et jeton. 1739
61. Avénement d'Elizabeth au trône. . . 1741
62. Amnistie générale 1741
63. Couronnement d'Elizabeth, et jeton. . 1742
64. Paix d'Obo. 1743
65. Achèvement du bassin de Cronstadt. . 1752
66. Sur l'abolition des douanes intérieures. 1753
67. Sur la remise des tributs dus à la couronne depuis vingt-trois ans. . . 1754
68. Sur la fixation des limites des propriét. 1754
69. Etabl. du gouvern. de la nouv. Servie. 1754
70. Sur la naissance du grand-duc. . . . 1754
71. Etabl. de l'académie de Moskou. . . 1754
72. Jeton sur le même sujet
73. Sur la bataille de Francfort. 1759
74. Sur la mort d'Elizabeth, et jeton. . . 1761
75. Sur l'avén. au trône de Catherine II. 1762
76. Jeton donné en prix aux marchands qui vont au Kamchatka.
77. Sur le couron. de Cath. II, et jeton. . 1762
78. Etabl. de la maison des enfans-trouvés. 1763
79. Pour avoir mis la monnoie sur un pied

(1) Il y en a une seconde sur le même sujet, où l'on voit la foudre écrasant l'église de Ste.-Sophie.

105. Sur le comte Falkenstein, voyageant à Pétersbourg. 1780
106. Sur l'institution de la libre compagnie d'économie
107. Jeton pour ses membres
108. Sur l'établissement du monument élevé à Pierre Ier., et jeton. . . . 1782
109. Sur l'incorporation à l'empire russe de la Crimée et du Cuban. . . . 1783
110. Sur les progrès extraordinaires de l'académie russe. 1783
111. Prix pour les membres. 1783
112. Prix pour les demoiselles nobles qui se distingueront au couvent des Demoiselles.
113. Sur le voyage de Cath. II en Tauride. 1787
114. donné aux soldats pour la vict. près de Kinburn. 1787
115. *Idem* sur mer, près d'Okzacow. . . 1788
116. Sur la prise des batteries suédoises, près du Kimene.
117. Sur le prince Potemkin, pour ses grandes actions.
118. Pour la prise d'Okzacow. 1788
119. Sur le même prince, pour différentes victoires.
120. Jeton donné aux officiers et soldats, pour la prise d'Okzacow, fait en croix (1). 1788
121. *Idem* fait en ovale. 1788
122. Jeton donné aux soldats, pour la bataille nav. contre la Suède, en 1789.

L'horoscope ne s'étant pas vérifié encore, on ne peut se la procurer que très-difficilement.

(1) Pour les officiers, il tient lieu de trois ans pour obtenir la croix de Saint-Georges.

123.	Sur la paix avec la Suède, et jeton. .	1790
124.	Jeton donné aux soldats, pour la guerre contre les Suédois. . . .	1790
125.	Sur l'institution de l'ordre de Saint-Georges, en 1769.	1791
126.	Donnée aux chefs des Tchouski qui se sont mis sous la domination de la Russie.	1791
127.	Sur le général Suvorow.	1791
128.	Sur l'amiral Greigh (1).	1791

Arsenal. Grand bâtiment carré entourant une cour régulière. Première partie à gauche, voûtée: au premier étage, le cheval que montoit l'impératrice le jour de son couronnement. — Drapeaux suédois, prussiens, polonois, turcs, etc.; pièces de canon de bronze, et autres en petit nombre. — Bas relief représentant le buste du comte Orloff, en marbre blanc; le reste en bois, érigé en 1776. — Statue en pied de marbre blanc, de l'impératrice, la couronne en tête et les attri-

(1) La collection des Czars est de cinquante-huit pièces, et coûte (en bronze) 21 roubles; Ivan et Pierre III n'y sont pas, comme de raison : il est fâcheux qu'on ne puisse pas les effacer aussi aisément de l'histoire, et de la mémoire de leurs contemporains.

On peut se procurer aussi la collection des monnoies russes, qui est fort nombreuse : on a l'attention de frapper chaque pièce au titre où elle étoit dans son temps.

buts

buts militaires à ses pieds. Plan en relief de la ville de *Baka* en Perse, ce qui peut donner une idée des villes persannes; dans l'aîle à côté plusieurs chambres où sont des canons de toute espèce, des modèles d'armes, de batteries anciennes, et de projets nouveaux. Les plans en relief de la citadelle de Pétersbourg, (ancien et changé) d'Okzacow, de Nyslott en Finlande, du château de Vibourg, aujourd'hui presque ruiné. Le plan en relief de Derbent, ville de Perse. La grande pièce de trois cent cinquante pieds de long, est coupée d'un bout à l'autre par des piliers qui soutiennent la voûte. Très-longue salle où sont les fusils et les sabres, beaucoup de places vides, assez mal tenue, rien d'intéressant. Quelques plans en relief de citadelles. En tout cet arsenal nous a paru fort peu de chose. Les autres parties du bâtiment sont occupées par les archives, les plans, les cartes relatives à la guerre, et il y a beaucoup de vide. Dans la cour deux rangs de canons de fonte d'un bout à l'autre et de toutes grandeurs. Sur la place en dehors, vis-à-vis l'arsenal sont les bombes et boulets. On donne un rouble ½ à celui qui a les clefs. Il suffit de se présenter, et de faire demander l'agrément du capitaine commandant le poste. On ne permet pas d'écrire, et en vérité on ne doit pas craindre de rien oublier d'intéressant.

A côté de l'arsenal est la fonderie de canons de bronze : on n'y fond pas de grosses pièces, et elle n'est pas toujours en activité.

Port des galères. A l'extrémité de Vasiliostrow : l'établissement a été fait par Pierre le Grand, pour 100 galères : les hangars (qui sont des deux côtés d'un bassin tenant à la mer) en bois soutenus par des murs et des piliers en briques. Dans plusieurs il y a deux bâtimens : leur nombre montoit, quand nous l'avons vu, à soixante-dix-sept galères, vingt chaloupes canonnières, et quelques autres de divers genres, dont des yoles prises sur les Suédois, les Russes n'en ayant point : il y a quelques galères à vingt-cinq bancs, d'autres à vingt - trois (c'est le plus grand nombre), et à seize. Dans ces dernières, huit ou dix dites de cavalerie, parce qu'au-dessous du pont est une espèce d'écurie, qui peut contenir treize chevaux de chaque côté, ce qui est fort avantageux pour une descente : il y a cinq hommes par rame, trois cents hommes sur les grandes galères. Jolie galère dorée, fort commode, appelée la Russie, sur laquelle l'impératrice est allée à Peterhof ; c'est la seule course que ce bâtiment ait faite. Nous avons vu rentrer une galère sous les hangars : il y avoit quatre cabestans à quarante hommes chacun : on passe dessous une espèce de lit de poutres, lorsqu'elle

est encore à flot, et on tire le tout ensemble ; nous avons trouvé qu'elle avançoit fort vîte : l'endroit où on travaille est fermé ; le quartier des matelots, et les magasins pour les galères sont en dehors.

Amirauté. Elle occupe un assez grand espace, à côté du château, sur le bord de la Néva ; un fossé l'entoure : on y construit des vaisseaux de guerre, ce qui est assez mal imaginé, puisqu'il faut se servir de chameaux pour les conduire à Cronstadt : mais c'est encore ici un établissement de Pierre Ier., qui a voulu souvent forcer la nature, et qui s'est complu dans l'idée de construire des vaisseaux au milieu de sa capitale.

Chameaux, pour le transport des vaisseaux de guerre. L'embouchure de la Néva n'ayant pas assez d'eau pour permettre le passage des vaisseaux de guerre construits à Pétersbourg, on se sert des machines appellées *Chameaux*, pour les conduire à Cronstadt.

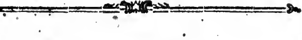
Les Chameaux sont au bout du quai des Anglais, dans le chantier de la Couronne ; on ne s'en sert qu'ici et en Hollande : nous croyons ces derniers plus petits. Voici les dimensions de ceux de Pétersbourg : 188 pieds de longueur totale ; chaque côté a 36 pieds de large endessous, au milieu ; 30 seulement à l'extré-

mité, et 20 dans le haut ; il y a des pompes d'un bout à l'autre, le tout est creux, partagé en cellules ou chambres, par lesquelles on vide l'eau avec des pompes d'un bout à l'autre : c'est alors que cette masse qui étoit enfoncée dans l'eau, devenant vide, se relève avec le vaisseau placé dessus, et ne prend plus que sept à huit pieds d'eau.

Il est question de transporter l'amirauté à Cronstadt, et nous pensons qu'on fera très-bien ; d'abord on évitera les frais qu'occasionne le transport des vaisseaux de guerre construits à Pétersbourg, qui n'est nullement fait pour être un port de construction ; de plus on aura la facilité de continuer le quai de la Néva (interrompu par l'amirauté), qui deviendra par là au-dessus de tout ce qu'on connoît en ce genre, pour la longueur, l'élégance des édifices qui le bordent, la beauté des trotoirs et des parapets. Mais par une négligence impardonnable, et que nous avons déjà relevée, on laisse les bateliers qui remontent la rivière enfoncer leurs piques dans l'intervalle des pierres : ces parapets entièrement construits en granit, et qui devroient braver les injures du temps, sont déja dégradés en plusieurs endroits.

Presque vis-à-vis la maison du prince

Potemkin, de l'autre côté de la Néva est un chantier de la Couronne; il consiste en magasins peu considérables et en quatre fort beaux hangars couverts; la maçonnerie est en briques, il n'y avoit dessous qu'un joli yacht et des bois de construction.



CHAPITRE V.

Eglise de Saint-Alexandre Neuski. Enterrement du Comte de Bruce. Bénédiction de l'eau. Te Deum. Mariage lutherien.

De toutes les églises de Saint-Pétersbourg, nous ne parlerons que de celle de Saint-Alexandre Neuski, dédiée à l'un des saints les plus révérés par les Russes. Ce prince, qui régna depuis, défit en 1240 l'armée suédoise sur les bords de la Néva (à l'endroit même où est aujourd'hui Saint-Pétersbourg), d'où il prit le nom de Neuski.

En entrant on trouve à gauche le cimetière où sont plusieurs tombeaux de marbre, dont

quelques-uns assez bien décorés. Dans la chapelle au coin de la cour à gauche est enterré Pierre III; il est sous la quatrième grande pierre qui se trouve précisément au-milieu de la chapelle, y en ayant sept jusqu'aux gradins pour monter au sanctuaire; il n'y a rien absolument d'écrit sur la pierre. A droite du sanctuaire est enterrée la première femme du grand-duc; il n'y a aucune inscription, ni rien qui puisse le faire soupçonner. Dans cette même chapelle sont les monumens en marbre du Felt maréchal prince Gallitzin et du comte Panin; dans une chapelle à part; celui du prince Troubetzkoï, appuyé contre un pilier, etc.; au-dessus est une chapelle d'été communiquant à une grande salle qui n'a rien de remarquable: en suivant le corridor qui y aboutit, on peut voir quelques cellules des moines; nous en avons visité trois; elles consistoient en une seule chambre, une grande antichambre commune, dans laquelle étoit une espèce de cuisine du pays pour faire chauffer de l'eau. Une des cellules étoit assez jolie et regardoit sur la Néva, les deux autres étoient fort obscures, et ne recevoient le jour que par le corridor, d'où l'on pouvoit voir tout ce qui se passoit chez les moines. Les vitres du corridor sont fort mal entretenues; qu'on juge d'après cela

de la clarté dont on doit y jouir, sur-tout l'hiver, où il y a de doubles fenêtres; quelques-unes sont même grillées.

La grande église est, sans nulle comparaison, la plus belle de Saint-Pétersbourg (1); elle est fort claire. Le goût d'architecture intérieur n'est point mauvais, seulement le corridor qui règne autour de l'église, au-dessus des colonnes, est beaucoup trop avancé; on a placé au-dessus des statues et des groupes qui ne cachent point ce défaut et font un mauvais effet: depuis la porte jusqu'aux gradins placés à l'entrée du sanctuaire cent vingt pieds, et dans la longueur des bras, cent douze. Cette église forme une croix grecque. Deux lustres d'argent, dont l'un n'a rien de remarquable, l'autre est un présent de l'impératrice, en 1791, le jour de la fête du Saint; il est magnifique et d'un travail achevé: dans le corps du lustre sont des trophées: il est formé par une espèce de tronçon de colonne rostrale. On voyoit chez l'artiste qui l'a fait, un calice de la plus grande richesse tout couvert de diamans et de pierres gravées;

(1) Nous n'exceptons pas l'église des matelots, fort renommée sur les lieux, mais que nous trouvons au-dessous.

on ne sauroit rien trouver de mieux travaillé; sous la coupole à droite est le portrait de l'impératrice, et au-dessous, l'endroit où elle se place lorsqu'elle vient dans cette église; à gauche le portrait de Pierre Ier., à droite, le tombeau de Saint-Alexandre Neuski, tout en argent; on découvre quelquefois le Saint, c'est-à-dire, son image. Le couvercle que l'on est obligé d'enlever doit être d'un poids énorme, étant entièrement d'argent, ainsi que les ornemens qui environnent le tombeau; le tout a sans doute une valeur très-considérable; il y a des trophées, des figures presque de grandeur naturelle: le fond de la niche est une espèce d'autel au bas du quel est le corps du Saint, sous un dais de drap d'or et tout revêtu de plaques d'argent; à gauche, au pied d'un autel, est ce qu'on appelle le corps de notre Seigneur dans un tombeau; il y en a un dans chaque église. La place qu'il occupe les jours de cérémonie est sur une estrade en bois avec des gradins, qui est au milieu de toutes les églises: les deux côtés de celle-ci sont encore sans ornement: on travaille à placer des tableaux dans des cadres de bois doré; il y en avoit déjà deux: dans les deux bras de la croix sont plusieurs petits tableaux représentant des sujets religieux. La peinture du plafond de l'église et de la

coupole fait un assez bon effet. Avant d'arriver au sanctuaire, une balustrade en marbre blanc, et des pilastres en bronze doré avec le plus grand soin. Les portes du sanctuaire sont richement dorées comme dans toutes les églises grecques : les tableaux qui sont dans les cadres, quoique médiocres, ne sont pas désagréables. Dans le sanctuaire douze colonnes accouplées en demi-cercle; elles sont trop rapprochées. Au fond un tableau représentant l'ascension de notre Seigneur, qui, vu de près, fait un mauvais effet par la grandeur des proportions. A droite, en entrant, une très-petite chapelle d'hiver dont le poële occupe presque la moitié.

Dans la coupole à droite de l'appartement du métropolitain, faisant face à l'église, est la bibliothèque : celui qui nous l'a montrée ne savoit que le russe, pas même le latin, quoique presque tous les livres soient en cette langue; il y avoit à-peu-près 5000 volumes qui paroissoient fort négligés, pour ne pas dire abandonnés; ils étoient couverts de poussière, et une partie çà et là par terre : ce n'étoit pourtant pas la place qui leur manquoit, car la moitié des armoires étoit vide; ils ont l'air d'être restés où ils ont été déballés. Dans une petite tribune qui règne autour de la cou-

pole le même désordre et le même vide : on prépare plusieurs salles en bas, pour augmenter l'emplacement, où il y aura, nous a-t-on dit, de quoi placer 50,000 volumes. Sur notre demande, où on les prendroit, le garçon bibliothécaire (nous ne pouvons nous figurer que ce fût le bibliothécaire lui-même, vu son extrême ignorance) nous a dit qu'on les feroit venir du séminaire de Novogorod. En supposant que ces livres y soient, ce qui paroît incroyable ; d'après le nombre qui est dans la capitale, il nous paroît absurde de dépouiller un établissement, qui certainement ne peut s'en passer, pour enrichir celui qui devroit en fournir naturellement aux autres. Dans une salle où est le plan en relief du couvent, on trouve encore quelques livres. La totalité du couvent renferme douze chapelles.

Enterrement du comte de Bruce. Nous étant trouvés à Saint-Pétersbourg, lors de la mort du comte de Bruce, gouverneur-général, nous avons suivi toute la cérémonie de l'enterrement, dont nous allons rendre compte, et par là donner l'idée de ce qui se pratique en pareille occasion.

Le lendemain de sa mort, l'on a déposé son corps dans un cercueil ouvert, entièrement revêtu de velours cramoisi avec des

galons d'or. Il avoit le visage découvert et un bonnet sur la tête. Il étoit habillé en uniforme de lieutenant-général avec son cordon bleu, et des gants blancs. L'appartement étoit tendu de noir. Quatre grosses bougies étoient allumées à chaque coin d'un dais d'étoffe, rouge galonnée en or. Dessus le dais étoit une couronne et des plumes blanches au coin. Toute la ville s'est rendue dans sa maison: au moment où on devoit le transporter, vers les sept heures du soir, on a mis le cercueil sur un char à quatre roues, attelé de six chevaux noirs. On y avoit adapté le dais dont on a parlé ci-dessus. Sur la couverture du cercueil étoient le chapeau, l'épée et l'écharpe du mort. Sur les quatre coins, les différens ordres dont il étoit revêtu. Les officiers de son régiment des Gardes (Semenowski) étoient autour du char, et s'étoient fait un honneur de porter eux-mêmes le corps de leur chef. Une soixantaine de prêtres précédoit le char, à côté duquel des soldats de son régiment, vêtus en noir avec de grands chapeaux rabattus, tenoient des torches allumées. Très-peu de gens ont suivi le convoi: on en sera peut-être moins étonné quand on saura que l'hôtel du comte de Bruce est éloigné de plus de trois quarts de lieue de

Saint-Alexandre Neuski, où devoit se faire l'enterrement. Ajoutez à cela que nous étions en décembre, et que la terre étoit couverte de neige.

Après une heure et-demie de marche, le convoi est arrivé à la porte de la première chapelle à gauche en entrant dans le couvent de Saint-Alexandre. Là le métropolitain est venu au-devant du corps. Tout de suite on l'a descendu du char qui l'avoit conduit, et on l'a transporté dans la chapelle où on l'y a exposé sous le même dais et de la même manière que dans sa maison. Cette chapelle est petite et la voûte en est belle. Après de très-courtes prières, la cérémonie a fini. Autour du cercueil étoient placées sur sept tabourets et sur des coussins rouges galonnés en or, les décorations de ses différens ordres. A ses pieds un grand plat rempli de riz bouilli, parsemé de raisins et entouré de morceaux de sucre. Près de la tête est resté un prêtre, un cierge à la main, récitant des prières.

Le lendemain, vers les dix heures et demie, a commencé la cérémonie de l'enterrement. Après qu'on a été recevoir le métropolitain à la porte et que tous les archimandrites et autres lui ont eu baisé la main, un prêtre a commencé à chanter, à demi-voix, une prière

assez longue. Dès qu'elle a été finie, le métropolitain s'est deshabillé, laissant voir une longue robe de soie violette, liée avec une ceinture. Quatre prêtres ou diacres ont commencé sa toilette, qui a fini par se peigner les cheveux et la barbe. Il n'y a rien eu de particulier dans la manière de célébrer la messe, seulement nous ne devons pas oublier que de tems en tems on étoit étourdi par une musique dont on nous avoit prévenu que nous serions étonnés. Il est bien certain que de notre vie nous n'avons entendu jeter des cris aussi inhumains. Quarante à cinquante personnes, dont les trois quarts étoient des enfans, chantoient à tue tête des paroles que nous avions le malheur de ne pas entendre, et cela dans un espace infiniment circonscrit.

La messe finie, il est arrivé une nombreuse procession de prêtres qui se sont répandus dans la chapelle et autour du cercueil. On a chanté quelques prières, et un prêtre s'étant placé sur la marche la plus élevée pour aller au sanctuaire, a commencé un panégyrique du mort. Il avoit devant lui un pupitre sur lequel étoit son manuscrit dont, par parenthèse, il a eu quelquefois besoin. Selon l'usage, il tenoit un chapelet entre ses mains et en faisoit tourner les grains. Son discours a été

extrêmement court. Il a été débité toujours sur le même ton, sans aucun geste, et de manière à n'avoir été entendu que d'un très-petit nombre d'auditeurs. Chaque prêtre a repris sa place, et on a distribué de petites bougies, non-seulement aux officians, mais encore à toutes les personnes de marque qui étoient présentes. On nous a fait la politesse de nous en donner, ce qui nous a causé quelque surprise, sur-tout à cause de la différence de religion. Le confesseur de l'impératrice a pris une grande feuille de papier, et l'a présentée au métropolitain, qui l'a lue à haute voix, et la lui a remise. Elle a été ensuite déposée sur les mains du comte de Bruce. C'est une espèce de passe-port que l'on donne au mort. Il y est dit qu'il a bien vécu; on y parle de ses bonnes qualités.... Il est plus ou moins détaillé, selon le rang du personnage.

Tous les parens et amis du comte ont été invités à lui donner le dernier adieu; aussitôt plusieurs personnes s'en sont approchées et l'ont embrassé. Dans ce moment on a entendu les gémissemens et les sanglots que poussoient ses anciens serviteurs. Une femme d'un certain âge témoignoit sa douleur d'une manière vraiment touchante; un prêtre a été obligé de l'arracher d'auprès du corps de son ancien maître qu'elle

ne vouloit point abandonner. Nous avouons que cette manière de rendre les derniers devoirs aux personnes qui nous ont été chères, nous a fait beaucoup d'impression ; elle a quelque chose de lugubre et de déchirant. Qu'on se mette à la place d'un fils, d'une épouse, qui sont forcés par l'usage de donner le dernier embrassement à un père, à un époux chéris. Le cercueil fermé, le corps a été porté par les officiers des gardes dans une salle voûtée, à droite de l'autel; la fosse y étoit creusée à côté d'une porte qui communique au sanctuaire de la chapelle. Elle étoit fort profonde, toute revêtue de brique et de chaux. Il faut une permission particulière de l'impératrice pour être enterré dans cette chapelle. Les chevaux, le dais et généralement tout ce qui tient au convoi, appartient au monastère, ou bien l'on donne ordinairement une somme assez forte en équivalent. L'enterrement dont nous parlons a été un objet de plus de dix mille roubles.

Bénédiction de l'eau. Entre toutes les cérémonies religieuses des Russes, celle-ci tient peut-être le premier rang : elle est cependant peu curieuse en elle-même, et ne mérite d'être suivie, que parce que tout ce qui tient aux usages d'un pays qu'on veut connoître,

doit être attentivement examiné; de plus, la saison n'est jamais favorable aux observateurs, et 15 ou 20 degrés de froid, quelquefois davantage, sont très-capables de dégoûter les curieux; mais selon notre coutume invariable pendant tout le cours de ce voyage, nous avons suivi la cérémonie en entier, malgré la rigueur de la saison.

La bénédiction de l'eau a lieu le 6 janvier. Vers les onze heures et-demie, nous avons vu passer deux petites bannières; derrière elles un homme portoit au bout d'un bâton un fallot dans lequel étoit une bougie allumée. Venoit ensuite un crucifix; sans aucune escorte de prêtres. C'étoit là tout le cortége, ce qui n'empêchoit pas le peuple de témoigner son respect par de nombreux signes de croix. Le tout arrivé à la chapelle du château, on y a célébré le service divin à la manière accoutumée: on y a seulement ajouté le *Te deum* pour la conclusion de la paix avec les turcs, dont la nouvelle étoit arrivée la veille. La cérémonie finie à la chapelle, le clergé est descendu par l'escalier à droite du château qui fait face à l'amirauté, après avoir traversé les appartemens du grand-duc: il y avait un tapis étendu sur toute la rue qui venoit aboutir à une espèce de reposoir en rotonde ouverte de

tous

tous les côtés, qui avoit été élevée sur la partie du fossé de l'amirauté la plus voisine du château. Un détachement de chacun des régimens de la garnison avec les drapeaux, bordoit la haie en bataille depuis l'aîle du château jusqu'à la perspective faisant face au reposoir. Malgré la rigueur du froid (il étoit à 15 degrés), les troupes s'y sont rassemblées plus d'une heure et demie avant la cérémonie, étant parties de leurs quartiers vers les neuf heures. Autrefois les régimens assistoient en entier à cette cérémonie, qui se faisoit sur la Néva même, et y restoient encore plus long-temps exposés à toute la rigueur du froid. Alors toute la cour y assistoit, ce qui la pro-longeoit de beaucoup, aussi les hôpitaux se remplissoient-ils de soldats; et il y a lieu de croire que c'est là un des motifs qui ont déterminé l'impératrice actuelle à ne plus sortir de ses appartemens; son âge y a peut-être aussi un peu contribué; quelle qu'en soit la raison, nous croyons qu'elle a fort bien fait.

La procession rendue au reposoir, on a battu la caisse pour que les drapeaux de chaque régiment s'y rendissent: on avoit fait venir ceux même de la garde du château, qui avoient une escorte fort peu nombreuse. Alors a commencé la cérémonie de la bénédiction de l'eau:

elle consiste à prendre de l'eau dans un trou pratiqué au milieu du reposoir, et à la jeter dans un bassin. Le métropolitain prend un crucifix, le trempe dans l'eau, puis verse cette eau dans le trou dont on l'a tirée : on y puise ensuite d'autre eau avec laquelle on asperge les drapeaux qui sont baissés sur le fossé. Pendant cette cérémonie, qui dure près d'une demi-heure, on chante des prières et on tire le canon de la forteresse : on prend ensuite de l'eau dans le grand trou dont nous avons parlé, on la verse dans un grand vase destiné à être présenté à l'impératrice : on en met aussi dans un autre pour être versée dans un bassin dans lequel le métropolitain trempe un aspersoir avec lequel il asperge les assistans de tous les côtés : il retourne ensuite au palais par le même chemin qu'il en est venu.

Les drapeaux rendus à leurs postes, les troupes défilèrent devant le château. Les drapeaux saluèrent l'impératrice qui étoit derrière la fenêtre d'une lanterne pratiquée sur un des portiques avancés de son palais. A peine le clergé se fut-il retiré, qu'on détruisit toutes les barrières qui bordoient le chemin par où il avoit passé. Aujourd'hui on ne plonge plus ici, comme on faisoit autrefois, les enfans nouveaux nés : mais une foule immense se pré-

cipite, pour prendre de l'eau, soit pour s'en laver la tête ou les mains, soit pour en emporter chez soi. Le reposoir subsistoit encore plusieurs jours après, et beaucoup de personnes venoient encore y prendre de l'eau.

Te Deum. Après la bataille de *Maczyn*, gagnée par le général prince Repnin en 1791, et qui fut la dernière de la guerre, l'impératrice vint à Pétersbourg, pour le *Te Deum* qu'on chanta à l'église de Cazan. Son cortége étoit fort peu nombreux: elle avoit dix chevaux à sa voiture, qui n'étoit ni riche ni élégante; deux valets de pied fort mal vêtus étoient derrière: le cocher et les quatre postillons n'étoient pas mieux tenus. L'affluence du peuple qui assistoit à cette cérémonie, nous a paru peu considérable, et nous n'avons pas remarqué qu'il témoignât aucun sentiment de plaisir ou de satisfaction. Il est vrai que la quantité de *Te Deum* chantés pour les événemens de la guerre contre les Turcs, a dû blaser sur cet article. Quelle différence quand il s'agissoit d'avantages sur les Suédois!

Mariage Luthérien. Nous avons assisté à un mariage dans une église luthérienne. Là il n'y a ni tapis sous les pieds, ni couronnes (comme au mariage que nous avons vu à la cour). Les mariés reçoivent chacun l'anneau des mains

du ministre, s'agenouillent sur des tapis, disent le *oui*, et s'en vont. Seulement le ministre adressa à ceux-ci un petit discours, que nous trouvâmes cependant fort long, sans doute, parce que nous ne l'entendions pas. L'église, quoique assez grande, n'a rien de remarquable. Nous avons vu avec étonnement, que dans les mariages grecs et luthériens, les parens étoient comptés pour rien, pendant que chez les catholiques romains, au défaut des pères et mères, d'autres personnes les représentent, et les mariés se tournent vers elles pour demander leur consentement. Il est vrai que cette formalité devient réellement inutile, puisque le consentement est déjà donné, ce que la présence seule des parens démontre suffisamment.

CHAPITRE VI.

Hôpitaux. Maison des Fous. Ecole de Chirurgie. Jardin botanique. Cabinet anatomique. Nouvelles Prisons.

---

*H*OPITAUX MILITAIRES. Ils sont situés au faubourg de Vibourg : ils consistent en un hôpital de terre, et un hôpital pour la marine, le

théâtre anatomique, qui leur est contigu, devant être changé.

Hôpital de la marine, fondé par Pierre-le-Grand, et continué par l'impératrice Anne. Il est divisé en chambres d'été et chambres d'hiver, comme tous les hôpitaux de ce pays-ci. Les salles d'hiver ont quatre rangs de lits, et sont partagées en deux, dans leur longueur; des piliers forment cette séparation. Elles peuvent contenir environ cinquante malades, couchés seuls; il y en a eu pourtant jusqu'à soixante et dix: quoique l'hôpital pût en contenir jusqu'à deux mille, leur nombre n'a jamais passé dix-huit cents. En août 1791, il n'y en avoit que six cents. Le linge se change tous les huit jours, et plus souvent s'il le faut. Nous avons trouvé quelques ventilateurs dans les chambres, mais pas assez, à beaucoup près: dans une, qui étoit remplie de malades, nous n'avons trouvé cependant que fort peu d'odeur, ce qui nous a paru provenir de fenêtres ouvertes, et de beaucoup de vitres cassées. Les vénériens sont confondus avec les scorbutiques, et quelquefois avec d'autres maladies chirurgicales, à l'exception des membres cassés et des blessures; nous y avons vu deux cataractes.

Les malades sont servis par des hommes, dans les chambres d'hiver, et dans celles d'été.

par des femmes, ce qui vaut infiniment mieux. Il y a une salle, ou plus s'il le faut, pour les galériens et prisonniers : comme ces salles doivent être gardées par des sentinelles, on est obligé d'y mettre ensemble toutes les espèces de maladies : les malades qui arrivent de la flotte, sont d'abord baignés. L'hôpital d'hiver est en briques ; c'est un grand bâtiment, à arcades et galeries, ayant trois corps de logis, et deux étages, le rez-de-chaussée compris. Dans l'intérieur, il y a des eaux stagnantes, et des canaux marécageux, fort mal-sains dans le printemps et l'automne. Nous sommes encore à concevoir comment on ne les dessèche pas. Les lieux d'aisance sont beaucoup trop près des chambres, et doivent les infecter lorsque le vent y porte.

L'hôpital d'été consiste en des baraques en bois, mais la distribution intérieure est toujours la même ; treize chambres pouvant contenir trente-six à cinquante malades. Les lits sont tous en bois, composés uniquement d'une natte en paille, sur un filet, avec un drap et une couverture cousus ensemble : ils ont de vingt-sept à trente-trois pouces de large ; il y avoit encore quelques anciens lits de quatre pieds, avec une séparation au milieu, pour deux personnes ; on devoit les changer. Le nombre des femmes qui servent, varie selon celui des

malades ; il est de deux, trois, ou quatre par chambre. L'espèce du pain est bonne, mais il est collant, et pas assez cuit.

On a bâti de plus, il y a deux ans, six maisons en bois, dont deux à deux étages, avec une cuisine en briques au milieu. Dans chaque maison, est un logement pour un chirurgien, lequel n'est pas toujours occupé dans ces maisons. Six nouvelles salles, qui sont pour quarante à cinquante malades ; toutes celles qui sont confiées à des femmes, sont plus propres, et mieux tenues, sur-tout celles-ci. Il y en a trois de service, si la chambre est pleine : un médecin en chef, un en second, qui exerce rarement, et quatre chirurgiens-majors sont attachés à cet hôpital. On augmente le nombre des aides, selon le besoin qu'on en a.

Hôpital de terre. Il doit être moins mal-sain que celui de la marine, comme un peu plus éloigné des eaux stagnantes, qui infectent la cour de l'hôpital précédent. Il consiste en trois grands corps de logis contigus, en briques, et beaucoup de maisons de bois pour l'été. Il n'y avoit que huit cents malades, en août, 1791, quoiqu'il y ait place pour deux mille. Les chambres d'hiver sont divisées par des piliers ; et quoique dans le même genre qu'à l'hôpital de marine, elles sont mieux. Les lits, au lieu d'être

d'une natte, ont un matelas assez mince. Les nouvelles maisons ont des salles étroites, et peu éclairées ; nous préférons celles de l'autre hôpital. Il y a à celui de terre trois médecins et cinq chirurgiens-majors, payés de 200 à 400 roubles (1). Les salles pour les prisonniers, comme à l'hôpital de la marine. Nous avons vu dans une chambre plusieurs officiers, traités à-peu-près comme des soldats : leurs lits étoient de même.

Il sembleroit que ces deux hôpitaux devroient coûter fort peu de chose au gouvernement, vu la modicité du traitement des gens employés, et l'excessive sobriété des Russes, qui vivroient de pain et d'ail. Ces deux établissemens coûtent cependant énormement à l'impératrice : nous laissons à deviner pourquoi. En tout, nous ne les avons pas trouvés très-bien tenus ; ils se ressentent infiniment de la nouveauté de toutes les institutions de ce pays ci.

---

(1) Les Français, les Allemands, en un mot, les étrangers sont toujours payés, sinon le double, au moins un grand tiers de plus que les nationaux : il faut convenir que cette méthode n'est guères propre à leur donner de l'émulation, et qu'elle peut même contribuer à les laisser long-temps dans la médiocrité.

Le théâtre anatomique est dans un petit pavillon de forme ronde, à l'angle gauche du bâtiment de l'hôpital de terre et de mer, du côté de la Néva. Il est fort obscur le jour, et très-mal éclairé la nuit, s'il faut en juger par une séance à laquelle nous avons assisté. Il y avoit près de cent personnes de la plus mauvaise tenue, qui y prenoient des leçons : elles se firent en russe, entremêlé de quelques mots latins. On les fait quelquefois entièrement dans cette dernière langue. Il y en a quatre par semaine. Á côté de la porte sont deux armoires de préparations anatomiques, dans l'esprit-de-vin : dans une autre partie on voit des préparations à sec, dans des armoires vitrées : quelques-unes sont du travail le plus fini. Le *Cicerone* que nous avoit donné le professeur, ne parlant que le russe, et à peine le latin, ne nous a pas permis de donner une grande attention à des objets qui le méritoient peut-être. Auprès du théâtre anatomique est une chambre où l'on voit, dans des armoires vitrées, une grande quantité d'instrumens de chirurgie, et dans une autre, des bandages de toutes les espèces. De cette salle nous sommes entrés dans une plus vaste, dont l'odeur annonçoit la destination : c'est là que sont les cadavres, et qu'on les prépare pour les démonstrations anatomiques. Cet endroit n'a

de remarquable que son extrême simplicité et son excessive puanteur, à laquelle il seroit aisé de remédier: on n'y a rien pratiqué de ce qui auroit pu faciliter les opérations sur le cadavre. Au reste, cet établissement n'est que provisoire : il doit être transporté dans l'île des Apothicaires, où sera désormais placé le théâtre anatomique, ainsi que l'école de médecine.

Maison d'inoculation : elle est dans l'île de Saint-Pétersbourg; Catherine II l'a fondée en 1768. C'est un bâtiment en bois, ayant quinze croisées de face, isolé, avec un très-vaste jardin dans sa dépendance; elle a 50 lits, tous pour des enfans qui n'ont pas eu la petite vérole; on les prend dès l'âge de deux ans, pourvu qu'ils aient leurs premières dents; ils sont reçus sans aucune distinction, le premier arrivé est admis. On est obligé d'inoculer les enfans, au plus tard, le lendemain de leur arrivée, parce qu'on craint qu'ils ne prennent la petite vérole naturellement: malgré l'obligation ou l'on est d'inoculer l'enfant, sans connoître son tempérament, ni les incommodités auxquelles il peut être sujet, M. Halliday, médecin Anglais, qui est à la tête de cet établissement depuis cinq ans, nous a assuré qu'il n'étoit mort qu'un seul enfant, des suites de la petite vérole; sur

5000 personnes et au-delà, qu'il a inoculées depuis qu'il est en Russie, trois seulement sont mortes; aucune n'a eu la petite vérole une seconde fois; on le fit appeler un jour auprès de quelqu'un qu'il avoit inoculé, et qu'on crut avoir de nouveau la petite vérole; comme il ne lui fut pas possible de se rendre sur-le-champ chez le malade en question, dans l'intervalle l'erreur parut si évidente, qu'il n'alla pas même la constater.

Le traitement a lieu du 15 mars au 15 mai, et du 15 août à la fin de septembre: on pourroit, à la rigueur, inoculer pendant toute l'année, mais l'usage à prévalu de ne le faire qu'à ces deux époques: 200 enfans à-peu-près sont inoculés tous les ans dans cette maison; leurs chambres nous ont paru fort propres; les lits sont en bois, avec un matelas, une couverture d'indienne piquée, deux ou trois coussins de plumes pour chevet. On laisse rarement aller les enfans à l'air extérieur; mais on a soin de tenir leurs salles bien aérées: on craint les rhumes et d'autres maladies de ce genre, qui amèneroient une complication fâcheuse: on purge toujours les enfans au moins trois fois avant leur sortie: le traitement est rarement de plus de quarante jours.

Cet établissement coûte à-peu-près cinq à

six mille roubles par an : il n'y a pas de somme fixe attitrée ; on paye sur les mémoires présentés. Les personnes attachées à la maison sont, un chirurgien à 2000 rix., un sous-chirurgien à 400 rix., un inspecteur et un économe. Il y a toujours cinq filles pour le service des enfans ; et on a quelquefois été obligé d'augmenter ce nombre.

Du moment qu'on a la petite vérole dans sa maison, on doit en avertir la police, et les personnes attachées à la cour, ou qui ont le droit de s'y présenter, ne le peuvent qu'après une absence de six semaines. Cette défense vient, dit-on, de ce qu'une des jeunes grandes duchesses n'a pas encore été inoculée.

Lazaret et Maison des fous. Le Lazaret est établi seulement depuis 1786. Il y a en tout trois cents lits, dont soixante pour les maladies vénériennes, destinés aux hommes et aux femmes par moitié, et environ autant pour les fous qui sont dans la même maison. L'impératrice donne actuellement 28 à 30 mille roubles : mais la maison gagne de plus une somme considérable par le travail de la maison de force, qui est à côté, et dont le profit lui appartient. Il y a, comme dans tous les hôpitaux de cette ville, les salles d'été en bois, et celles d'hiver en pierres : cinq de ces dernières, dont une

fort grande, et quatre qui le sont moins; les chambres sont proprement tenues, et tous les malades, sans exception, sont servis par des femmes, à huit par salle, dont quatre veillent toujours; point de ventilateurs dans les salles: on croit y suppléer en laissant le haut des fenêtres ouvert. Cinq chirurgiens-majors sont attachés à cette maison qui est sous l'inspection du premier médecin de l'impératrice. Le pain des malades est blanc; ils sont couchés, l'été sur la paille, et l'hiver sur un matelas. En arrivant ils sont lavés et changés de tout, comme dans les autres hôpitaux: cette méthode de laver est exellente, et nous ne l'avons vue qu'ici: il y a quatre cuisines, pas très-grandes, assez propres, où couchent les femmes qui servent les malades, c'est-à-dire, celles qui ne sont pas de service. Au milieu du bâtiment est une grande et belle salle pour les convalescens, qui occupe deux étages: les maladies les plus communes, sont le scorbut et la fièvre putride. Les pauvres sont reçus gratis à cet hôpital: si le malade appartient à quelque seigneur, celui-ci paye pour lui quatre roubles par mois. Il y a aussi des chambrespar ticulières, où les malades d'un état plus relevé peuvent se faire traiter: le prix dépend des arrangemens qu'ils prennent, et de ce qu'ils veulent qui leur soit fourni.

L'hôpital des fous qui occupe un côté de cette maison, est proprement tenu : nous n'y avons pas vu de fous furieux : il en guérit beaucoup tous les ans. On doit ajouter seize chambres aux quarante-quatre qui existent, ce qui en portera le nombre à soixante. Les maladies provenant de causes physiques, sont assez faciles à guérir; mais les mélancoliques, et ceux qui ont une folie tranquille, si elle est produite par des causes morales, sont incurables. Les portes des fous non dangereux sont ouvertes, et ils se promènent dans les corridors tant qu'ils veulent. Nous avons remarqué que la folie de ce pays-ci, porte très-rarement à se croire roi ou empereur, comme il arrive assez souvent ailleurs; ce que nous croyons devoir attribuer aux idées de servitude, les seules familières au peuple russe, qui n'entrevoit pas la possibilité d'un changement d'état : or on ne s'occupe pas long-temps d'une idée dont l'exécution paroît physiquement impossible.

Cet hôpital est généralement bien tenu : le bâtiment est fort long; il est situé sur le canal de la Fontanka : une grille en bois le sépare du quai.

Hôpital pour les femmes en couche et les vénériens, situé près la porte de Péterhof, du côté de la

mer : c'est un établissement de l'impératrice ; nous ne l'avons pas vu, et nous croyons à-peu-près impossible de le visiter en détail : cependant un homme fort instruit du pays, qui y a pénétré, malgré la rigidité des défenses, nous a assuré qu'il étoit bien tenu ; c'est tout ce que nous pouvons en dire. (1)

Ecole de Chirurgie. Elle est située dans l'île des Apothicaires, au nord de Saint-Pétersbourg. L'établissement devoit être entièrement prêt en 1792 : nous avons vu, en septembre 1791, la maison achevée, quoiqu'elle ne fût commencée que depuis un an. C'est un vaste bâtiment à un étage, composé de plusieurs corps de logis, dont nous n'avons trouvé l'architecture ni agréable ni imposante. Il y aura cent-vingt jeunes gens de 15 à 17 ans, partagés en trois classes de 40 : ils seront un an dans chaque classe, ce qui fera trois pour le cours entier. Au bout de ce temps, les élèves pourront rester

---

(1) Le grand-duc a fondé, à Kaminiostrow, à côté de la chapelle de sa maison de campagne, une maison de santé : elle consiste en un seul corps de logis en briques, et à un étage : il est percé au milieu, comme une rue ; il y a cinquante - six chambres.

encore un an pour se perfectionner; ils seront appelés *étudians*, et formeront une quatrième classe, ce qui portera le nombre total à 160; après cela, ils seront placés dans les régimens, sur les vaisseaux, ou dans les gouvernemens. Nous avons vu un atelier de 24 ouvriers environ, où se fabriquent les instrumens de chirurgie; chacun ne fait que son instrument. Une caisse de 39 pièces, telle que chaque vaisseau la prend à bord, coûte 70 roubles; elle nous a paru peu considérable. Il y a à la tête de cet établissement, un directeur et un conseil, composé des officiers, tels que l'économe et cinq des professeurs, lesquels sont au nombre de huit, deux par classe, quatre inspecteurs en tout, dont un aussi par classe. Les jeunes gens doivent en entrant avoir une teinture de latin; ils n'ont absolument rien à payer.

Le jardin botanique attenant est considérable, en fort bon ordre, et classé selon Linnée. On nous a dit qu'il y avoit cinq mille espèces de plantes; les plans sont partagés en deux: chaque plante occupe une toise en longueur sur deux pieds, ou plus de large: celles consacrées à l'étude sont arrangées de manière que dans toutes les allées on a les mêmes à droite et à gauche, écrites en russe ou en français. Une autre partie du jardin est destinée aux plantes en usage dans

la

la médecine. Nous ne parlerons pas des plantes étrangères, parce que nous n'avons pas vu les serres qui les contenoient. Ce mistère nous porte à croire que cette partie n'est pas aussi complete, ni en aussi bon état que les autres; quand nous n'aurions pas cru remarquer de l'affectation à ne pas nous conduire du côté des serres, notre expérience nous a appris que les Russes ne cachent jamais ce qu'ils croyent bon à montrer. Le professeur de botanique donne ici des leçons pendant l'été, et en hiver des leçons de chimie à l'hôpital; il n'avoit que cinquante écoliers, ce qui nous a paru peu considérable. Nous avons vu un assez grand bâtiment pour sécher les plantes; il y en avoit une grande quantité, et cela doit être, puisque Pétersbourg fournit de drogues à-peu-près tout l'Empire. On nous a assuré qu'il n'y avoit jamais de cousins en cet endroit, ce qui ne peut être attribué qu'à l'odeur des plantes, tous les environs en étant infestés. Lorsque cet établissement sera en activité, toutes les personnes employées y seront logées; on doit y construire un théâtre anatomique et un laboratoire de chimie séparés, et en avant du corps-de-logis principal.

Cet établissement est, ainsi que tous ceux de ce genre, sous la direction immédiate du sénateur Wittinkoff président du collége de médecine.

Ce collége est un grand bâtiment sur le canal de Catherine; il n'offre rien qui mérite attention. Le conseil s'y tient deux fois la semaine; c'est où se portent toutes les affaires qui ont trait à la médecine, aux hôpitaux, aux apothicaires, etc. Elles y sont jugées, et mises ensuite sous les yeux du président.

Cabinet anatomique. Au bout de la rue du grand million, près du palais de marbre, un perron conduit dans une fort petite pièce. Ce cabinet n'est là qu'en attendant : en effet il seroit difficile qu'il fût plus mal placé : il doit être incessamment transporté à l'académie de médecine, qu'on va fonder et établir dans l'île des Apothicaires.

Nous avons vu dans ce cabinet, des injections anatomiques, une femme en cire. Soixante-seize préparats dans la liqueur, soixante-quatre secs; ils sont dans des petites boîtes sous verre, faits par *Lieber Kuhn*, célèbre anatomiste de Berlin : trois ou quatre manquent; parmi les injections dans l'esprit-de-vin, toutes les parties de l'œil, même les plus petites, injectées dans la plus grande perfection. Les poumons, les intestins secs, où l'on aperçoit tous les vaisseaux lymphatiques : il y a aussi des parties d'animaux, comme bœufs, poissons, rats, grenouilles, etc. très-bien injectées, avec l'huile de pierre, la cire et le cinnabre. Toutes les parties intérieures de l'homme,

même les plus délicates, s'y trouvent, le pancréas excepté. Treize préparats anatomiques dans l'esprit-de-vin, cinq secs, quatre en cire. Fœtus d'enfans depuis la conception jusqu'à l'accouchement, dans l'esprit-de-vin; deux cent cinquante préparats microscopiques ou anatomiques adaptés chacun a un microscope : cette collection, très-curieuse et très-bien exécutée par *Kuhn*, est contenue dans vingt-cinq petits tiroirs: Plus de cent instrumens, comme télescopes, microscopes, machines électriques, aimants armés, tubes, miroirs, thermomètres, etc., Momie du Caire : autre plus petite. Plantes recueillies par le docteur et professeur *Sobolewski*; pierre de vessie extraite par le chirurgien *Olchowski* en 1781, envoyée d'une ville d'Ukraine.

Il faudra, pour voir ce cabinet, prévenir celui qui en a la direction, pour qu'il s'y trouve ou y envoie quelqu'un. C'est le professeur d'anatomie dont nous avons parlé plus haut, qui donne ces leçons, et qui loge à l'hôpital de terre. L'été il donne des leçons de chirurgie : il avoit deux cents écoliers. Le cours entier est de trois à quatre ans pour être placé dans les régimens, où il faut en servir quatre à cinq pour devenir chirurgien-major. Les examens publics ont lieu tous les quatre mois à-peu-près.

Dans le même corps-de-logis est l'apothicaire-

rie impériale, qui fournit tout l'Empire, d'où l'on peut juger de son immense débit. Il est estimé, année commune, de six à huit cents mille roubles, et consiste presqu'entièrement en marchandises tirées de l'étranger.

Nouvelles prisons. Ces prisons qu'on s'est plu à appeler bastilles, sont situées près du théâtre de pierre; un bâtiment flanqué de tours, de distance en distance, les environne. Elles occupent un assez grand emplacement. On nous a dit qu'elles pouvoient contenir deux cents prisonniers, dont cent quarante de gens du commun, et soixante au-dessus. Le rez-de-chaussée est un vaste assemblage de corridors formés simplement par des piliers qui soutiennent la voûte, ce qui ressemble assez aux églises gothiques souterraines. Indépendamment du premier et du second étage, où est une grande quantité de chambres, il y a dans les caves des cachots qui règnent tout autour du grand bâtiment occupant le centre du terrain général. Ils doivent être fort mal-sains, tout ce qui est bas dans cette ville étant fort humide. La plus grande partie des chambres est bien éclairée. Dans toutes absolument est un massif de pierre formant le lit : il est creux et sert aussi de poële, s'allumant par dehors : de plus un banc de pierre fixé en terre, et à côté une table de même, fixée dans le mur.

voilà quels sont tous les meubles ; on ne donne rien autre, pas même de la paille pour le coucher. Chaque chambre a deux portes ; entre les deux est le cabinet d'aisance du prisonnier ; la première porte ne s'ouvre point : on passe la nourriture par un guichet. Ces prisons n'ont pas encore servi. C'est le grand-duc qui les a fait construire par un motif d'humanité, que beaucoup de gens ont mal interprété, mais qu'on trouvera bien naturel, si l'on songe à l'insalubrité et à l'horreur des autres prisons de cette ville. Au reste il faut convenir que si celles-ci sont préférables, les ameublemens ne peuvent pas en être moins recherchés. Au premier étage est la chapelle située au milieu du bâtiment, de manière qu'on peut voir le prêtre de tous les côtés.

CHAPITRE VII.

Banque. Lombard. Enfans trouvés.

BANQUE. Le bâtiment de la banque est neuf, et de l'architecte *Quarenghi* : il se présente fort bien : il y a au devant une belle grille de fer, fondue par M. *Gascoyne* ; elle tient

à des piliers de granit. Le corps de logis principal est au milieu d'une cour demi-circulaire; c'est où l'on échange les billets, où sont les archives et les salles pour les différens bureaux : au second est une chambre avec une porte de fer, où l'on dépose les billets retirés de la circulation, et où on les brûle quand il y en a une certaine quantité : ce sont ceux que leur vétusté empêche de servir plus long-temps.

La banque appartient entièrement à la couronne : le papier de banque se fait à Czarskoselo; puis on le porte au sénat, où on l'imprime, et à la banque, où on le signe et on l'échange contre du cuivre et de petits billets (les plus petits sont de cinq roubles). Cent personnes sont introduites dans une chambre, d'où elles passent une à une dans celle du change; on y donne pour les gros billets, des petits et un sac de cinq roubles en cuivre : pour les billets de cent roubles on en donne ordinairement dix en monnoie, et cent lorsqu'on part pour l'armée, ou par ordre du gouvernement; il y a à-peu-près neuf cents personnes expédiées par jour de cette manière (1). Dans la salle

(1) Ces neuf cents personnes sont expédiées avec moins de 6000 roubles, ce qui revient à en-

suivante sont douze compteurs pour vérifier les sacs; ils ajoutent ce qui pourroit manquer: on ne compte pas pour l'ordinaire, et rarement on est trompé. La banque n'a ni or ni argent; le cuivre arrive tout monnoyé de Sibérie; il vient par eau dans des tonneaux, pesant chacun treize pouds: les pièces de monnoie sont par sacs de vingt-cinq roubles; on les transporte dans des magasins distribués autour de la cour; ils sont au nombre de cinquante-six, tous de la même grandeur et de la même forme: aussitôt que le tonneau est déposé dans un des magasins, les pièces sont comptées, mises en sacs de cinq roubles, et rangées par tas: ceux qui changent à la banque ne payent rien pour les sacs. Les magasins sont distribués de droite et de gauche d'un assez large corridor: ils ont une simple porte vitrée; mais aux extrémités sont des portes de fer, gardées par des sentinelles avec le sabre nud, et des barreaux

---

viron deux millions par an, quoique les billets présentés aillent à douze ou treize fois cette somme: voilà ce qu'on appelle payer à bureau ouvert; mais comme il y a des pays où l'on ne paye pas du tout, le papier russe n'est pas encore le plus mauvais de l'Europe.

de fer, avec plusieurs sceaux tous différens. Les bateaux que nous avons vus à la porte de la banque, portoient pour quatre-vingt mille roubles de monnoie : la banque n'en répond que quand elle est comptée et déposée dans ses magasins : on calcule qu'ils peuvent contenir tous ensemble pour environ cinquante-deux millions de roubles, en monnoie de cuivre. Ces magasins tiennent, par une colonnade, au bâtiment principal ; ils n'ont d'autres communications que par les deux bouts, l'un aboutissant au bâtiment, et l'autre à la porte d'entrée du côté du canal, où viennent aborder les bateaux.

Les assignations de la banque sont établies depuis le premier janvier 1769 ; il y en a de 100, 50, 25, 10 et 5 roubles ; les trois premieres sont blanches, la quatrième rouge, et la cinquième bleue ; celles de 25 sont les seules écrites sur la longueur du papier, qui est très-fin, et fabriqué exprès : l'ukase porte que les assignations auront quatre signatures, savoir, de deux sénateurs, du directeur principal, et d'un directeur particulier : il nous est cependant passé entre les mains plusieurs billets qui n'avoient *en tout* que deux signatures. Les assignations des banques de Pétersbourg et de Moskou, ne pouvoient autrefois être échangées

que dans leurs banques respectives : aujourd'hui elles sont réunies. L'ukase dit qu'on les échangera contre des espèces, à la première présentation : mais cela est illusoire, d'après ce que nous avons dit plus haut de la manière dont se délivre l'argent ; d'ailleurs il est actuellement hors de doute que la somme en circulation des billets de banque est fort au-dessus de celle qui devroit en répondre (c'est-à-dire du cuivre) ; et rien n'empêche que la somme de ces assignations n'augmente indéfiniment, ce qui diminue d'autant la confiance.

Lombard. Il est dans le même bâtiment que les enfans trouvés, vis-à-vis le palais de marbre. A gauche de la grande porte, on trouve d'abord deux salles qui paroissent petites pour leur destination ; dans l'une on dépose les effets engagés et on fait les ventes ; dans l'autre, qui n'en est séparée que par une grille en bois, sont les priseurs, les bureaux pour l'enregistrement des effets, et les caisses où est déposé l'argent : on fait des ventes deux fois la semaine, le mercredi et le samedi : on ne reçoit pas d'effet au-dessous de dix roubles ; quoiqu'il soit dit dans le réglement que les effets seront vendus trois semaines après l'échéance portée sur le billet, on en attend cependant ordinairement six, et quelquefois au-delà ; mais il

ne seroit pas prudent de s'y fier, vu que ce n'est qu'un usage : on reçoit les bijoux, étoffes et pelleteries de toute espèce, plus de voitures faute d'emplacement : beaucoup de négocians y portent leurs marchandises pour acquitter à la minute les droits de la douane, qui montent souvent à des sommes considérables; ils les retirent ensuite peu-à-peu ou toutes à-la-fois, s'ils le peuvent. On prête sur les diamans le tiers, ou au moins le quart; sur l'argenterie et les bijoux davantage; sur les petits effets estimés 25 à 30 roubles, on en prète 20 à 25, par la raison qu'on est toujours sûr de trouver des acquéreurs pour les petits objets; il n'en est pas de même des diamans dont on apporte quelquefois des garnitures de 30 à 40 mille roubles : on paye pour les diamans seuls, huit pour 100 d'intérêt, sept pour les autres effets, et six pour les terres et maisons : on engage ces derniers articles pour 1, 2, 3, 4 ou 5 ans; les maisons de bois ne sont point acceptées. L'intérêt se paye tous les ans par avance; quand on prolonge un engagement d'effets trois semaines après l'échéance, on paye 2 pour 100 au-delà de l'intérêt fixé par la loi. Après la vente des effets, le lombard retire le capital prêté, l'intérêt et les frais de vente; le surplus est rendu au propriétaire : les engagemens sur

les effets se font pour trois, six, neuf et douze mois, et se prolongent tant qu'on veut : le fonds de cet établissement est de 16 millions de roub., et la *roulance* générale peut s'évaluer, année commune, à 45 millions. Celui qui place de l'argent au lombard, en retire 5 pour 100, à la fin de l'année, et s'il ne les retire pas, il reçoit l'intérêt de l'intérêt ; la maison des enfans trouvés en retire un pour cent. Dans la grande salle du premier étage, les médaillons plus petits, sur le côté de la rue, sont destinés aux administrateurs qui auront bien mérité de la maison.

Enfans trouvés. Très-beau bâtiment de trente-une croisées de face sur quarante de profondeur latérale, vis-à-vis le palais de marbre. L'entrée principale est sur un des côtés ; le batiment quoique vaste, ne l'est point assez pour l'objet auquel il est destiné. A droite est un corps-de-logis pour les accouchemens : personne ne peut y entrer : il y avoit, à ce qu'on nous a dit, trois sages-femmes, et environ vingt-cinq femmes ; on y trouve des nourrices à l'instant : la personne ne paye rien pour être accouchée ; mais aucune mère ne peut retirer son enfant, qui appartient à la maison. La seule manière de le ravoir, est de présenter une nourrice pour en avoir soin jusqu'à l'age de six ans ; puis on se charge de lui faire

apprendre telle science ou tel métier, ensuite on l'établit comme on le juge à propos : malgré ces moyens de reprendre son enfant, nous n'en trouvons pas moins la loi fort sévère, pour ne rien dire de plus, puisqu'il dépend du caprice d'un administrateur de refuser cette nourrice, et conséquemment de priver une mère de son enfant; de plus, elle est contraire au but qu'il paroît qu'on s'est proposé, qui est de donner aux filles et aux femmes de tout état la plus grande facilité pour cacher leur faute, et adoucir leurs maux; plusieurs jeunes personnes ont recours à la maison d'accouchement, non à cause de leur peu de fortune, mais par des considérations particulières : celles qui sont conduites par la misère, attachent bien peu d'importance à ce que leur foiblesse soit secrète ou non : aussi sommes-nous persuadés que la loi qui veut que tout enfant né dans la maison, soit toujours regardé comme lui appartenant, éloigne beaucoup de personnes d'un établissement fort intéressant, mais qui pêche en un point très-essentiel. C'est sans doute un service que cette maison rend aux mères qui sont dans le cas d'avoir besoin de ses secours : mais que de mères trouveroient ce service acheté trop cher, par la privation qui doit le suivre ! Quelle différence entre cet établissement et celui de l'empereur Joseph à Vienne ! Chaque femme

peut retirer son enfant ou le laisser à volonté; le reprendre au bout d'un certain temps, et le tout en remplissant quelques formalités, qui sont infiniment peu de chose.

Au fond de la cour est une porte qui conduit aux salles où sont les enfans au berceau. On les dépose chez le suisse de la maison : il les porte sur-le-champ aux susdites salles, où on commence par examiner toutes les marques qu'on a pu lui attacher; ils sont inscrits, baptisés, et donnés à des nourrices qui sont toujours dans la maison : on y garde les enfans fort peu de temps (deux ou trois jours) : on les confie à des femmes de paysans, qui sont obligées d'en avoir soin, moyennant dix-huit roubles par an, et l'habillement de l'enfant. On les laisse à la campagne jusqu'à cinq ans (en août 1791 il y en avoit plus de deux mille), qu'on les reprend dans la maison. Quand nous l'avons visitée, il y avoit trois cents et quelques enfans, tous du sexe, à l'exception de quarante garçons, jugés trop foibles pour être envoyés à la maison destinée à leur éducation. Il y a trois classes : dans la première, celle des plus petites filles, nous avons vu plus de cent soixante enfans : elles étoient vêtues en vert : il n'y avoit dans cette salle ni chaise ni tabouret : seulement deux tables élevées de près de deux pieds de terre, où elles s'ac-

croupissoient à la manière turque. Les quarante garçons étoient dans cette classe et ne pouvoient se reconnoître qu'à leur habillement brun. Il y avoit deux tableaux avec l'alphabet russe et allemand. La seconde classe moins nombreuse est vêtue de brun : les enfans tricotoient des bas pour leur usage, et pour le compte de la maison. La troisième classe étoit vêtue en gris : on s'y occupoit à tricoter et à coudre. Telles étoient les classes quand nous les avons parcourues : on a tellement varié sur les détails que nous avons demandés, que nous croyons ne devoir rapporter que ce que nous avons vu par nous-mêmes: nous pouvons donc dire qu'en général les salles et les chambres sont tenues assez proprement ; mais les corridors sont d'une mal-propreté sans égale, et l'odeur infecte qui y règne ne peut être que très-nuisible à la santé. On nous a montré quelques mauvais dessins faits par des filles de la maison. Le nombre des personnes qui s'en occupent doit être peu considérable, à en juger par l'emplacement qui leur est destiné. On est allé nous chercher dans un endroit fort retiré deux métiers couverts de poussière, sur lesquels étoient quelques broderies commencées sur une étoffe de soie ; il se fait beaucoup d'ouvrages en fil, laine, etc. ; en tout il nous a paru que la principale occupation étoit de coudre et

de tricoter : on apprend à lire en russe et en allemand. On avoit eu l'idée d'enseigner aussi la langue française, mais M. Betzki s'y est opposé. Les personnes du dehors qui veulent envoyer du linge ou d'autres objets pour être travaillés dans la maison en sont les maîtres. L'argent qui provient de ces ouvrages est pour les filles qui y ont travaillé, sauf une partie qu'on déduit pour la maison ; mais nous ignorons dans quelle proportion : quelqu'un même nous a dit que toute la somme étoit pour le compte de la maison. Les filles qui sortent, reçoivent ordinairement 25 roubles pour leur établissement : autrefois on en a envoyé aux filles bourgeoises pour y être élevées, et aux filles nobles pour y être comme servantes. Il n'est pas encore arrivé (nous a-t-on dit) qu'une fille soit restée dans la maison jusqu'à vingt ans ; en effet nous n'en avons vu aucune qui parût en avoir plus de seize. S'il arrive quelque malheur à un enfant, après être sorti de la maison, qui l'empêche de gagner sa vie, la maison doit le reprendre et le nourrir : voilà ce qu'il y a de mieux, si toutefois c'est exécuté : nous avons été étonnés du petit nombre de jolis enfans qui se trouvoient dans une aussi grande quantité.

Maison pour les garçons. A gauche de la cour du lombard, on passe par une petite porte qui

conduit à la maison des garçons ; celle-ci est destinée à ceux au - dessus de six ans : il y en avoit en tout soixante. L'emplacement est excessivement resserré ; à peine y a-t-il une cour, encore ne peut-elle être d'une grande ressource, la provision de bois de la maison en occupant presque la moitié. Les enfans sont divisés en deux classes : on a le projet d'en former bientôt une troisième : ils apprennent à tricoter, lire et écrire ; le russe et l'allemand : ils ont des maîtres de dessin, de mathématiques et d'architecture : quand quelqu'un annonce des dispositions, on le fait passer à l'académie des arts ; de même, quand il y a des élèves à l'académie des arts, dont on ne peut rien faire, on les envoie aux enfans trouvés : nous y en avons vu une quinzaine ; ils conservoient leur ancien habillement : nous n'approuvons pas ce renvoi, vu que les élèves étant déjà grands et mauvais sujets, doivent nécessairement être dangereux pour des enfans de l'âge le plus tendre, avec lesquels ils se trouvent habituellement. La nourriture consiste en soupe, bouilli et un autre plat : ils ont du pain noir et boivent du *quas* ; ils mangent debout, et font quatre repas ; ils sont servis sur de la terre blanche, fort propre, ce qui est un peu recherché. Il y a plusieurs enfans envoyés par la police, ayant été trouvés dans

dans les rues, abandonnés de leurs parens : les sujets qui ne peuvent rien faire dans les mathématiques, le dessin ou l'allemand, sont mis chez des ouvriers connus, où ils deviennent serruriers, menuisiers, maréchaux, etc., selon la méthode usitée dans ce pays. On permet aux artisans dont on est sûr, de venir prendre des sujets dans la maison ; alors ils sont obligés de les nourrir, habiller, et d'en avoir grand soin : quand ils sont en état de gagner quelque chose, le maître est obligé d'en rendre compte à la maison des enfans trouvés, qui place cet argent au lombard où il rend 4 pour 100, et qui le conserve jusqu'au moment où le jeune homme en a besoin pour s'établir. Ces jeunes gens ne sont jamais sujets à la police, et ne peuvent être arrêtés sans le consentement de la maison : le maître chez qui ils sont ne peut les maltraiter, et il seroit puni très-sévèrement, s'il s'en avisoit (1). Un enfant attaché à une maison, est susceptible d'hériter de la personne qu'il servoit, en cas de testament fait en sa faveur. Ils ne restent jamais dans la maison, passé dix-huit ou vingt ans ; de même que,

(1) On conçoit combien une pareille loi est facile à éluder ; aussi l'est-elle souvent.

parmi les filles, il n'y en avoit pas au-dessus de seize : il est vrai que cet établissement est encore dans l'enfance. Les maîtres que nous avons vus avec les élèves ne payoient pas de mine, et leur extérieur ne prévenoit pas en leur faveur : fort peu d'enfans avoient une figure agréable, ou des traits distingués : l'endroit où ils prennent leur récréation est très-resserré ; il y avoit une telle poussière, qu'on avoit peine à distinguer les objets ; ce qui doit être fort mal-sain : nous avons remarqué, dans cette maison et dans celle dont nous avons parlé ci-dessus, que beaucoup d'enfans avoient mal aux yeux. Les sujets dont on ne peut rien faire absolument, sont envoyés à l'amirauté pour y être soldats : on nous a dit qu'on n'avoit pas encore été obligé d'user de ce moyen, ce qui est assez simple : non-seulement la cour principale est trop petite, mais la hauteur des bâtimens qui l'entourent, doit intercepter la circulation de l'air.

Au fond de la cour du lombard, est la chapelle, qui est publique les fêtes et dimanches. Toutes les religions sont tolérées dans cet établissement : on trouve souvent des billets sur les enfans, qui indiquent dans quelle religion les parens veulent qu'ils soient élevés ; et leurs intentions sont suivies. On les inocule dans la

saison, et à l'âge que les médecins jugent convenable ; les petits enfans sont changés de linge deux fois la semaine : ils couchent sur la paillasse, et ont une couverture de laine blanche et des draps. Les garçons sont vêtus d'un juste-au-corps, croisé par devant, d'une couleur presque brune, avec collet vert, et d'une grande culotte verte. Les personnes qui veulent reconnoître leur enfant, reçoivent un numéro, correspondant à celui de l'enfant, qui leur est rendu en le représentant, mais seulement dans le cas où elles prouvent qu'elles peuvent le nourrir. Nous avons dit que tous les enfans, nés dans la maison, appartenoient à l'impératrice, mais ils ne sont pas esclaves s'ils ne déméritent pas : dans ce cas ils deviennent soldats. Cet établissement n'existe que depuis peu d'années. Au premier étage est une grande salle, décorée de médaillons, où sont inscrits les noms des bienfaiteurs de la maison ; il y en avoit déjà vingt-deux de remplis. La statue en pied de l'impératrice est au milieu de cette salle, dans une espèce de niche : elle est en plâtre, mais on doit, dit-on, l'exécuter en marbre. Les revenus de cette maison consistent en 35,000 roubles, que donne l'impératrice, et un pour $\frac{0}{0}$, sur l'intérêt des sommes que prête le lombard, ce qui monte à plus de 100,000 roubles.

CHAPITRE VIII.

Fabriques et Manufactures de la Couronne, à Pétersbourg et aux environs. Autres Fabriques. Magasin de Suifs.

LA COURONNE possède en propre plusieurs belles manufactures, qui cependant laissent encore beaucoup à désirer; il en est à la vérité sorti quelques beaux ouvrages; mais nous croyons qu'elles pourroient encore gagner, sur-tout si l'administration vouloit tourner toutes ses vues du côté de l'utilité publique, et renoncer à un vain étalage, à un luxe déplacé que la vanité seule a pu enfanter; l'établissement suivant est un de ceux qui doivent leur existence à l'ostentation, bien plus qu'à l'utilité. Ce n'est pas la seule fois que nous avons eu l'occasion de faire la même remarque dans un pays où la vanité entre pour beaucoup dans tout ce qui se fait, même de plus raisonnable.

Manufacture de tapisserie ou des Gobelins, au-

près de l'arsenal. Elle coûte annuellement à l'impératrice 20,000 roubles : de plus, tout ce qui s'y fait est pour S. M. Lorsqu'il y en a pour 100,000 roubles, on l'envoye à la cour, qui paye seulement le prix de la matière. Les ouvriers sont au nombre de 125, engagés et serfs : ils sont tous logés dans la fabrique, et payés non selon ce qu'ils font, mais à l'année, depuis 36 jusqu'à 100 roubles et même au-delà : ils sont tous nationaux ; autrefois il y a eu des étrangers ; il n'y en a plus aujourd'hui. Lorsque des particuliers commandent quelque chose, les inspecteurs ont ordre de suspendre les ouvrages pour l'impératrice, et de s'occuper tout de suite des ouvrages commandés : pour donner une idée du prix, un portrait en buste de l'impératrice coûte de 180 à 200 roubles : les grands tableaux sont par conséquent extrêmement chers. Les tapis coûtent 3 roubles et-demi la livre, et il faut à-peu-près une livre pour faire une archine carrée. Ainsi un tapis de dix archines sur dix, par exemple, coûteroit à-peu-près 350 roubles : les ouvrages sont beaux et bien exécutés : sur le prix des objets commandés, on prélève une somme qui est au moins 25 pour cent, souvent le double, dont une partie est donnée aux ouvriers en gratification, l'autre est partagée entre les ins-

pecteurs et officiers de la fabrique. La soie se tire d'Italie ; la laine de Léipsik. Il y a 31 métiers grands et petits, en deux très-longues salles l'une au-dessus de l'autre. Cette fabrique, établie en 1717 par Pierre-le-Grand, a été depuis fort négligée et réduite quelquefois à 3 et 4 métiers ; mais jamais elle n'est entièrement tombée, et la souveraine actuelle l'a relevée et lui a assigné un fonds fixe avec lequel il est impossible qu'elle retombe de nouveau. Le prince Jossoupoff en a la direction : il suffit de se présenter pour être admis, en faisant demander l'agrément du directeur ou inspecteur qui se trouve au comptoir. On voit dans la salle d'en haut une suite de portraits des czars depuis le 13e. siècle, dont les plus anciens ont sans doute été faits, non d'après nature, mais d'après l'idée du peintre. Il vient des laines teintes de France. Plusieurs métiers sont souvent sans travail. On donne en sortant un demi rouble ou trois quarts au suisse.

Fabrique de bronzes dans Vasiliostrow : le travail a été interrompu depuis la guerre de Suède ; c'est-à-dire, qu'il y est resté une vingtaine d'ouvriers, ce qui ne peut pas compter, y en ayant ordinairement trois cents. Elle devoit reprendre sur le même pied qu'avant la guerre. Tout ce qu'on y fait appartient à l'impératrice ;

les particuliers peuvent néanmoins y commander ce qu'ils veulent. Nous y avons vu de fort beaux ouvrages destinés pour la souveraine, et qui doivent orner un salon d'audience que l'on construit au grand château : il aura 126 pieds anglais de long, sur 80 de large : 52 colonnes de marbre, dont nous avons vu les chapiteaux corinthiens de bronze doré : chacun coûtera 1200 roubles (sans dorure 300). La base qui sera de même n'y est pas comprise. Quatre aigles dorés sur les quatre poêles, passés dans un grand anneau : de plus sur chaque poêle, deux superbes vases. Quarante-huit vases portant chacun dix bougies : des lustres, dont le nombre n'est pas encore fixe. Quarante-huit ovales pour autant de bustes en bas-relief venus d'Italie, et coûtant chacun 5000 ducats. Quatre cent quarante balustres qui feront le tour de la salle : ajoutez à cela tous les autres ornemens, comme guirlandes, bordures, etc., on pourra concevoir que l'article seul des bronzes dorés, s'élevera à 1200 mille roubles environ. Qu'on y joigne l'immense quantité de marbres qui y sera employée, puisque le tout absolument en sera revêtu, les arabesques, etc., on aura une idée de la dépense de ce salon. Il y a sept ans qu'on travaille aux bronzes : dans un an et demi

H 4

tout doit être achevé. Il ne reste plus qu'un tiers à dorer.

Le cuivre vient en totalité d'Angleterre en plaques : il coûte 13, 14 et 15 roubles le poud et demi, selon le cours du change. Les ouvriers sont payés par pièce ; il y en a qui ont gagné trois, jusqu'à quatre et cinq roubles dans un jour. Mais plusieurs ont été les victimes de leur cupidité ; le mercure mêlé à l'or ayant agi trop fortement sur eux, il en a péri quelques-uns, pour avoir voulu faire en un jour ce qui étoit l'ouvrage d'une semaine. Ils gagnent pour l'ordinaire de 80 à 85 copecks par jour ; sur les trois cents ouvriers, vingt fondeurs : il n'y a guères que vingt Russes dans la totalité. Le chef est Prussien. Cette fabrique, qui est très-belle, dont l'emplacement est fort vaste, a été établie, il y a dix ans, par le comte de Bruce. Pendant la guerre, quand on n'a eu que vingt ouvriers, il n'est sorti que de petits ouvrages, notamment pour l'armée, pour les tables des généraux. L'or est de ducats de Hollande : il est beau et il dure, à en juger par les ouvrages de ce genre qui sont à Pétersbourg, comme la grille du jardin d'été et autres. Cette grille doit même être regardée comme un des plus beaux ouvrages qu'on puisse voir : elle n'a presque rien perdu de son éclat, quoi qu'exposée à l'air,

dans un climat très-dur, qui détruit tout beaucoup plutôt qu'ailleurs.

Fabrique de Porcelaine. Au bord de la Néva, sur le chemin de Schlusselbourg à environ 6 verstes. Elle ne travaille guères que pour la cour, qui l'occupe tellement, que souvent elle n'y peut suffire : au-delà de cent ouvriers, dont trente peintres : ils sont payés à la pièce et gagnent un rouble et jusqu'à un et demi par jour. Quatre fours pour les deux premières cuissons : ils ressemblent beaucoup à des fourneaux de verrerie et sont en brique. La porcelaine reste dix-huit heures dans chacune, et au plus trois à quatre dans la troisième cuisson, lorsque la peinture est mise; quelquefois la porcelaine est dans des moules en fer. Il y a aussi quatre fourneaux : dans deux on s'y sert de charbon de bois; la peinture nous a paru fort médiocre; on ne tire rien de l'étranger que le cobalt pour la couleur bleue. La terre vient d'Ukraine. Les biscuits sont médiocres : il y en a cependant d'assez grands. La porcelaine est fort chère, ce qui fait qu'on en tire de l'étranger de plus belle et à meilleur marché, malgré la cherté des douanes. Vers la fin de l'année, il se fait ordinairement au dépôt à Pétersbourg une vente à un rabais très-considérable, qui dure environ deux mois.

Fabrique de poudre à canon à Ochta, à trois

verstes de Pétersbourg. Nous avons vu d'abord l'endroit où on raffine le salpêtre : il vient ordinairement d'Allemagne quoiqu'il y en ait en Ukraine; mais on ne l'y prend que lorsqu'on est pressé, à cause de l'éloignement et de la cherté du transport : il y a neuf cuves pour la première cuisson : on peut raffiner par semaine quinze cents pouds et même jusqu'à trois cent quarante dans vingt-quatre heures. Il faut trois semaines pour que le salpêtre arrivant brut soit mis au point d'être employé. C'est de cette raffinerie que le salpêtre est envoyé à Pétersbourg pour la fabrique de poudre à canon dans l'île des Apothicaires. Les cuves, dans lesquelles se met l'eau qui contient le salpêtre lorsqu'elle sort de la cuisson, sont toutes de cuivre. Elle y reste huit jours, après lesquels le salpêtre se trouve rejeté sur les bords; l'eau qui en contient encore est de nouveau cuite, et jusqu'à quatre et cinq fois, de manière qu'à la fin elle soit évaporée en entier ou à très-peu de chose près.

La fabrique de poudre est très-considérable, et nous doutons qu'on puisse en voir qui le soient plus. Elle a quarante-quatre moulins, dont vingt vont par l'eau et vingt-quatre par des chevaux : aux premiers il y a trois hommes, dont un seul est occupé. Les seconds en ont six, dont deux le sont à la fois, et six chevaux dis-

tribués de même, et qui se relèvent de quatre en quatre heures. On ne s'y sert point de pilons, mais on y écrase la poudre sous des meules de pierre ou de cuivre : la meule de dessous est toujours de pierre : Dans les moulins qui vont par l'eau, les meules font quatre tours par minute et dans les autres seulement deux. Dans les premiers la poudre est faite en quatre heures, et en cinq dans les seconds : celle-ci est moins bien faite, aussi la mêle-t-on avec l'autre : chaque moulin donne deux pouds et demi par quatre heures : mais seulement quatre fois au plus dans les vingt-quatre; et ordinairement on s'en tient à trois cents pouds par jour : le renouvellement de la matière se fait à la fois dans tous les moulins. Pour un poud, on met vingt-huit livres de salpêtre, sept de soufre et cinq de charbon. Ces moulins sautent très-fréquemment. Dans les cinq premiers mois de 1791, il en avoit sauté quinze : (on ne travaille que depuis mars jusqu'en octobre). Le faîte de la charpente saute et l'ouvrier est brûlé plus ou moins ; aussi porte-t-il toujours une espèce de sur-tout qui s'attache par-derrière et le couvre par-devant de la tête aux pieds, ce qui diminue toujours d'autant l'action du feu. Depuis six ans que le colonel a cette direction, il nous a dit qu'il n'étoit pas mort d'ouvrier par cet ac-

cident. Ce qui empêche de faire aller tous les moulins par l'eau, c'est la crainte qu'elle ne puisse suffire. Autrefois il y avoit une seule roue pour trois moulins, mais lorsqu'un des trois sautoit, les deux autres se trouvoient aussi hors d'état de servir; au lieu qu'aujourd'hui chacun étant tout-à-fait indépendant des autres, s'il en saute un, il n'y a que celui-là dont le travail soit interrompu. Les ouvriers ont dix à onze heures de travail dans les vingt-quatre, dont huit aux moulins et les trois autres à déblayer la poudre faite, à la transporter, à remettre la matière nouvelle, etc. L'eau vient de la rivière Ochta, au bord de laquelle est la fabrique : lorsqu'elle manque on la fait venir d'un réservoir situé à trente verstes.

Trois maisons sont destinées à recevoir la poudre en grains : chacune a vingt-quatre tamis que l'eau fait agir : chaque tamis peut égréner dix livres par quart-d'heure. Ce qui n'a pas été formé en grains, est remis sous les meules, et c'est la principale raison pour laquelle on ne fait guères que trois cents pouds par jour, au lieu de quatre cents qu'on devroit faire. Il y a deux sortes de poudre, celle de munition, la même pour les canons et fusils, et la poudre fine : on les éprouve dans un petit mortier avec trois zolotniks ou $\frac{1}{32}$ de livre de poudre, et une

pierre de vingt-quatre zolotniks ou huit fois autant; la poudre de munition doit jeter la pierre à soixante et quinze pieds anglais de hauteur perpendiculaire, et la fine à cent vingt pieds. Il ne sort pas un tonneau de la fabrique qu'il n'ait été éprouvé. La poudre moins bonne est vendue par la couronne 14 roubles le poud, et le profit ne doit pas être considérable, le salpêtre coûtant 10 roubles, le soufre 3 et demi, et le charbon 25 copecks. La poudre plus fine coûte jusqu'à 27 roubles le poud, selon sa finesse : il y en a à très-petits grains, luisante, et qui ne noircit pas les mains, quelque fort que l'on frotte : elle se fait en mettant de l'eau dans le tamis : on ne vend pas de poudre à la fabrique depuis 1772.

On fore aussi des canons toujours perpendiculairement : on n'en fore que de fonte : ils sont fondus à Pétersbourg. Il y a deux machines pour forer et deux pour tourner, agissant par le moyen de l'eau : il faut une heure par livre du calibre. Un canon de trois pèse de vingt-cinq à vingt-six pouds; un de douze quatre-vingt; de dix-huit, cent vingt; de trente-six, deux cent dix à deux cent vingt pour la marine. Il coûte 15 roubles le poud. Depuis six ans on a foré quatre cents pièces : le diamètre du boulet de trente-six, est de cinq pouces dix lignes.

De l'autre côté de la rivière sont deux moulins à scie, dépendant de la même fabrique : ils scient ensemble quatre-vingt pieds d'arbres, en vingt-quatre heures : il en coûte un demi-rouble pour y en faire scier un. Les ouvriers employés à ces différens travaux, vont à cinq cents; ce sont tous des soldats, et ils n'ont rien que leur paye. Les maîtres sont aussi des soldats, mais le colonel est autorisé à les payer selon ce qu'ils font. Il y en a qui gagnent jusqu'à 300 roubles. Environ cent vingt ouvriers mariés, qui ont tous une maison et un petit terrain : les autres, casernés : on n'a pu trouver d'autres ouvriers, même en offrant un rouble par jour, à cause du danger de l'ouvrage. C'est Pierre-le-Grand qui a établi cette fabrique en 1715. Elle est située très-agréablement, et cette partie des environs de Pétersbourg, est moins marécageuse, et beaucoup plus agréable que toutes les autres, sur-tout la plus fréquentée, sur le chemin de Péterhof. On ne peut entrer (l'enceinte étant gardée par des sentinelles), sans l'agrément du colonel qui y demeure, et qui nous a accueillis avec beaucoup de politesse. De l'autre côté de l'Ochta, est une jolie chapelle, en rotonde, pour la colonie. Cet établissement mérite d'être vu en détail.

On passe, en y allant, devant une jolie mai-

son de campagne du comte Bezborozco : il y a une fort belle statue de bronze, de l'impératrice, en Cybèle, faite par Rachette, sculpteur français; elle a été fondue à l'academie des Arts.

Manufacture d'armes de Susterbek, à trente verstes de Pétersbourg, au bord de la mer, sur la côte septentrionale du golfe. C'est un bel établissement : il date du temps de Pierre-le-Grand, mais il n'a pas toujours existé depuis, et il a été sujet à bien des variations. Cette manufacture fut inondée et détruite en 1758, par les eaux d'un grand réservoir (qui lui fournit celles qui lui sont nécessaires pour les ouvrages), que retient une forte digue qui fut rompue : on l'a fortifiée depuis. La manufacture est située dans un terrain beaucoup plus bas, et comme dans un entonnoir, ce qui a été forcé pour donner à l'eau la pente nécessaire. Elle fut rétablie, et quelques temps après brûlée. Enfin M. Euler, colonel d'artillerie, fils du célèbre mathématicien, en eut la direction, il l'a rebâtie progressivement en briques, et en peu d'années, il l'a mise dans l'état où elle est aujourd'hui. Depuis il a quitté cette place pour commander l'artillerie en Finlande. Ce qu'il y a de particulier, et qui fait le plus grand honneur à M. Euler, c'est que le tout a été construit sans coûter un sou à la couronne. Elle n'a aucun fonds d'assigné : on

ajoute seulement au prix réel de chaque objet manufacturé 24 pour $\frac{0}{0}$, ce qui suffit pour l'entretien de la manufacture, en totalité. Il y a ordinairement près de mille ouvriers. Lorsque nous l'avons vue, à peine y en avoit-il cinq cents : aussi plusicurs ateliers étoient en partie déserts; c'étoit à cause de la guerre. On y fait absolument tous les ouvrages en fer, et en cuivre qu'on peut désirer, mais sur-tout des armes : c'est à quoi elle est spécialement destinée. Les fusils pour l'armée, coûtent 7 roubles 30 copecks. Les pistolets, 5 roub. 50 cop. : à deux coups, bien conditionnés, 30 roub. On y fait des canapés, en fer (comme ceux qu'on voit dans les jardins de Czarscoselo), qui coûtent 6 roub. le poud. Des lits, en fer, avec une avancée, où se place le rideau, ce qui forme une petite chambre auprès du chevet, pesant en tout quatre pouds., fort bien faits, très-aisés à démonter, 47 roub. Cheminée à l'anglaise, avec ses feux, 60 roub. On forge aussi des ancres : les plus grosses, de cent-vingt pouds, à 3 roub. 60 cop. le poud. On fait aussi de l'acier. Nous y avons vu des boutons, mais très-médiocres. Il y a de très-beaux ateliers, un entr'autres où sont quarante-sept fourneaux ; en tout, sept à huit marteaux. Le fer forgé, coûte un roub. 60 cop. le poud : il a coûté, autrefois, 80 cop., et
même

même 60 : le fer fondu, 44 cop. La mesure de charbon de bois, 12 et 15 cop. Il a été à 5 : celui de terre, 35 : il a été à 20. Le cuivre, 14 à 15 roub., ce qui est horriblement cher ; il se prend à Pétersbourg, ainsi que le fer.

Chaque atelier est présidé par un maître, et plusieurs sous-maîtres, selon sa grandeur. On donne aux maîtres tous les matériaux nécessaires, fer, cuivre, charbon, etc., dont ils payent la valeur, et on leur paye la main-d'œuvre selon le prix fixé. Chacun a sa partie : l'un, le bois du fusil, l'autre, les baguettes, les vis, les bayonettes, les batteries, etc., tout est séparé. On s'y sert d'une machine, que nous n'avions jamais vue, pour polir, et rendre très-ronds les boulets. C'est une meule de fer fondu, qui a intérieurement des conduits en spirale, dans lesquels le boulet en passant rapidement perd toutes ses irrégularités ; mais cela est assez inutile, parce qu'à un boulet bien fondu, il ne doit y avoir absolument rien à faire qu'à enlever ce qui déborde l'entrée du moule, et donner quelques coups de lime. Nous avons vu une batterie de fusil, dont le bassinet se ferme de lui-même, en mettant le chien au repos. C'est le général directeur qui l'a fait faire, pour la présenter au département de la guerre. L'empereur en a de pareilles, dans ses

troupes. Nous avons aussi vu de ces mousquetons dont la baguette ne peut tomber (précisement comme ceux dont nous avons parlé à l'arsenal de Dresde).

La distribution de l'eau est fort bien entendue, elle ne manque jamais, et elle fait agir une grande quantité de roues et de machines. On fera bien de prendre le moment où le général sera à la fabrique, pour la voir, et se munir d'une lettre pour lui. D'un petit belvédère, au haut de sa maison, on embrasse, d'un coup-d'œil, toute la manufacture, dont les détails sont considérables. Elle est assez régulière, et forme un ensemble agréable. Les ouvriers sont payés, les uns à la pièce, les autres par des gages fixes. Ils ont, en général, fort peu de chose ; tous ont le blé et le gruau : ils habitent un village, à une demi-verste de la fabrique. On fore aussi le canon (horizontalement). Le projet du général est d'y établir une fonderie de canons (dont M. Euler avoit déjà le plan, et fait construire le bâtiment), et un moulin à poudre, où il compte en fabriquer par an, de soixante à soixante-dix mille pouds. Susterbek est à douze verstes de Cronstadt. En venant, on trouve à huit à neuf verstes de Pétersbourg, un pont assez long, sur un enfoncement de la mer ; à moins de deux verstes, sur la droite, on voit encore très-distinctement

les traces du retranchement de Charles XII, quand les suédois campèrent dans cet endroit; cela est assez singulier, vu que les eaux l'ont couvert bien des fois : tous les environs sont des marais : le chemin en est souvent bordé; et dans quelques endroits, si on s'écartoit à vingt pas dans les terres, on ne pourroit plus s'en tirer : la route cotoye quelquefois la mer, et dans un vent violent d'ouest, la chaussée est entièrement couverte. En tout, elle est assez mal entretenue, et déjà fort dégradée, quoiqu'elle ne soit faite que depuis 1785. On ne rencontre sur toute la route que deux villages, dont l'un, fort long, près de Pétersbourg, et l'autre, à quelques verstes plus loin, appartenant au comte de Bruce : l'un et l'autre ont l'air tout aussi misérables que ceux de l'intérieur du pays. On traverse un bois de chênes que Pierre-le-Grand avoit planté pour avoir les bois de construction à portée; ils n'ont pas réussi. Il y a près de Susterbek des mines qu'on avoit abandonnées, et qu'on doit reprendre, à ce qu'on nous a dit.

Kolpina. On suit la route de Schlusselbourg; à vingt-une verstes, après avoir passé la rivière *Ischora* à son embouchure, sur un pont de bateaux, au milieu duquel est un pont levis, on trouve à droite dans un village le chemin

de Kolpina, qui est à cinq verstes, en tout 26; l'Ischora apporte dans la Néva beaucoup de bois et de charbon. Kolpina est sur le bord de cette rivière, dont les eaux font aller les travaux; il y a plusieurs ateliers, tous pour le compte de la couronne; on y forge des ancres; les plus grandes sont de 200 pouds et coûtent quatre roubles le poud; des cheminées pour les vaisseaux de guerre de 1500 roubles. On y voit aussi des marteaux et des cylindres pour le cuivre : tous les ustensiles de cuivre pour les vaisseaux de guerre s'y fabriquent. Très-beau moulin à scier les planches, ayant 14 scies : 16 pilons à faire du ciment, on y broye les briques; il les faut neuves et très-cuites : on a construit au-dessus de la fabrique un grand bassin, ce qui fait que l'eau ne manque jamais. Il y a eu jusqu'à 400 ouvriers avant la guerre : en octobre 1791, il n'y en avoit que 220; un major est à la tête de cet établissement, et on lui demandera la permission de voir les ateliers; deux heures suffisent et au-delà, tout étant rassemblé. L'apparence extérieure de l'église est agréable, une vierge miraculeuse y attire un grand concours de peuple. Il faut revenir sur la grande route par le même chemin, et la reprendre où on l'a quittée, soit pour retourner à Pétersbourg, soit pour gagner Pella et Schlusselbourg.

Manufacture de glaces. Au bord de la Néva, sur la route de Schlusselbourg, derrière le couvent de Saint-Alexandre Neuski : elle appartenoit au prince Potemkin : à sa mort l'impératrice s'en est chargée.

On coule ici des glaces plus grandes que par-tout ailleurs ; nous en avons vu couler de douze pieds sur quatre et demi, et la plus grande a 184 pouces anglais sur 84, et coûte 12450 roubles, sans l'étamage, pour lequel il faut toujours ajouter un quart en sus du tarif : on compte en faire de sept archines (196 pouces) sur quatre, qui coûteront vingt-mille roubles tout compris : il faut, pour polir entièrement la plus grande glace, quatre mois, et huit hommes, qui gagnent chacun cinquante roubles ; c'est à-peu-près cela que gagnent ordinairement les ouvriers, mais s'ils cassent quelque pièce de valeur par leur faute, ils perdent leur salaire, et ne sont jamais payés qu'après l'avoir rendue en bon état. La première polissure pour enlever l'épaisseur et les parties grossières, dure un mois et demi pour une glace de onze pieds un quart ; pour les pièces de verre en émail faits en dessus de table de cinq pieds dix pouces sur deux pieds dix pouces, il faut deux mois et quatre hommes ; quinze jours et deux hommes suffisent pour

une glace de cinq pieds et demi : on ne polit qu'à bras. La seconde polissure ne dure que la moitié de la première. On coule les glaces tous les trois ou quatre jours; l'heure ne peut être absolument fixe ; la matière doit être environ quatre jours dans le fourneau. L'opération du coulage est terrible pour les ouvriers, par l'extrême chaleur de la matière. Le creuset où elle est en fusion est tiré du fourneau avec de grandes barres de fer courbées par les bouts, après qu'on a eu la précaution de le soulever avec de longs leviers, et d'avoir mis dessous une grande pelle de fer ; on fait avancer près de la bouche du fourneau, et à la même hauteur, un chariot de fer ; on fait glisser dessus le creuset, et on le traîne en face de la table où la glace doit être coulée : deux hommes avec des barres de fer tranchantes et élargies par le bout, coupent la croûte qui s'est formée sur la matière en fusion, et la jettent dans des espèces de pelles de fer creuses, dont les bords sont relevés : on attache le creuset par le moyen de quatre barres de fer, passant sous une bordure qui règne presqu'au bas du creuset, et qui ressort : le tout ainsi enchâssé, on l'enlève par le moyen d'une poulie attachée à une espèce de grue à pivot mobile : le creuset arrivé à côté du cylindre,

qui est placé de manière à passer sur la matière en fusion, pour l'égaliser à mesure qu'elle se répand sur le sable, on le penche et on le fait promener d'un bout à l'autre de la table, en y répandant le verre en fusion; une minute après cette opération, on pousse la glace toute rouge, et ayant à peine de la consistance, dans un four préparé pour la recevoir. Ce four est très-échauffé; il y a dedans un léger lit de sable bien égalisé. On ferme hermétiquement la bouche du four avec de la terre glaise : quand il est refroidi on en tire les glaces; on fait chauffer la table sur laquelle doit se couler la glace, ainsi que le cylindre qui doit passer dessus. On y met, pendant plusieurs heures, une couche de bois sec enflammé : peu avant l'opération, on avoit retiré le feu, jeté du sable, frotté bien la table et le cylindre, qui est de bronze, avec des briques, et battu dessus légèrement avec un linge : des barres de fer étoient placées pour marquer la longueur et la largeur qu'on vouloit donner à la glace. Du moment qu'on a eu coulé la glace, on a coupé avec un fer ce qui outrepassoit les dimensions marquées par les barres de fer. Quand la glace est coulée, le cylindre est reçu dans deux crochets de fer : six hommes font rouler le cylindre : de chaque côté de la

table il y en a un qui, avec une barre de fer, précipite la sortie de la matière : après l'opération, le creuset se remet au feu avec tout ce qu'on en a ôté, de manière qu'il n'y ait rien de perdu.

Il y a douze fours égaux autour de l'atelier, pour recevoir les glaces immédiatement après qu'elles sont coulées ; ils peuvent contenir chacun deux glaces de grandeur médiocre : deux autres fours plus grands sont destinés aux très-grandes glaces, et n'en contiennent qu'une : les glaces manquées se vendent à des maîtres de la ville, qui en font ce qu'ils peuvent.

L'étamage vient de France et d'Angleterre ; les feuilles d'étain coûtent de 50 à 70 roubles le poud, selon leur largeur ; une feuille pour les grandes glaces, coûte au-delà de deux cents roubles, le mercure coûte 55 roubles le poud : on étend premièrement la feuille d'étain sur une table fort unie ; on l'égalise ensuite le plus qu'il est possible ; on verse dessus le mercure qu'on frotte bien pour en imprégner la feuille ; ensuite on jete du mercure délayé dans une composition qu'on n'a pas dite, mais qui est la même que par-tout : la glace étant bien essuyée s'applique sur la feuille ainsi préparée : on met dessus des poids de plomb, tant que la surface peut en contenir ; ils y restent au moins pendant

vingt-quatre heures ; au bout de ce temps on les retire, et on met la glace à sécher ; elle n'est entièrement sèche qu'au bout de quinze jours : cette dernière opération est fort simple, puisqu'elle ne consiste qu'à laisser la glace debout, exposée à l'air de l'appartement : on répand huit pouds de mercure sur les plus grandes glaces : seize livres seulement s'attachent à la feuille ; le surplus tombe dans les rigoles pratiquées autour des tables, sur lesquelles sont posées les glaces : il faut quatre heures pour préparer une feuille à recevoir les grandes glaces : on l'égalise avec des machines de bois, sur lesquelles est attaché du drap vert, et on y ajoute du plomb dans le milieu, afin de les rendre plus pesantes. Pour les petites glaces on se sert de peaux de lapins, et c'est très-vîte fait. La moindre ouverture dans la feuille la rend inutile ; elle n'est plus bonne que pour des glaces plus petites : ainsi c'est un travail fort délicat ; cela explique la cherté de cette opération.

Les glaces de la manufacture, même les plus petites, ne sont pas exemptes de défauts, et n'ont jamais cet uni, cette égalité des glaces soufflées : aussi les seigneurs russes ont-ils dans leurs appartemens beaucoup de glaces étrangères, et sur-tout de France.

La totalité des ouvriers monte à 264, en y comprenant ceux qui portent les pierres, travaillent au bois, et sont employés à la verrerie dont nous allons parler.

Dans l'endroit où l'on fait les verres, flacons et autres petits ouvrages, il y a deux fourneaux en activité, et un troisième pour suppléer à celui qui a besoin de réparation; ils durent ordinairement un an. Comme ils vont sans interruption, les ouvriers se relèvent; ils gagnent de trente à cinquante copecks par jour, au plus: trente-deux hommes sont employés à souffler les bouteilles. Il y a un fourneau où on fond le verre destiné aux grandes pièces, comme vases, bocaux, colonnes, etc. A côté est la maison où l'on polit le verre. Deux chambres, dans l'une desquelles sont douze établis pour polir: dans l'autre douze établis pour graver sur le verre: deux machines pour tailler et polir le verre brut: autre chambre où il y a encore huit établis pour polir ou graver.

Le magasin de verrerie étoit peu considérable; mais il y avoit à-peu-près de tout, et de jolies choses: le verre est fort blanc. Tout ce qui se fabrique ici en glaces, ou autres objets, est plus cher que dans les autres manufactures, soit du pays, soit étrangères.

Manufacture de Peterhof, pour polir les

pierres. Au bout d'une allée d'arbres qui commence au château, et va jusqu'à une église, sur la droite et dans un enfoncement, s'élève un bâtiment de brique, revêtu en plâtre; là on taille, on coupe et on polit toutes sortes de pierres, de marbres et de diamans. Quoique cet établissement appartienne à la couronne, les particuliers peuvént y faire travailler. Mais la mauvaise administration de cette maison, fait qu'on aime mieux donner à d'autres les ouvrages qu'on y porteroit de préférence. Il y avoit environ quatre-vingt ouvriers occupés lorsque nous y avons été, au lieu de cent cinquante qui y sont ordinairement. Une des raisons de cette diminution, étoit le grand nombre de malades des suites des débauches auxquelles ils s'étoient livrés, pendant les fêtes de Noël et du premier de l'an, qui n'étoient passées que depuis peu de jours.

Cent cinquante machines sont mues par un seul courant d'eau de deux pieds et quelques pouces de largeur, sur trois pouces d'épaisseur. Elles sont distribuées à deux étages. Dans le premier, qui doit s'appeler un rez-de-chaussée, sont des barres de fer carrées qui tiennent toute la longueur de la première salle; il y en a le long des croisées, et deux principales dans le milieu sur la même ligne, et des roues

en bois faites exprès pour être passées dans ces barres de fer : on peut les multiplier à volonté. Dans l'épaisseur de chacune de ces roues, est une rainure pour assujettir la corde qu'on met dessus, et qui correspond aux machines qu'on veut faire mouvoir. Il y en a de toute espèce, les unes pour polir les petites ou les grosses pierres ; les autres pour les couper en petits ou gros morceaux. Il y avoit une scie dans le genre de celle dont on se sert ordinairement pour couper les grands morceaux de marbre, qui alloit par le moyen de l'eau. Elle étoit en très-mauvais état, et produisoit peu d'effet ; elle n'avoit que deux scies sans dents. Le long des croisées étoient des petites roues pour les ouvrages les plus fins. L'étage au-dessus du rez-de-chaussée est une grande salle, la répétition de celle d'en bas, contenant un grand nombre de machines, toutes mues par l'eau, soit au milieu, soit le long des croisées, mais moins considérables et moins fortes, sur-tout les roues du milieu. On y polissoit de petits morceaux d'agathe, de jaspe et d'autres pierres de toute espèce. Avant cette grande salle, il y en a une où l'on taille et où l'on monte des diamans. Dans une espèce de magasin, on trouve des échantillons et même des morceaux assez gros des pierres dont on

veut se servir. On peut même en acheter si la fantaisie en prend; mais nous conseillons de se méfier des emplettes qu'on pourra y faire, parce que les ouvriers de cette fabrique ont un grand talent pour contrefaire les pierres fines de Sibérie, et ne se font aucun scrupule de vendre du faux pour du vrai. On travailloit à faire un surtout destiné à paroître sur la table de l'impératrice les jours de grandes cérémonies et de dîners publics, comme celui de la Saint-André et autres. Toutes les pièces sont en pierres fines et en diamans. Il sera achevé dans deux ans.

On a proposé à S. M. un plan pour former à Péterhof et sur le même emplacement, un établissement dans lequel on travailleroit en mosaïque, et où l'on formeroit des élèves pour graver les pierres. Sans la guerre survenue entre la Suède et la Russie, il est à présumer qu'il eût été adopté. On portoit alors le nombre des ouvriers à trois cents. Il est bien à désirer que ce projet se réalise, dans un pays où les belles pierres sont si communes; car aucune contrée ne peut entrer en parallèle avec la Sibérie, pour la quantité et la beauté des jaspes, opales, aigues-marines, topazes, etc. Si même la manufacture, telle qu'elle est aujourd'hui, étoit bien administrée, ce seroit un

magnifique établissement. Il en existe une semblable à Catherinenbourg; on y coupe, taille et polit les pierres comme ici.

Les fabriques, appartenant aux particuliers, ne sont pas en grand nombre, et fort peu méritent d'être citées. Tout ce qui en sort ne peut soutenir la comparaison avec nos fabriques et celles d'Angleterre: mais n'oublions jamais que nous sommes dans un pays créé depuis cent ans.

Fabrique de galons d'Ovogorikow. C'est la plus considérable de cette ville, sans aucune comparaison. On tire la soie de plusieurs pays, mais elle vient toujours originairement d'Italie. Elle coûte 14 roubles la livre de Hollande: quoique l'or vienne de Hollande, nous pensons qu'il y est porté de France. Les galons sont presque tous légers de dorure, et la soie s'y voit presque par-tout. Ils coûtent, ceux en or, un rouble 30 copecks le loth, ou $\frac{1}{32}$ de livre, et ceux d'argent, un rouble 10 copecks. L'ouvrier reçoit pour une livre de galon ordinaire, 2 roubles $\frac{1}{2}$. Il y a cent cinquante ouvriers, les femmes comprises, tous logés dans la fabrique, les uns esclaves, les autres libres. Cinquante métiers: un ouvrier peut faire par jour six archines de galon ordinaire. L'emplacement de cette fabrique n'est point beau: les ouvriers sont trop près les uns des autres; tous les métiers se touchent.

C'est ici que l'on fait les galons pour les uniformes des gardes à pied et à cheval. Le premier est mat, et plus fort en or que les autres; le second à l'air de clinquant; il joue la broderie, mais il n'est point beau, si ce n'est en troupe, où tout ce qui reluit fait toujours de l'effet. En général, on reproche aux galons de Russie de rougir facilement, et en cette partie, comme en beaucoup d'autres, les fabriques russes sont bien au-dessous de celles des autres nations.

Raffinerie de M. Cavanaugh. Elle est dans le faubourg de Vibourg, à gauche des hôpitaux de terre et de mer, en face de l'île des Apothicaires. C'est un bâtiment rond, en briques, à cinq étages peu élevés : dans l'intérieur, la plupart des plafonds, et en général tout ce qui est en bois, est revêtu de plaques de fer. Il y a quatre chaudières; elles sont dans l'étage d'en bas, qui nous a paru petit, obscur, et pas assez élevé. Il eût été facile d'éviter ces inconvéniens dans un bâtiment neuf, cette raffinerie ayant été brûlée il y a trois ans. Ce même étage a un grand fourneau qui communique sa chaleur aux étages supérieurs, à l'endroit où l'on verse le sucre dans les formes, et où on le dépose pendant quelques momens : on monte aux étages supérieurs par un escalier fort mauvais et fort incommode. Les salles où sèchent le sucre dans

les formes, occupent toute l'étendue intérieure du bâtiment. Il y a dans chacune, un endroit où on le fait sécher lorsqu'il est retiré des formes. Un tuyau qui communique au grand fourneau d'en bas, donne assez de chaleur pour cette opération. Il sort annuellement de cette fabrique vingt-mille pouds de sucre blanc, d'une seule qualité, point de candi. Le sucre brut coûte au propriétaire 8 à 10 roubles le poud; il le vend raffiné aux marchands, et en gros dix-huit: c'est le prix moyen. Il étoit déjà renchéri de trois roubles par poud, en décembre 1791, n'étant auparavant qu'à quinze. Le syrop se vend au-delà de quatre roubles le poud. Le sucre qu'on y travaille, vient, presque en entier, de Saint-Domingue, et il est apporté par des bâtimens hollandais. Vingt ouvriers, qui gagnent jusqu'à neuf roubles par mois, sur quoi ils se nourissent: tous étoient Russes: le directeur, seul, allemand. La terre des formes, et les formes, se tirent en grande partie de l'étranger. On est cependant parvenu à en faire dans le pays: la terre qu'on applique sur le sucre en gâteaux, vient de Rouen: on ne brûle dans cette fabrique que du charbon de terre d'Angleterre; la consommation en est de dix à douze mille pouds; il coûte depuis quinze jusqu'à vingt-cinq copecks le

le poud, selon la quantité qu'il s'en trouve à Pétersbourg.

Raffinerie de M. Cazalet, à Catherinehof. Le bâtiment est de briques. Elle est fort bien montée; a quatre chaudières, contenant chacune deux barriques, et pourroit raffiner de vingt-cinq à trente mille pouds; mais elle n'en raffine pas plus de vingt à vingt-cinq mille. Il se vendoit, en janvier 1792, 18 roubles, le plus fin; et 16 roubles la seconde qualité: on fait aussi du sucre candi, mais il s'en débite peu. Les moules où se sèche le sucre, se font à Pétersbourg, et coûtent, les plus grands, quatre-vingt copecks. Ceux pour les pains de douze livres, vingt-cinq. L'argile pour les gâteaux venoit autrefois de Rouen: elle se trouve actuellement dans le pays: il y a vingt-cinq ouvriers: on n'y brûle que du charbon de terre d'Angleterre; il s'en consomme huit mille pouds. L'emplacement est grand et bien entendu dans la distribution. Le syrop de sucre est employé à faire de l'eau-de-vie dans la brandevinerie attenante, et qui appartient au même propriétaire.

Brandevinerie. On y fabrique de l'eau-de-vie de syrop de sucre, de vins d'Espagne, et autres peu chers, de raisins secs, venant de Malaga: quand le raisin est très-bon, il doit fermenter quatorze à quinze jours, sinon onze à douze.

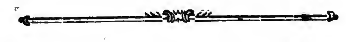
L'eau-de-vie de vin est la plus chère ; elle coûte 34 à 35 roubles l'ancre de première qualité. Il y a treize alambics ; on peut fabriquer par semaine douze pipes de quatre cent quatre-vingt pintes : mais on fait rarement cette quantité. De trente à trente-cinq ouvriers : on n'y brûle que du bois. Nous avons été surpris de ne pas trouver ici une éprouvette pour connoître la force des eaux-de-vie, comme cela se pratique dans plusieurs brasseries, notamment à Gripsholm en Suède. Les Russes se contentent de la remuer fortement dans la bouteille, et connoissent son degré de force, d'après les bouillons plus ou moins gros qu'elle forme, et leur durée.

Tanneries. Elles sont situées, au nombre de quatorze, à Vasiliostroff, au-delà de l'école des mines, près de l'embouchure de la Néva. Les trois autres sont à Kaminiostrow, ce qui fait en tout dix-sept. Nous avons vu celle de M. *Bernd*, où il y a plus de trois cents cuves ; elle n'a plus que huit ouvriers ; il y en a eu jusqu'à soixante. La plus considérable est aujourd'hui celle de Fischer. Les peaux de bœuf se payent six roubles la pièce, et se vendent préparées dix roubles. Une peau est préparée en trois mois. Le poil se vend à raison de neuf roubles celui de 1000 peaux. Le poud d'écorce sous laquelle on laisse séjourner les peaux dans

les cuves, coûte quatre copecks. On commence d'abord par ôter le poil avec une ratissoire, après qu'on a mis la peau dans une chambre chaude, et qu'on l'a salée par le côté opposé au poil pour le faire détacher. Les ouvriers gagnent de soixante à 70 roubles par an, et sont nourris. Le gain total est de deux roubles par peau.

Magasin des suifs et huiles. Il est à côté de l'école des mines : les hangars appartiennent à la couronne, qui les loue fort cher. L'exportation du suif a été, en 1791, de 26,268 tonneaux, faisant 642,805 pouds ; savoir : 15,640 tonneaux (dont 200 en Amérique) faisant 360,010 pouds en Angleterre : 900 tonneaux, faisant 21,500 pouds en Hollande : 1,548 tonneaux, faisant 35,415 pouds en France : 5,400 tonneaux, faisant 160,400 pouds en Prusse : 1,400 T. faisant 32,600 P. en Allemagne : 1,250 T. faisant 29,800 P. en Suède : 105 T. faisant 2,480 P. en Danemarck : 35 T. faisant 600 P. en Espagne. En 1790, l'exportation avoit été de 40,625 T. faisant 1,002,000 P. Le suif pour faire le savon coûtoit, en 1790, 4 roubles le poud : celui pour la chandelle 4 R. 60 à 70 C. (En 1790, un rouble de moins.) Cette cherté avoit été occasionnée par l'extrême disette des fourrages, qui avoit obligé de tuer une immense quantité de bestiaux, vu l'impossibilité de les

nourrir. — L'exportation de l'huile a été, en 1790, de 130,000 P. En 1791 de 160,000. Elle coûtoit (celle de chanvre) trois R. le poud. L'année 1791 a été plus chère que les précédentes.



CHAPITRE IX.

Etablissemens militaires. Divers Corps de Cadets. Demoiselles Nobles. Pages.

Nous avons trouvé les établissemens militaires fort multipliés : ils ont en général une grande apparence au premier coup-d'œil : leur administration, sans être parfaite, mérite des éloges, et nous nous plaisons à croire qu'ils gagneront encore, si le gouvernement veut s'en occuper efficacement, en renonçant à cet éclat, à cette ostentation auxquels il a cru sans doute pouvoir sacrifier l'utilité publique. Tout ici a un caractère gigantesque, fait pour séduire celui qui s'en tiendra à l'écorce, qui ne verra que la superficie, mais dont l'homme sensé, le véritable observateur, reconnoîtront aisé-

ment le vice, et qu'ils n'approuveront jamais.

Corps des cadets de terre, établi par l'impératrice Anne, en 1732, mis sur le pied où il est aujourd'hui par l'impératrice Catherine, en 1766, sous la direction de M. Betzki. Lors du nouvel arrangement, la souveraine désigna annuellement 165,000 R. pour les dépenses de cette maison. Depuis lors le prix de toutes choses ayant augmenté, cette somme a été portée à 200 mille.

Il y a de fixe cinq cents cadets nobles Russes, cent Livoniens ou Finnois nobles, et quatre-vingt bourgeois : le tout est divisé en cinq âges; chacun étant composé de cent Russes, vingt Livoniens et seize bourgeois : il y a cependant, pour l'ordinaire, un certain nombre de surnuméraires qui n'est pas fixé : les élèves restent trois ans dans chaque âge ; on les reçoit de cinq à six ans, de manière qu'ils sortent de vingt à vingt-un. Le renouvellement se fait donc tous les trois ans; il sort cent vingt cadets et il en entre un pareil nombre : la première année en automne, on inocule ceux qui n'ont pas encore eu la petite vérole. Autrefois les parens, en mettant leurs enfans au corps, signoient un écrit par lequel ils renonçoient à les voir, autrement que dans les assemblées publiques, et à les retirer avant les

quinze ans révolus : cette loi ne subsiste plus; mais il n'y a rien de si rare que de voir les parens profiter de la permission de les retirer avant le temps fixé.

Du moment que l'enfant arrive, on renvoie aux parens tous ses vêtemens sans exception, et pendant tout le tems de son séjour, il ne se sert que de ceux que fournit le corps. Les jeunes gens, en sortant, sont placés lieutenans dans l'armée, ordinairement dans l'infanterie. Les bourgeois se destinent spécialement à devenir professeurs dans le corps. La 1[re]. classe (la plus jeune) est vêtue en brun; la 2[e]. en bleu; la 3[e]. en gris; les 4[e]. et 5[e]. en vert, revers rouges, veste et culotte jaunes. Elles sont en uniforme exact, forment à elles deux quatre compagnies : leur habit de parade est galonné : elles ont aussi pour les jours de cérémonie des fusils, gibernes et épées différens des autres jours. Tous les âges sont divisés en cinq classes, ce qui en fait vingt-cinq; nous les avons parcourues; elles sont fort propres, toutes tapissées de cartes de géographie ou de tableaux analogues à la partie dont on s'y occupe : ils sont indistinctement dans les trois langues, russe, française et allemande. Les maîtres sont au-delà de soixante. Dans ce nombre les uns sont Français, d'autres Allemands : chacun d'eux

donne sa leçon dans la langue qu'il possède le mieux, ce qui oblige les élèves de les comprendre également toutes les trois. Les heures de travail sont de sept à onze, et de deux à six : Dans les momens de recréation, les cadets peuvent prendre des leçons d'écriture, de musique. La salle de récréation des 4e. et 5e. classes est fort jolie, ornée de bustes, d'estampes: les tables sont couvertes de livres, d'atlas, de dictionnaires des trois langues, d'ouvrages nouveaux, de papiers publics; mais ils sont fixés de façon qu'on ne peut les lire qu'où ils sont; on a tâché de faire de tout aux jeunes gens des objets d'instruction : à côté ils ont un billard, et un grand jardin, dont ils peuvent cultiver une partie.

Les dortoirs des 4e. et 5e. âges, sont de soixante et quelques lits, tous en fer, bien aérés, composés d'un matelas et d'une paillasse. Entre deux lits, une commode avec deux tiroirs. Nous avons trouvé quelques - uns des lits beaucoup trop serrés: souvent ils se touchent. Les 2e. et 3e. âges occupent chacun un dortoir de cent quarante à cent soixante lits, selon le nombre des élèves. Le 1er. âge est divisé en sept dortoirs de vingt-quatre lits. Tous ces dortoirs sont propres et sans odeur. Le 1er. âge est entre les mains des femmes, sous la di-

rection d'une inspectrice et de plusieurs maîtresses, dont un certain nombre est toujours avec eux, même à table. La nuit, il y a une servante aux deux extrémités de chaque dortoir. Les enfans sont baignés tous les huit jours : on change le linge de lit une fois par semaine, et celui de corps deux fois : les salles de recréation des trois premières classes sont moins étendues, mais établies sur les mêmes plans que la première. La 1re. classe a son jardin de recréation, et la 2e. et 3e. le sien. Il y a une grande et belle salle d'exercices publics, qui ont lieu une fois par mois, seulement l'hiver : les cadets des 3e., 4e. et 5e. âges dansent en public. A côté de cette salle, est un théâtre assez vaste, où les cadets représentent quelquefois des pièces. Ils ont un cabinet de physique, dont les instrumens sont en grand nombre et fort bien entretenus ; un cabinet d'histoire naturelle en bon ordre, où il y a de tout : entr'autres pièces une coquille de trente-neuf pouces. Trois églises, russe, allemande et catholique ; il y avoit en 1791 des élèves de cette dernière religion.

Le refectoire des 4e. et 5e. âges est le même. Les bourgeois sont au milieu séparément : dans les autres âges ils mangent avec les nobles : tous les refectoires (il y en a un pour les 2e. et 3e. âges, et un pour le premier) sont tapissés

de tableaux instructifs dans tous les genres, comme plans, costumes russes, etc. Les cadets ont, le matin, la soupe et trois plats; le soir la soupe et deux plats. Le pain et la viande sont très-bons : un officier au bout de chaque table, sert les cadets : s'ils n'ont pas assez à manger, ils en demandent, les portions n'étant pas fixées : ils ne boivent que de l'eau : les trois premières classes dînent à onze heures; les deux militaires à midi : la cuisine est très-propre : tout y est fort bien tenu : on ne s'y sert jamais d'ustensiles de cuivre. A côté des dortoirs, des chambres garnies de robinets servent à la toilette des élèves, et chacun y a son n°. et une brosse pour les dents. Les dimanches d'été on donne des bals dans deux petites salles contiguës, appelées Castor et Pollux, qui sont dans les jardins, lesquels ont sur les murs, d'un bout à l'autre, des sentences et devises dans les trois langues.

Il y a une bibliothèque pour les cadets, divisée en trois parties, la bibliothèque russe, celle en toutes les langues, et la bibliothèque militaire, ayant appartenu au colonel d'Eggers, et donnée par S. M. I. : les élèves qui y prennent des livres, y laissent un billet à la place. Dans la bibliothèque militaire sont toutes sortes d'armes, fusils, pistolets, etc. et les mo-

dèles de tous les canons modernes russes. Les deux âges, dit militaires, campent tous les étés dans leur jardin qui est assez vaste pour qu'ils puissent exercer.

L'étendue qu'occupe cet établissement est immense ; on compte qu'il y loge au-delà de 2200 personnes : c'est un monde dans lequel on ne se reconnoît plus, si l'on n'est pas familiarisé avec la quantité de cours, de galleries, de corridors ; toutes les communications sont en bois. Le prince Menzicoff a habité ce palais ; on a même mis au pied d'un arbre du jardin une plaque et une inscription française qui porte que ce prince, partant pour son exil, en 1727, a pris son café sous cet arbre, avant de quitter Pétersbourg. Dans un autre endroit, le comte d'Anhalt, directeur général actuel du corps (en 1791), a fait graver sur une pierre à un endroit qu'il a choisi pour y être enterré. *N. Comte d'Anhalt, né en 1732, mort en....* L'inscription est en Russe.

L'institution de l'académie porte qu'on apprendra dans le premier âge, la connoissance de la religion, selon l'intelligence de l'élève, les langues russe, française et allemande ; le dessin, la danse, l'écriture et les quatre règles d'arithmétique : au second âge, l'arithmétique, la géométrie, la géographie, la chronologie,

l'histoire, la mythologie, les principes de la langue esclavone : au troisième âge, la continuation des études ci-dessus; de plus, la langue latine, à ceux qui auront du goût pour l'apprendre, les principes de l'architecture civile et militaire, et la tenue des livres de compte. C'est dans cet âge qu'on tâchera de reconnoître quels élèves sont propres au militaire ou au civil : au quatrième âge, les devoirs du chrétien, la continuation des sciences précédemment commencées, des mathématiques, la philosophie et l'éloquence; les arts en général, l'équitation, l'escrime, à voltiger, et tous les exercices de l'homme de guerre : au cinquième, la loi divine, comme premier principe de tous les devoirs, la perfection des sciences commencées; les connoissances des arts, toutes les parties de l'art militaire. Dans les trois derniers âges on accoutumera les élèves à se passer de domestiques : en passant du quatrième au cinquième âge, les élèves seront libres de changer d'état en quittant le militaire pour le civil, ou le civil pour le militaire, mais seulement sur des preuves d'une inclination absolument contraire. Cette liberté n'aura lieu sous aucun prétexte, lorsque l'élève sera entré dans le cinquième âge. Un officier sera toujours avec les élèves, soit aux classes, soit à table, où

il mangera avec eux. Les places de bas officiers et de capitaines seront confiées à des élèves choisis par le sort, qui changeront tous les mois; ce qui aura lieu seulement dans les deux derniers âges, et sans nuire en rien à leurs études. Aucun élève ne sera reçu sans un certificat qui prouve sa noblesse, ou qu'il est fils d'un officier de l'état-major.

Il y a dans l'hôtel des cadets, un lieutenant de police, dont les fonctions sont absolument les mêmes, en petit, que celles de ce magistrat dans une ville: il demeure trois ans en place, après lesquels il est récompensé d'un grade et remplacé par le trésorier. D'après une feuille imprimée, qu'on peut se procurer, l'emplacement de tout le corps en circonférence, compris tous les bâtimens qui lui appartiennent, est de 1253 toises; la façade principale de 366; il y a 1253 chambres, 465 tuyaux de cheminées, 1571 portes, 2922 fenêtres et 173 escaliers, dont 28 seulement de pierre. Un cadet du premier âge coûte 200 roub. par an; pour les trois ans, 600; du deuxième et troisième, 275; pour les six ans, 1650; du quatrième et cinquième, 360; pour les six ans, 2160; en tout, pour les quinze ans, 4410 roub. La nourriture de chaque cadet est évaluée par jour a 18 cop.

L'imprimerie du corps a cinq presses, et une pour la gravure en taille-douce ; elle est dans le bâtiment qui est en briques, et précisément en face du pont, au-dessus du manége : on y imprime en trois langues : il n'en est pas sorti d'ouvrages considérables ; elle occupe en tout 25 ouvriers ; nous avons vu avec étonnement que celui qui étoit à la tête ne parloit pas le français et à peine l'allemand ; il demeure dans une petite maison en bois attenante, où est aussi le magasin de livres, très-mal fourni : on nous a montré deux petits ouvrages in-24, en françois, l'un intitulé *la Muraille parlante*, où se trouvent tous les passages français, allemands ou russes qui sont sur les murs de cette maison et particulièrement du jardin ; le second, intitulé *Salle de récréation*, donne la description des dessins, gravures, cartes qui tapissent les murs de cette salle et des chambres voisines.

Le manége est un bâtiment isolé au bout du jardin ; quoique l'écurie soit pour 40 chevaux ; il n'y en avoit que 30 : au second étage est un jeu de paume destiné aux élèves, où quelquefois des seigneurs russes viennent s'amuser, d'autant que c'est le seul qui soit à Pétersbourg ; il est cependant très-peu fréquenté. Les leçons d'équitation nous ont paru assez

mal entendues, comme on va en juger : chacun des élèves à son tour tient la longe de son camarade, n'y ayant qu'un seul écuyer ; on n'y fait pas monter de préférence ceux qui se destinent à la cavalerie, aussi sont-ils tout neufs en y entrant : ce manége est le seul qui soit à Pétersbourg (nous ne parlons pas de celui de la cour), ce qui ne surprendra pas, si l'on songe qu'il n'y a pas seulement une bibliothèque ouverte au public. Il n'y avoit point de sauteur au manége et point de maître, à l'exception du seul officier. Les élèves ne montant que trois ans, il est impossible qu'il y en ait, sur-tout dans les deux premières années, d'assez instruits pour pouvoir donner des leçons dans un art qui demande une étude des plus suivies, et par-dessus une très-longue pratique : on auroit d'autant plus besoin de former de bons officiers pour la cavalerie, que nous avons entendu plusieurs officiers supérieurs de ce corps se plaindre du petit nombre de gens en état d'être à la tête d'un manége : celui-là étant le seul, prouve le peu de ressource pour l'instruction de la jeunesse, et la nécessité de former des gens capables dans cette partie. A l'entrée du manége est un cheval de bois avec des numéros, dont l'explication se voit sur une gravure d'après la Guérinière ; c'est

pour la connoissance des parties du cheval: au bout du manége, deux autres chevaux de bois avec le harnois et l'équipement militaire: il y a du tout des tableaux explicatifs dans les trois langues. Le manége, étant fort long, paroît étroit; il est chauffé par deux énormes poëles aux extrémités; il y avoit environ 60 élèves qui y montoient (toujours du cinquième âge): les leçons ont lieu trois fois par semaine.

Corps des cadets d'artillerie. Etabli par l'impératrice Anne, mais sous le nom d'Ecole d'artillerie, et pour 150 élèves. En 1765, Catherine II changea ce nom en celui qu'il porte aujourd'hui, et lui donna de nouveaux réglemens en 1784.

Le corps est composé de trois compagnies, dont les deux premières de nobles russes ou Livoniens, et la troisième d'enfans d'officiers seulement de l'état-major: dans chaque compagnie 100 Russes et 33 Livoniens; par conséquent dans les trois, 399 cadets: la réception peut avoir lieu en tout temps: on les prend à tout âge, de six ans à quatorze: tous défauts corporels, et même une prononciation difficile, sont des motifs d'exclusion. Dès que les écoles nationales seront établies dans tous les gouvernemens, on exigera que les jeunes gens, en

entrant, aient déjà les principes des langues et des autres sciences qu'on enseigne au premier et au second âge : en attendant, le corps sera divisé en trois âges comme il suit : dans le premier, on apprendra le catéchisme, les élémens des trois langues, les premières règles d'arithmétique, à écrire passablement ; dans le second âge, à comprendre les langues, avec les principes de l'histoire, de la géographie, et l'arithmétique en entier : dans le troisième, on doit avoir reçu toutes les connoissances propres à former de bons géomètres, ingénieurs et artilleurs. Chaque officier d'une compagnie a sous son inspection un certain nombre de cadets avec lesquels il mange et vit continuellement. Outre ces officiers, il y a encore dans chaque compagnie des inspecteurs qui doivent aussi demeurer dans une même chambre avec les cadets, et avoir leur table avec eux. Les élèves, dont les attestations sont constamment bonnes, ont l'entrée libre chez leurs supérieurs, faveur dont les autres ne jouissent pas : ceux qui ont fait le plus de progrès sortent officiers dans l'artillerie ou dans le génie ; les autres, moins instruits, dans l'armée, avec cette différence que les meilleurs sujets seront sous-lieutenans ou enseignes, et les autres seront envoyés dans les cadets des régimens de l'armée,

mée, s'ils sont des deux premières classes, et seront fait bas officiers s'ils sont de la troisième. Le changement de classe sera toujours précédé d'un examen qui aura lieu en présence du directeur et des membres de la chancellerie de l'artillerie, et tous les ans il se fera un examen général en présence des membres du collége de guerre, de tous les généraux et colonels d'artillerie et de génie, des directeurs des autres corps et des chefs de la commission des écoles nationales : à l'issue de cet examen, les cadets, qui en seront dignes, seront admis dans le corps de l'artillerie. Les jeunes gens qui n'auront pas l'âge requis pour être officiers, et dont la conduite méritera d'être récompensée, pourront être élevés par le directeur au grade de sergent : ceux qui, par une conduite irréprochable et une ardeur infatigable dans l'étude des sciences, méritent une récompense distinguée, sont décorés d'une médaille, ornée du chiffre de la souveraine, et jouissent ensuite de plusieurs priviléges. La distribution s'en fait avec la plus grande solemnité, à la suite des examens publics ou des évolutions militaires, et ils la reçoivent de la main de la personne la plus distinguée de l'assemblée, ou de celle du directeur.

Les officiers des compagnies, dont nous avons

parlé ci-dessus, sont fournis par l'artillerie et le génie, jusqu'à ce que le corps puisse les tirer de son propre sein : ces officiers conservent toujours leur rang, et montent en grade à leur tour ; ils ont alors le choix de rester attachés au corps des cadets, ou de rentrer dans le leur : ils sont, outre leurs appointemens ordinaires, logés, nourris, chauffés et éclairés.

Les cadets campent deux mois par an sur un terrain qui touche leur hôtel ; ils sont sept par tente, dont un bas officier qui est le plus ancien. Le service s'y fait avec beaucoup d'exactitude : ils exercent tous les jours, souvent à feu, et servent le canon à merveille ; c'est un spectacle fort intéressant. Lors de la guerre de Suède, ils ont formé un bataillon en six semaines. Cet établissement est très-beau ; il avoit un fonds de 120 mille roub., porté aujourd'hui à 140 mille.

Il y avoit, en novembre 1791, quatre cent cinquante cadets, nobles, cent bourgeois, cinquante artistes, fils de soldats, et plusieurs externes qui suivoient les classes : ceux qui payent, donnent 150 roubles, et sont logés, nourris, etc., comme ceux de la couronne. Il y a en tout trois compagnies de mousquetaires, une de grenadiers et une de chasseurs : voilà la division actuelle. Les chasseurs sont les plus

jeunes ; ils portent les cheveux en rond. Les classes sont divisées en six basses, quatre moyennes, et trois supérieures, sans compter une quatorzième, pour les plus jeunes; où ils apprennent les premiers élémens des langues russe et allemande, de la science des nombres, et les premiers principes de l'écriture et du dessin. Il y avoit dans cette classe, en novembre 1791, trente-cinq élèves; et quatre cent cinquante dans les treize autres; ainsi que cent quatorze maîtres, répartis comme il suit : première basse classe, huit maîtres, cinquante élèves : 2e., huit maîtres, quarante-trois élèves : 3e., sept maîtres, quarante-un élèves : 4e., sept maîtres, trente-six élèves : 5e., huit maîtres, trente élèves : 6e., neuf maîtres, quarante élèves. Première classe moyenne : neuf maîtres, quarante élèves : 2e., neuf maîtres, trente-trois élèves : 3e., dix maîtres, trente-cinq élèves : 4e., neuf maîtres, vingt-neuf élèves. Première classe supérieure, dix maîtres, trente élèves : 2e., dix maîtres, vingt-un élèves : 3e., dix maîtres, vingt-deux élèves. Mais, comme presque tous les maîtres embrassent plusieurs parties, il y en a beaucoup moins que le nombre marqué ci-dessus : toutes ces classes ne sont composées que de nobles. Les bourgeois ont séparement trois classes, et forment la compa-

gnie des fusiliers, et lorsque le corps campe, celle des sapeurs. Les cadets ont sept heures d'étude par jour, quatre le matin, et trois le soir. Le mercredi et le samedi après-midi ils font l'exercice. Les classes finies, ils apprennent à danser, à tirer des armes, et l'équitation. Les élèves des classes supérieures fréquentent le manége et la salle d'armes, tour-à-tour, avec ceux des 3e. et 4e. classes moyennes. Quant à la salle de danse, elle est suivie alternativement par tous les cadets. Il y a une église luthérienne qui sert, en même-temps, de salle de conférence. Elle est ornée d'une statue de l'impératrice, et des bustes du grand-duc et de son épouse, en face de l'autel : sur la muraille sont les portraits de quelques généraux et grands - maîtres d'artillerie. A côté est la chapelle catholique : (il y en avoit une trentaine). Les dortoirs sont petits : il n'y a guères que dix à quinze lits dans chacun : ils étoient propres, et sans odeur, quoique les doubles croisées fussent mises, et que les jeunes gens y passassent une grande partie de la journée, n'y ayant pas de salle de récréation. Les lits sont rangés autour de la chambre, à la queue l'un de l'autre.

Il y a deux réfectoires, un pour trois compagnies, et un pour deux. Les élèves dînent à midi : ils ont la soupe et deux plats, le soir, un,

Ils sont onze par table, y compris le bas-officier, pris entre eux. Au milieu de la salle sont, à une table séparée, les élèves qui ont mérité la médaille : ils ont un plat de plus, qu'ils demandent à leur choix tous les jours. Un domestique sert dix élèves, soit à table, soit dans les chambres. Il y a par table deux grands gobelets de vermeil, de manière que cinq ou six boivent dans le même verre, ce que nous n'approuvons pas, à cause du scorbut. Ils boivent du *quas*. Les élèves se mettent à table, au coup de tambour, et les plats se changent de même : un des anciens fait la prière en russe, et chacun la fait selon sa religion. L'habit de tous les jours est gris foncé, ainsi que la culotte, le gilet rouge. Les bourgeois sont en rouge, couleur de crayon : en parade, les cadets ont l'uniforme des officiers d'artillerie, les bourgeois, celui de soldats. Ils sont entièrement séparés des nobles par-tout ; ils doivent, en sortant, être quatre ans bas-officiers ; mais, lorsqu'ils se conduisent bien, le général peut, en les faisant bas-officiers dans l'école, les faire officiers dès leur sortie. La compagnie des chasseurs, les jours de parade, est en vert. Le jour que nous avons visité cet établissement, il y avoit vingt-un élèves à l'infirmerie. Pour classer dans la tête des jeunes gens les noms des choses, en français, elles sont représentées sur un ta-

bleau, avec le nom à côté : un des élèves le nomme, et tous les autres le répètent, à haute voix. Cette méthode a réussi, et nous paroît bien imaginée. Dans les classes supérieures, toutes les démonstrations se font en russe.

Petite bibliothèque à l'usage des élèves. S. M. lui a donné depuis peu une collection très-précieuse de manuscrits sur l'artillerie, en allemand, et français ; achetée en Hollande ; il y en a de nos ingénieurs.

Cet établissement est fort grand, et bâti entièrement en bois. On demandera l'agrément du général d'artillerie qui est à la tête, et qui loge au corps.

Cadets Grecs. Etablissement contigu à celui des cadets d'artillerie : la cour est commune : la maison est aussi bâtie en bois : elle a une galerie couverte, qui règne tout à l'entour. Cette école a été établie après la guerre de 1769, contre les Turcs. Son but principal est de former des officiers de terre et de mer qui, étant Grecs de nation, pourroient être plus particulièrement utiles dans le cas d'une guerre pareille. Le prince Potemkin en étoit le chef en 1791, et sous lui le comte Pousckin. Elle est fondée pour deux cents jeunes gens : L'impératrice donne annuellement 40,000 roubles. L'état-major consiste, en un major, un capitaine, un lieutenant, et deux autres officiers.

Il y en a toujours un de garde auprès des élèves, et qui ne les quitte jamais. Ils ont huit heures de travail par jour : ils apprennent tout ce qui s'apprend au corps des cadets d'artillerie, et de plus l'italien, le grec ancien, et la navigation. Leur uniforme est vert, colet et paremens rouges, culotte blanche, longue, et un gilet, coupé droit par le bas. L'habit journalier est brun, avec colet rouge. Les élèves ont aussi des médailles, comme dans les autres écoles, avec la différence que la première est en or, les autres en argent, et qu'ils les portent attachées à une chaîne de même métal. D'un côté est le portrait de Catherine, de l'autre une Minerve. Nous avons trouvé, en tout, le corps bien tenu, et l'on ne nous attendoit pas. Les chambres n'avoient pas d'odeur, malgré leur petitesse, et quoique les élèves y passassent, ainsi que les cadets d'artillerie, tout le temps de leur récréation, où ils ne sont pas dehors. Les classes sont aussi fort petites, se communiquent presque toutes, et ne sont séparées que par de légères cloisons, de manière que le bruit qui se fait dans l'une, s'entend dans les voisines. Quoique un des principaux buts de cette école, soit de former des élèves pour la navigation, ils ont bien peu de ressources pour cette partie : il en est de même pour la physique. Le cabinet qu'on nous

a montré, ne contenoit qu'un petit modèle d'un vaisseau, une chaloupe, et une mauvaise machine électrique. Le dernier plan du prince Potemkin étoit, dit-on, de transporter à Cherson cet établissement, et d'y créer une école de marine pour la flotte sur la mer Noire : ce projet nous paroît très-raisonnable, et pourroit bien être adopté : Il a, entr'autres avantages, celui de ne pas transplanter au 60e. degré, des jeunes gens, qui ne doivent habiter que peu d'années un climat rigoureux, dont ils sont quelquefois les victimes, pour les rendre ensuite à leur climat naturel, qu'ils ne doivent plus quitter. Le nombre de deux cents élèves, fixé par l'institution, n'étoit pas complet : on en a fourni soixante pendant la dernière guerre. On prend des élèves, pensionnaires, à raison de 200 roubles. Quelques-uns portoient un habit différent des autres : on nous a dit qu'on alloit les obliger à en changer, et à adopter l'uniforme. Nous avons vu dans un appartement, à part, trois fils du prince *Kantagousin* : ils avoient un gouverneur, des maîtres, et des domestiques, payés par le prince Potemkin. Ils mangeoient aussi à part. Ils sont fort jeunes, et l'un d'eux nous a adressé la parole en français. Il y avoit aussi dans cette école deux jeunes mahométans, dont l'un avoit même la médaille d'or. Avec

l'agrément du général, on permet à des externes de fréquenter les classes. Les élèves ne sont point forcés de s'occuper de tous les objets qu'on leur enseigne. On a adopté une bonne méthode pour les personnes qui ne font pas assez de progrès dans telle ou telle science : un jeune homme qui est encore dans la classe inférieure du français avec des enfans qui apprennent cette langue, peut être dans la classe supérieure des mathématiques : on suit dans cette école le cours de *Rumowski*, russe, pour la géométrie; celui d'*Euler*, pour l'algèbre; de *Sauri*, pour les hautes mathémathiques; et de *Bezout*, pour la navigation. Les élèves apprennent le maniement des armes, et maneuvrent, en été : ils sont divisés en deux compagnies : les plus jeunes forment, en sus, une compagnie de grenadiers, et portent les cheveux en rond. Leur nourriture est bonne et saine comme celle des cadets d'artillerie, avec la différence que leur viande est à part, au lieu d'être dans la soupe. Ils boivent du quas, aussi, plusieurs dans le même verre. Les tables sont ordinairement de seize, en y comprenant les deux plus anciens, qui sont aux deux bouts, et qui servent les autres. Les portions ne sont point bornées, et on peut redemander de la soupe et du bouilli; ce qui a lieu dans toutes les écoles : au réfectoire, tout se fait au coup de

tambour : deux sergens, élèves, accompagnent l'officier de jour : ils mangent après les autres ; il n'y a point de table distinguée pour ceux qui ont les médailles : seulement, dans certains jours, ils ont un plat de plus que leurs camarades. Chaque élève, en sortant de l'école, reçoit 100 roubles, et a le grade d'officier. Le temps de leur sortie n'y est pas fixé, non plus qu'à l'école pour l'artillerie. Il dépend de l'avancement, des connoissances des jeunes gens, et du besoin, plus ou moins urgent, que le gouvernement a d'officiers.

Corps des Cadets des Mines. A l'extrémité de Vasiliastrow, près de l'embouchure de la Néva. Ce n'est que depuis trois ans que l'impératrice a changé le nom du collége des mines en celui que porte aujourd'hui cet établissement : il n'avoit alors que 2000 roubles de fixe, il en a aujourd'hui 30000. La fondation est pour soixante jeunes gens. En août 1791 il y avoit cent six élèves, dont quarante-huit cadets, trente-huit pensionnaires, et vingt étudians, choisis dans les cadets les plus instruits pour surveiller les autres. Les classes sont partagées en inférieures, moyennes et supérieures; les inférieures sont l'arithmétique, et l'écriture en quatre langues (russe, latin, français, allemand). Les moyennes sont : la grammaire des quatre langues; la géo-

métrie, l'algèbre et la religion: les supérieures sont la minéralogie, la chimie, le calcul intégral et différentiel, et la logique; ceux qui veulent, apprennent à danser, le dessin et la musique. Le cours entier dure environ cinq ans; les enfans sont reçus à l'âge que le général décide : ceux qui entrent comme cadets sont au compte de la couronne. Les pensionnaires payent 120 roubles par an. Il y a quatre professeurs et trente-six maîtres: trois des premiers ont 1200 roubles, et le quatrième, qui ne vient que deux fois la semaine, 800. Les maîtres ont depuis 200 jusqu'à 700 roubles, toujours logés, éclairés et chauffés : l'habit des cadets et pensionnaires est gris foncé: les étudians ont un uniforme rouge, revers verts, et portent l'épée.

Le cabinet de minéralogie est dans une jolie galerie ornée de colonnes, à trois séparations. Il est classé selon un nouveau système; on n'en a suivi aucun de connu: la collection est de 36000 pièces de tous les pays; on considère cinq choses pour leur classification, 1°. leur configuration extérieure; 2°. les pays dont elles viennent; 3°. leur analyse chimique; 4°. comment elles se sont formées; 5°. Leur utilité et propriété. Le tout est divisé en cinq classes; les terres siliceuses et autres, les sels, les matières combustibles, les métaux, les pétrifications: quoiqu'il y ait

environ douze mille morceaux de Russie, la collection n'est pas complète : elle va à six mille pièces sans les variétés : celle des marbres de Sibérie n'est pas décidée. On suit la méthode de Bergman avec quelques changemens.

Armoire garnie de petits bocaux remplis de poudre de diverses couleurs, faites avec le cobalt; il y en a au moins cent cinquante nuances, selon la différence du travail, après quoi on arrive au bleu royal; à côté sont les différentes nuances de verre produites avec du cobalt, avant de le mettre en poudre. — Quartz avec la terre de plomb, *bleï glanz*. — Spath de plomb gris, dont la surface est couverte de longues lames jaunes et brillantes de spath de plomb, et de cristallisations rouges prismatiques du même spath, des mines de Catherinenbourg, morceau unique par ses détails. — Morceau de Malachite pesant trois mille huit cent quatre-vingt-seize livres, de quatre pieds de haut sur autant de large, de la mine de Goumesgenzkoï près de Catherinenbourg : unique. — De l'autre côté et vis-à-vis, morceau de mine de fer creux, pesant quatre mille livres, qui en donne trente de métal par poud : il y a une racine d'arbre changée en fer, de *Sisert* en Sibérie : ces deux morceaux ont été donnés à l'impératrice par un particulier M. *Tourtchoninof*. — Faux porphyre

avec améthiste crystallisée, et dans la matrice *malta*. — Faux porphyre avec calcédoine et dans la matrice *malta*. Ce cabinet est très-beau et très-complet : l'impératrice a reçu en 1791 une collection de minéraux du Brézil, dont la pièce la plus remarquable étoit une très-grande pierre élastique. Au bout de la galerie est la salle des modèles, qui contient tout ce qui a rapport aux mines et aux travaux qui en dérivent, comme forges, pompes, etc. : c'est peu de chose, et l'on n'a eu d'autre but que de parler aux yeux des jeunes gens. On a aussi pratiqué dans le jardin des souterrains et des galeries pour donner aux élèves une idée palpable de ces travaux. Le général Soïmonow est à la tête de cet établissement, et sous lui M. de Renovantz qui y demeure, et dont on prendra l'agrément.

Couvent des Demoiselles nobles, situé à une extrémité de la ville près de la rive gauche de la Néva. Avant d'y entrer on trouve un bâtiment demi-circulaire de vingt-neuf croisées de face, sur cinq de profondeur : il est occupé par les professeurs et les personnes attachées à la maison : trois étages, compris le rez-de-chaussée qui est fort élevé, à cause des caves qui règnent à l'entour. La cour n'étoit pas entièrement achevée; il y manquoit peu de chose.

Intérieur. Au premier étage, est la grande

salle d'exercice, ayant plus de cent pieds : très jolie, bien éclairée, avec une balustrade tout autour. Elle communique à la salle du conseil où sont les portraits de l'impératrice, et du roi de Suède, en petit, et des dessins des demoiselles. Cabinet de physique pour les expériences. Aux quatre angles du bâtiment, un corps-de-logis saillant, avec dôme doré : l'un est la chapelle, qui est fort jolie : les trois autres, des classes. Au milieu de la cour une grande église abandonnée.

En août 1791, il y avoit trois cent quatre demoiselles nobles, et deux cent quarante bourgeoises. La fondation n'est que pour deux cents nobles; le surplus est de pensionnaires de l'impératrice, du grand-duc, ou des particuliers. S. M. paye pour les siennes 250 roubles par an; le grand-duc 198 roubles; les particuliers ne payoient autrefois que cette somme, ils payent aujourd'hui 250 roubles : il y a fort peu de ces dernières. Une étrangère de la maison de Stackelberg a fondé cinq places de pensionnaires qui doivent être étrangères : nous les avons vues à un exercice public, distinguées par une ceinture rose, pendant que les pensionnaires de l'impératrice l'avoient verte, et les autres demoiselles, bleue. Ce genre de distinction n'a lieu que pour la quatrième classe; dans les autres

c'est la couleur de la robe qui est différente. Cette fondation a coûté cinquante mille roubles.

Les demoiselles nobles sont divisées en quatre classes, dont chacune est de trois ans. Elles sont reçues à l'âge de six ans (1), et conséquemment leur éducation finit à 18. Les demoiselles une fois reçues, on ne peut les retirer avant douze ans révolus, si ce n'est dans la première année; la maison a aussi le droit, dans cet intervalle, de les rendre aux parens, si l'on découvre en elles quelques défauts ou imperfections d'une espèce majeure. Les réceptions ont lieu tous les trois ans, une classe à la fois, c'est-à-dire, que la quatrième classe sortant, les trois autres montent d'un degré, et la première est toute nouvelle. (Le renouvellement a eu lieu en février 1791). La première classe est habillée de brun, la seconde de bleu, la troisième de gris; toutes les trois ont le tablier blanc. La quatrième est vêtue de blanc, avec le tablier vert en soie: les pensionnaires de l'impératrice et du grand-duc sont en laine verte, tablier blanc. La première classe apprend à lire dans les trois langues,

(1) Nous en avons cependant vu au-dessous de cet âge, et d'autres plus âgées, qui passoient pour n'avoir que cet âge: les lois s'éludent par-tout.

(russe, française, allemande), et la danse. Voici un état des professeurs et des maîtres. Un pour l'histoire naturelle, un pour la physique (les deux dernières classes seulement assistent à ces leçons), un pour le français, un pour l'allemand, un pour l'italien (il étoit parti, mais il devoit être remplacé), un pour la danse, trois pour le dessin, un pour la géographie, deux pour le clavecin (et de plus trois dames), un pour le chant. Les classes sont au nombre de quatre; trois sont pareilles, fort propres, et même élégantes. Les demoiselles y entrent à sept heures en sortent à onze, et dînent à midi, retournent en classe de deux heures à quatre et soupent à sept. On a la précaution de leur faire mettre des mantelets en hiver pour traverser les corridors: elles les quittent en entrant en classe, et les remettent en sortant. Elles sont toujours tête nue dans les classes; la quatrième seule est coiffée, et porte des corps. Les jours d'assemblées publiques, les demoiselles sont en taffetas; les couleurs restent les mêmes. En 1791, la quatrième classe a obtenu d'être vêtue de blanc, mais pas en soie. Les exercices publics ont lieu toutes les six semaines à-peu-près, pour donner aux parens la facilité de voir leurs enfans et de juger de leurs progrès. Nous avons assisté à un de ces exercices; chaque classe a dansé successivement

sivement, en commençant par la plus jeune. Nous avons trouvé que ces demoiselles dansoient avec beaucoup de grâce et de décence; les étrangers sont ordinairement invités à s'y trouver: il est plus honnête de s'y présenter habillé, quoique ce ne soit pas d'obligation.

Le dîner est composé d'une soupe, et de trois plats: le souper de trois plats pour les grandes, et de deux pour les petites, qui n'ont point de viande le soir. Toutes, sans exception, boivent de l'eau; elles n'ont ni bière, ni vin, ni thé, ni café. Les plats sont pour six; chacune sert à tour de rôle. Les trois premières mangent ensemble: la quatrième seule dans une autre réfectoire. Le pain est fort bon, et la cuisine extrêmement propre.

Les dortoirs sont très-propres et très-bien tenus: les lits en fer, composés d'une paillasse, d'un matelas, et d'une couverture de laine blanche. A l'entrée des dortoirs couchent deux servantes dans une antichambre, et à l'autre bout est la chambre d'une dame.

Tous les trois ans, en automne, c'est-à-dire, l'année du renouvellement, on inocule toutes les demoiselles qui n'ont pas eu la petite vérole; il y a une maison destinée à cet usage. Les demoiselles changent de linge deux fois par semaine, et prennent de temps en temps des bains *d'eau.*

Il meurt annuellement cinq à six enfans nobles, presque toujours dans les premières classes : il est à remarquer que depuis la fondation, qui date de vingt-six ans, il n'est mort (en 1791) que trois demoiselles de la quatrième classe. Quoique les filles bourgeoises soient en plus petit nombre, il en meurt ordinairement davantage. Nous croyons pouvoir attribuer cette différence à ce que ces dernières appartenant à des parens moins aisés apportent en entrant des germes de maladies que des soins assidus auroient pu faire disparoître, ou au moins atténuer. La maladie la plus commune et la plus dangereuse est le scorbut (1).

Les demoiselles doivent être nobles, ou filles d'un officier de l'état-major.

Madame Lafond, directrice de cette maison

---

(1) M. Guthrie, médecin du corps des cadets de terre, nous a attesté, au sujet de cette maladie, un fait bien extraordinaire. Un Anglais de sa connoissance, voulant faire sur lui-même une expérience curieuse, vécut, pendant plusieurs mois, uniquement de pain et de sucre ; il eut le scorbut : les nègres vivant de pain et de légumes, sont sujets au même scorbut, et ce qui est singulier, c'est qu'ils le guérissent par les contraires, l'exercice et l'usage des viandes salées.

depuis son établissement, a tous les jours dix-huit demoiselles à dîner et autant à souper, presque toujours de la quatrième classe; elles y vont par semaine et à tour de rôle. Le mercredi est destiné à la seconde classe, et le samedi à la troisième; les plus petites seules n'y vont pas. Cette règle nous a paru fort bien établie; elle apprend à ces jeunes personnes à se présenter, à saluer, à connoître les usages de la bonne compagnie, en un mot, elle détruit l'inconvénient de presque toutes les écoles publiques, dont on sort toujours trop neuf dans les usages de la société.

Il y a en tout trente-sept dames, dont cinq inspectrices, quatre pour les classes de nobles, et une seulement pour les quatre classes des bourgeoises. Chaque classe, sans distinction, a quatre dames: leurs appointemens sont de 250 roubles, ceux des inspectrices de 500. De plus, douze religieuses qui apprennent à lire aux plus jeunes, et chantent à l'église: elles ont été conservées parce que le premier projet d'Elisabeth avoit été de fonder simplement un couvent. Les dames mangent avec les demoiselles, ont la même nourriture; leur portion seulement est plus forte.

Le jardin est joli et régulier: au fond est une colonnade d'ordre dorique, formant une ter-

rasse sur le canal qui borde les murs de cette maison. La façade du bâtiment sur le jardin, a plus de cinquante croisées.

La maison des filles bourgeoises communique à celle des nobles par une galerie. Elles sont de même partagées en quatre classes; la différence de l'habillement consiste en ce qu'elles ont le corset au lieu du fourreau, le tablier bleu rayé, et dans la qualité de l'étoffe qui est moins fine; les couleurs sont les mêmes. En août 1791 il y avoit dans les premières classes des bourgeoises beaucoup de filles nobles; cela provenoit de la guerre, qui avoit obligé de placer les enfans de plusieurs officiers. Toutes apprennent à travailler assez pour pouvoir gagner leur vie par-tout. Elles reçoivent en sortant cent roubles. (Les nobles n'ont rien.) Dans la quatrième classe elles font la cuisine, blanchissent le linge, pétrissent le pain, apprennent, en un mot, tout ce qui a rapport à l'intérieur du ménage. Leurs dortoirs sont dans le même genre que ceux des nobles; mais les classes, les corridors, tout enfin y est moins élégant et moins recherché. Les maîtres d'agrément y sont aussi moins occupés que chez les nobles. En général, nous avons trouvé parmi les bourgeoises très-peu de jolies figures (1).

(1) Le directeur du spectacle ayant voulu y choi-

Le fonds affecté à cette maison lors de sa fondation, étoit de 120,000 roubles par an. Les quatre classes ayant été formées successivement, cette somme a été beaucoup plus que suffisante pendant plusieurs années. Cet excédent, joint aux économies produites par une sage administration, a été placé de manière que le revenu annuel est aujourd'hui de cette même somme de 120,000 roubles, sans qu'il en coûte autre chose à la souveraine, que ses pensionnaires, et 7,000 roubles pour l'entretien des bâtimens. M. de Betzki avoit autrefois placé, avec beaucoup d'emphase, des fonds considérables dans cet établissement : en 1791 il les a retirés, mais il ne l'a fait insérer dans aucune gazette. Il a pourtant conservé un tendre sentiment pour cette maison, à la fondation de laquelle il a tant coopéré : quoique nonagénaire, il se passe peu de jours qu'il n'y aille en personne.

Cet établissement est un des plus beaux qui

---

sir quelques sujets pour figurer dans les ballets, ne put trouver une figure présentable, soit qu'elles fussent réellement laides, soit que les grimaces que leur faisoit faire l'envie d'être choisies, eussent un effet contraire à leurs désirs.

existent: il mérite d'être vu en détail; toutes ses parties sont également soignées, et à quelques défauts près qui tiennent moins à l'institution en elle-même qu'au pays, nous n'en connoissons pas en ce genre qui lui soit comparable.

Pages de l'Impératrice. Ils sont au nombre de soixante dix-sept (en 1792), sûr quoi neuf de chambre, qui ont la veste brodée et l'épée; il devroit y en avoir douze et quatre vingt-huit autres, en tout cent. Les premiers sortent lieutenans aux gardes, les autres lieutenans dans l'armée, et capitaines, s'ils ont dix ans de service dans les pages. Ils servent tous ceux qui sont à table chez l'impératrice, sont habillés de vert, boutonnières d'or, veste et culotte rouges, et font le service de toute la cour, les princes n'en ayant point. Ils doivent être gentilshommes, ou fils d'un officier de l'état-major, Russe ou non, mais au service de la Russie: il y en a eu cependant d'étrangers dont les parens n'y étoient jamais venus. Pour être page de chambre, il faut être page ordinaire, et cela dépend de la conduite, de la protection, etc. Ils peuvent, lorsqu'ils sortent, être en frac. Leur habit de service est vert, brodé sur les tailles; sans épée. Ils ont des maîtres pour le français, l'allemand, le grec, le latin;

mais ces deux dernières langues n'ont été encore sues par aucun. En tout dix-sept maîtres pour la fortification, les mathématiques, le dessin, la danse, l'escrime, en un mot, tout ce qui peut entrer dans une éducation distinguée. Ils montent à cheval au manége de la cour : il y a un commandant (Français), et un inspecteur : un bas-officier et cinq invalides pour la garde et la police. (Si quelque page de la cour de France lit cet article, il pensera sans doute que la police n'eût pas été bien faite à Versailles avec le même nombre d'hommes.) Chaque page coûte 489 roubles $\frac{1}{2}$ dont 122 $\frac{1}{2}$ d'appointemens, 75 d'habillement, et 292 de nourriture, à 80 copecks par jour. Il y a 7 à 8000 roubles de maîtres payés ; les menus frais vont à 1200. Nous dirons de cette maison d'éducation, ce que l'on peut dire des autres : les punitions corporelles y sont proscrites, et elles ont lieu. Depuis treize ans que le même commandant y est, il n'est mort qu'un page ; il est à naître que depuis cette époque, les parens d'un page ayent daigné le remercier de ses soins pour leur enfant ; nous ignorons à quoi ce procédé peut être attribué ; mais il n'en est pas moins extraordinaire, et nous tenons le fait du commandant même, M. de V.

CHAPITRE X.

Académie des Arts. Statue de Pierre-le-Grand. Pont d'une Arche. Artistes. Département géographique.

NOUS consacrons ce chapitre aux beaux arts ; il n'aura pas l'étendue que le sujet sembleroit devoir comporter : les grands monumens sont en fort petit nombre, et malgré la protection ouverte de S. M. I., ce n'est pas à cet égard que Pétersbourg pourra soutenir de long-temps la concurrence avec les grandes capitales de l'Europe.

Académie des Arts. Très-beau bâtiment dont l'entrée est ornée de colonnes. Vingt-sept croisées de face, sur vingt-neuf de profondeur, et trente-trois à la face opposée : très-bel escalier : deux grands vases dans le vestibule, et quelques plâtres dans des niches. En bas un petit vestibule rond, soutenu par des colonnes ioniques. Le premier étage offre d'abord une rotonde de près de soixante pieds de diamètre,

avec une galerie tournante : des colonnes corinthiennes, et autour dix statues : Apollon et les neuf Muses de Rome. A droite, grande galerie de neuf croisées doubles, où sont trente-sept groupes ou statues d'après l'antique, très-belle collection ; quelques bas reliefs : au milieu, le modèle en bois, et dans de grandes proportions de la place et de l'église de St. Pierre de Rome ; les colonnes ont un pied environ ; tout cela fait un très-bel effet : il y a aussi plusieurs tableaux. A côté, chambre de modèles en bois, où sont entr'autres celui projeté pour la maison des nobles : un modèle pour l'église de Casan, qui n'a pas été suivi. La maison d'exercice du prince de Hesse à Darmstadt. Dans la galerie, quatre tableaux de Jordans. Quelques antiques et bas reliefs, enlevés de la Grèce par *Orlow* : point remarquables, quoique très-vantés. *Petite pièce* ; plusieurs *ex voto* en marbre antiques. Des tableaux italiens et autres. Monument élevé par la princesse Anastasie de Hesse Hombourg, née Troubetzkoï, en l'honneur de ce que l'impératrice Elisabeth, la nuit où elle fit la révolution, se dépouilla du cordon de Saint-André pour l'en décorer. On voit sur un bas relief cette impératrice en coiffe de nuit, l'uniforme des gardes sur ses jupes ; derrière elle les grenadiers des gardes armés, à qui elle

montre le palais occupé par Ivan, qu'il faut attaquer. Le cordon bleu est déposé dans un vase renfermé dans ce monument, exécuté en marbre blanc, par *Pajou*. Portrait de l'impératrice Catherine, enfant, donné par elle, sans que personne sût qui c'étoit : elle le dit elle-même. Une belle table de vert antique; deux de pétrifications très-belles : portrait du roi de Pologne, fort ressemblant.

3[e]. *salle*. Carton de Mengs de la Sainte-Famille : le tableau est à l'hermitage. Modèle du rocher de Pierre I[er]., et de la manière dont on l'a transporté; la mécanique se voit en petit: il y a deux grands cabestans; le morceau de granit pèse cinq pouds, et on ne peut se faire d'idée de la facilité avec laquelle on le met en mouvement. Beau modèle du bâtiment de l'académie. Tête de saint Pierre en mosaïque, faite en Italie. Autre, d'Elisabeth, faite en Russie. Deux jolis vases de marbre; celui de gauche en entrant, est de *Müller*. Portrait de Pierre-le-Grand, de Catherine I[ere]. et de Marie-Thérèse. Buste de la feue grande-duchesse. Belle tête de femme (Ariane) en bronze, fondue par un élève de l'académie.

4[e]. *salle*. Colonne rostrale de Czarskoselo. Projet pour les cascades de Peterhof, pas exécuté. Très-beau modèle à découvert du bâ-

timent des filles nobles. Arc de triomphe en fer : modèle. De l'autre côté à gauche de la rotonde, autre galerie pareille à la première, où on peint les décorations. Il y a plusieurs tableaux : cinq cartons de Mengs : chasses de Snyders et de Rubens : huit morceaux sur papier, destinés aux Gobelins, venus d'Angleterre : espèce de saturnale, carton très-bien fait sur papier, 1606 : le chiffre est composé des lettres H G l'une dans l'autre ; il a l'air gravé. Beaucoup de tableaux d'animaux de *Groot*. Une des portes de l'église de Florence, moulée en plâtre. Carton de Mengs du plafond des neuf muses de la villa Albani. 2[e]. *pièce*. Filet où sont des fleurs ; on y voit des araignées avec leur toile, des mouches, le tout sculpté en bois, d'une finesse extrême, et d'un travail incroyable : on le dit tout d'une pièce, il est sous verre et encadré. Autre ouvrage du même genre : filet à poissons, faits l'un et l'autre par M. *Swartz*, qui vit encore à Pétersbourg. Les neuf Muses en petit, par les élèves : fort bien exécutées. Tête de vieillard en mosaïque, par un paysan russe. Table de tribunal, de marbre de Sibérie de toutes les espèces : au milieu, un code des statuts de l'éducation des élèves, à plusieurs faces, entouré de colonnes ; il y a un code pareil sur les tables de tous les tribu-

naux. 3e. *pièce.* Salle de conseil : tableau allégorique; l'impératrice accordant sa protection à l'académie. Portrait en pied de l'impératrice Elisabeth. — Portrait du roi de Prusse. — Du roi de Suède, mauvais. — Pierre Ier. en plâtre; le grand-duc en marbre, deux bustes. — Portraits des membres honoraires de l'académie, entr'autres du cardinal Albani. 4e. *pièce.* Salle d'étude. 5e. *pièce.* Salle et plusieurs cabinets pour les élèves; morceaux de réception. 6e. Salle pour l'architecture. 7e. Pour la gravure. 8e. De même ; il n'y a guères dans ces deux que des tableaux de réception. 9e. Dessins d'architecture ; pour les médailles et camées. 10e. Salle des sculpteurs ; nous y avons vu plusieurs parties moulées en plâtre, du cheval et de la statue de Pierre Ier. ; son pied a plus de vingt pouces : plusieurs modèles : un petit Milon de Crotone en plâtre, par Falconet. La salle suivante est occupée par les mouleurs.

Les élèves sont divisés en trois âges, formant le collége d'éducation, et deux âges pour l'académie des arts, où ils restent six ans. Chaque âge est composé de soixante jeunes gens ; les réceptions se font tous les trois ans de ce nombre, par où l'on voit que le cours entier doit durer quinze ans. Les parens, en y plaçant leurs enfans, s'obligent par écrit à ne

pas les redemander ; en général dans les établissemens de ce pays, au bout d'un terme plus ou moins long, mais qui n'excède jamais une année, si on découvre dans un enfant quelque symptôme de maladie contagieuse, ou un esprit foible dont on ne puisse rien espérer, on le rend à ses parens : ceux-ci ont la liberté de le redemander pendant le même espace de temps. Dans les trois premiers âges, on apprend à lire et écrire, les trois langues (russe, française et allemande), le dessin, la géographie, l'histoire, l'arithmétique et la géométrie, les principes d'architecture, de physique et d'histoire naturelle. En entrant au 4e. âge, les élèves, suivant leurs goûts et leurs moyens, passent aux arts ou aux métiers. Parmi ceux qui ont remporté des médailles, on choisit douze élèves tous les trois ans, qui voyagent aux frais de l'académie pour se perfectionner. Dans le choix des élèves, les moins aisés seront toujours préférés. Tout élève sortant de l'académie, reçoit un certificat de liberté, à moins qu'il n'ait démérité, auquel cas, il sera sous-maître ou artisan. Dans tous les établissemens, les punitions corporelles sont proscrites par les instituts ; mais elles ont lieu par-tout. On assure qu'il est sorti peu de sujets de cette académie ; ce qu'on peut attribuer à

la rareté des bons maîtres (en 1791 il manquoit un professeur de peinture depuis quelque temps); à la nouveauté de l'institution, et à la présomption des élèves, qui dès l'instant qu'ils savent quelque chose, croyent n'avoir plus rien à apprendre.

Au premier étage est la salle de récréation des classes moyennes ; on y voit des tableaux des élèves, et deux de la Grenée. On y donne aussi des leçons de mathématiques. 2e. *pièce.* Classe d'architecture : monument en plâtre de la princesse Kourakin, qui sera en marbre à St.-Alexandre Neuski, fait par M. Martos. 3e. Quelques tableaux. 4e. Plusieurs statues en plâtre, dont l'Hercule, et la Flore Farnèse; tels qu'ils sont, en bronze, à Czarskoselo. Plusieurs bustes, et autres morceaux de sculpture en plâtre et en terre cuite, par des professeurs et des élèves. Le vase en plâtre, venu d'Italie, d'après lequel les deux du vestibule ont été faits. Quelques tableaux, dont une jolie copie du Paralytique, de Greuse, par un Russe, élève de l'académie. Ouvrage en bois travaillé, dans le même genre, et par le même *Swartz*, cité ci-dessus, mais plus grand. Bas reliefs en marbre, et petites statues, par des élèves. Bas relief, prétendu antique. Salle où on dessine, l'hiver : quelques plâtres, comme ceux qu'on a déjà vus. Autre, à côté, pour le dessin, d'après nature.

Les dortoirs sont propres : chaque âge a le sien : deux rangs de lits, entre lesquels est une séparation en bois, de quatre à cinq pieds de haut, les têtes l'une contre l'autre : une chaise de bois au pied de chaque lit : à côté, chambre où sont quatre robinets pour laver les mains : chacun sert à quinze élèves : quelques ventilateurs, mais pas assez. Nous avons vu un dortoir de forme circulaire, ayant cinquante-deux lits, disposés comme ceux du précédent : de plus, entre deux lits, une table à deux tiroirs, pour deux élèves. Ceux du cinquième âge (ce sont les plus grands), sont dans un corridor, divisé par chambres de quatre lits : elles étoient fort propres, et l'on ne nous y attendoit pas. Il y a une pièce séparée, destinée à la toilette. Tous les lits sont en fer, consistant en une paillasse et un matelas. Quelques-uns des corridors sont très-obscurs, sur-tout au second étage.

Il y a deux réfectoires, l'un pour les trois premiers âges, et l'autre pour les deux derniers. Ils sont ornés de tableaux et de plâtres, et ont une longue table de chaque côté : ils touchent tous les deux à la cuisine, qui est excessivement propre, quoique nous l'ayons vue au moment où les élèves sortoient de dîner : elle est fort claire, et décorée de plâtres sur les cheminées, ce qui nous a paru un peu recherché.

Les élèves sont tous vêtus d'une couleur rougeâtre, approchant de celle du crayon. Les valets de la maison le sont de vert, couleur des livrées de S. M. Impériale.

La grande cour intérieure est ronde, et d'un charmant effet : le bâtiment y a trois étages et les caves : quarante-huit fenêtres, quatre portes régulièrement placées, sur lesquelles on lit : *Education*, *Sculpture*, *Peinture*, *Architecture*. Elle a environ cent quatre-vingt pieds de diamètre : indépendamment de cette cour, il y en a quatre autres, plus petites, au coin du bâtiment. Sur le derrière, un endroit fermé, pour la récréation des élèves. Auprès est un bain chaud (d'eau), et une infirmerie pour l'été. C'est aussi là qu'on peut voir la fonderie en bronze, d'ou sont sorties les statues qui sont à Czarsco-selo : on devoit y fondre l'Apollon et les neuf Muses de la rotonde, qui sont celles nouvellement trouvées, et dont le pape a envoyé les plâtres.

Le bâtiment de l'académie est sur le quai de la Néva, dans l'île de Basile (Wasiliostrow) : il forme un point de vue magnifique, de quelque côté qu'on l'aperçoive, mais sur-tout du quai *dit* des anglais, *Galerhof*. Si l'on considère la beauté de l'édifice, qui, pour l'architecture, nous a paru le plus beau de Pétersbourg, la grandeur

grandeur de l'établissement, et l'utilité dont il doit être un jour, on conviendra que parmi les nombreuses institutions de Catherine II, aucune ne mérite mieux que celle-ci l'admiration des voyageurs, et la reconnoissance de son peuple. L'ancien fonds, établi lors de sa création, il y a vingt-sept ans, étoit de 60,000 roubles, pour entretenir trois cents élèves : il n'a pas été augmenté, et à peine suffit-il, vu la cherté actuelle de tous les objets.

Statue équestre de Pierre-le-Grand. Elle est placée à l'entrée du pont sur la Néva, à côté de l'amirauté. On sait que le cheval, parvenu au sommet d'un rocher qui sert de piédestal, n'est appuyé que sur ses pieds de derrière. Cette position est neuve, et l'idée en est grande. La main droite étendue du czar manque absolument de noblesse ; le cheval est plein de feu, et c'est assurément le meilleur morceau de l'ouvrage. Le serpent qu'on y a ajouté pour assurer l'équilibre n'a véritablement pas d'autre effet, puisqu'on ne l'aperçoit que placé derrière la statue. La tête du héros n'est point de Falconet, mais de mademoiselle Collot, sa maîtresse. L'intention du sculpteur, en plaçant sa statue sur un bloc de granit, a été de figurer les difficultés sans nombre que le législateur russe a su vaincre, pour parvenir à son but. On devoit donc s'at-

tendre à voir Pierre-le-Grand sur un rocher escarpé, qui eût conservé toutes les aspérités capables de donner une idée de ses grands travaux. On voit, au contraire, un bloc de granit, taillé, poli, dont la pente est tellement adoucie, que le cheval n'auroit pas eu grand peine à en atteindre le sommet. L'effet de ce piédestal, d'un genre si neuf, est totalement manqué : plus on l'examine, plus on le trouve détestable. Quelques personnes prétendent que M. Falconet n'a pas voulu laisser le rocher dans l'état où on l'a trouvé, de peur que la nouveauté, la grandeur de l'idée, ne fissent tort à l'ouvrage de l'art, en attirant exclusivement tous les regards. Si cela est, convenons qu'un grand talent peut se trouver uni à beaucoup de petitesse, et à un amour-propre inexcusable. L'inscription est admirable par sa simplicité : on lit, d'un côté du piédestal, ces mots en lettres d'or : *Pétro primo Catharina secunda, 1782* (1). De l'autre côté

(1) On lit dans quelques voyages, entr'autres dans celui d'un Hollandais, traduit par Chantreau, le mot *posuit*, à la fin de cette inscription. D'abord ce mot, très-inutile, nuiroit à la beauté de l'inscription, dont la brièveté fait le principal mérite, et la meilleure raison pour le supprimer dans la description du monument, c'est qu'il n'y est pas.

la même inscription en russe. Nous nous plaisons à croire que l'impératrice ignore que le nom de Pierre-le-Grand est écrit en plus petits caractères que le sien : elle n'auroit pas laissé subsister cette marque d'une flatterie, souverainement déplacée, dans un monument consacré par elle au héros de la Russie.

M. Pallas prétend que le granit de ce piédestal est d'une espèce qui ne parvient jamais à la dureté des autres, qu'il se dissout et tombe en poussière, et que cela arrivera au rocher dans deux ou trois siècles. Nous sommes d'autant plus portés à adopter l'opinion de ce savant naturaliste, que nous avons trouvé en Finlande, d'où ce bloc a été transporté, une immense quantité de granit extrêmement friable, et d'une espèce tout-à-fait différente de celle que nous avions vue jusqu'alors.

Pont d'une arche. Il se voit sous un hangar dans la cour d'une maison appartenant à l'académie des sciences, à l'entrée de la septième ligne dans Vasiliostrow. Il a quatre-vingt-dix-huit pieds anglais de long, le dixième de la dimension qu'auroit eu le véritable pont dont celui-ci est le parfait modèle. Il est composé de pièces de bois toutes égales en épaisseur, d'environ dix lignes en carré; leur longueur varie. Ce modèle est parfaitement bien travaillé,

et avec un soin extrême : il est fait depuis quatorze ans, et n'a coûté que 4000 roubles ; il est vrai qu'on s'est contenté de payer les frais : l'inventeur évaluoit ses peines à 3000 roubles de plus. Ce modèle a supporté trois mille cinq cent quarante pouds ; il mérite d'être vu pour son extrême simplicité, et la hardiesse de l'invention. Le véritable pont auroit eu neuf cent quatre-vingt pieds de long, et quarante-deux pieds dans sa plus petite largeur, c'est-à-dire, au milieu, la largeur augmentant toujours graduellement jusqu'aux extrémités ; les pièces de bois huit pouces d'épaisseur. La hauteur de l'arche devoit être de quatre-vingt-quatre pieds. Les voitures auroient passé au milieu dans un passage couvert de dix-sept pieds et demi de haut sur vingt-huit de large, à cause de la grande élévation du pont. L'inventeur ne demandoit que trois ans, et 300 mille roubles pour l'exécution. Nous sommes étonnés que dans un pays où les grands projets sont presque toujours adoptés, où l'on a dépensé des sommes bien plus considérables pour des objets moins utiles, un aussi beau plan n'ait pas obtenu l'approbation du gouvernement. L'auteur *M. Kouliben*, Russe, est logé dans la maison ; l'impératrice lui a donné son portrait, et une médaille d'or qu'il porte au cou.

Artistes. Il en est peu de célèbres : les Russes, par une injustice désastreuse pour leur pays, tout en exaltant leurs compatriotes, et en dénigrant les étrangers, préfèrent l'ouvrage des derniers, les payent au poids de l'or, et entretiennent par là un découragement, une apathie bien naturels, dans les artistes russes qui, doués de quelques talens, les négligent, ou les portent chez des nations plus éclairées, plus justes, où ils n'ont à redouter ni la misère, ni l'oubli.

M. Scaradoumoff, russe, graveur, plus connu en Angleterre que dans son propre pays, est élève de l'académie des arts; on peut regarder cet artiste comme supérieur à tous ceux qui sont sortis de cette école. Il nous a prouvé combien une administration attentive aux progrès des arts, procureroit de succès à l'établissement dont nous venons de donner le détail, puisqu'en aussi peu de temps il a pu produire un sujet très-distingué. Nous nous sommes empressés d'aller le voir, et il nous a paru flatté que des étrangers visitassent un atelier totalement abandonné de ses compatriotes; à l'époque où nous l'avons vu il étoit occupé à finir la gravure du monument élevé à Pierre premier par Catherine. Nous l'avons trouvé un peu négligent à se rendre au vœu du public, qui désiroit connoître un ouvrage dont on a beaucoup parlé, et qui a le

plus contribué à la réputation de M. Falconet. L'étendue de la planche a forcé de la faire de deux morceaux, ce qui occasionnera un défaut dans l'estampe. Elle étoit presqu'entièrement finie, et nous a paru fort bien exécutée, mais nous craignons que son peu de largeur, relativement à sa hauteur, ne nuise à l'effet qu'on s'est proposé. Le même artiste travaille actuellement à une gravure dont le sujet est la mort du prince Potemkin; le dessin est entièrement d'après nature, le fond du tableau nous a paru fort beau, et susceptible de produire le plus grand effet. On sera peut-être étonné d'apprendre que nous avons trouvé l'artiste dont nous parlons, occupé à polir lui-même la planche de cuivre dont il devoit se servir. Dans tout Pétersbourg non-seulement il n'a pu se procurer une planche assez grande pour rendre le dessin qu'on lui a donné, mais il n'a pas même pu trouver d'ouvrier pour faire cet ouvrage manuel, aussi facile que fastidieux. Il n'a point formé d'écoliers et n'en a aucun dans son atelier. Depuis son retour des pays étrangers, sans l'impératrice, il n'auroit fait aucun morceau de quelqu'importance. Il nous a dit n'avoir point de collection complète de ses gravures. Il a commencé un ouvrage qui sera fort intéressant lorsqu'il sera terminé; trois morceaux sont déjà achevés, ils sont fort bien

exécutés, et représentent une partie du cours de la Néva : il compte en faire encore neuf pour compléter les différentes vues d'un fleuve qui en offre de très-variées et de magnifiques. Il ne les mettra en vente que toutes ensemble. On l'avoit engagé à graver quelques tableaux de l'hermitage, et à s'y établir comme dans un endroit plus commode que son atelier : mais un lieu où le premier venu pouvoit le distraire, où un domestique mal-adroit pouvoit tout renverser, et où la présence de la souveraine l'obligeoit à une toilette rigoureuse et trop assujettissante, lui a paru avec raison ne point convenir à un artiste, et il s'est refusé à cette proposition. Il gravoit encore une madonne d'après un fort beau tableau de Trévisani ; elle étoit presque achevée.

M. Schubin, Sculpteur russe, élève de l'académie ; cet artiste, le seul de quelque réputation pour la sculpture, nous a offert un spectacle bien extraordinaire et bien affligeant pour ceux qui attachent quelque prix aux progrès des arts. Son atelier étoit dans un petit cabinet ; encore pouvoit-il s'en passer, n'ayant aucun ouvrage de commandé. On a de la peine à s'imaginer qu'un amiral dont le buste est déposé à l'hermitage, a osé proposer cent roubles pour en refaire un semblable. Le seul bloc de marbre

préparé en coûte 80. Le buste le plus cher pour des particuliers a été payé 300 roubles. Il y a plusieurs ouvrages de lui au-dessus du médiocre, et qui devroient être regardés comme excellens sortant des mains d'un Russe. Ils sont bien supérieurs aux morceaux de sculpture venus à grands frais d'Italie, pour décorer le jardin d'été. La statue de l'impératrice au palais du feu prince Potemkin est de M. Schubin ; presque tous les bustes de l'hermitage représentant des hommes célèbres de Russie sont aussi de lui, et ne sont pas sans mérite. Il eût été impossible à cet artiste de subsister à Pétersbourg sans l'impératrice. Le prince Potemkin, grand protecteur des arts, payoit aussi généreusement qu'il faisoit attendre long-temps, et comme il ne convenoit jamais du prix de l'ouvrage qu'il commandoit, cela n'encourageoit guères, et laissoit l'artiste dans une incertitude cruelle, et souvent très-embarrassante. M. Schubin n'avoit aucun élève chez lui, et pas même l'espoir de s'en attacher quelques-uns.

M. *Lewitski*, Russe, peintre en portrait ; nous avons vu plusieurs de ses tableaux, dont le plus grand mérite consistoit dans les draperies, qui avoient beaucoup d'éclat ; quand à ce qui regarde le dessin, sur-tout des différentes parties du corps, nous l'avons trouvé sou-

vent très-médiocre ; nous doutons que son coloris soit de longue durée : il attrape assez les ressemblances : il sort de l'académie des arts, et passe pour l'artiste russe qui a le mieux réussi dans les portraits à l'huile ; c'est le premier homme d'un talent au-dessus du médiocre, que nous ayons trouvé dans le nord, ne parlant absolument que sa langue.

MM. *Groot* et *Swartz*, allemands, peuvent être regardés comme Russes, par le long séjour qu'ils ont fait à Pétersbourg ; le premier excelle dans les animaux : l'académie des arts possède plusieurs de ses ouvrages ; le second, sculpteur en bois, réunit à une finesse, à une délicatesse étonnantes, un goût excellent, fort rare dans ce genre de travail : ils sont l'un et l'autre dans un âge avancé, et n'ont rien chez eux qui puisse piquer la curiosité.

M. *Lebrech*, graveur en pierres, modeleur, en cire et médailleur : il y a des ouvrages fort beaux de cet artiste, dans les différens genres dont il s'est occupé : les médailles du prince Potemkin sont de lui ; il est aussi chargé de faire celle du général Suvoroff, et plusieurs autres : il modèle en cire de la manière la plus agréable, et nous n'avons rien vu de plus ressemblant que les portraits faits d'après cette méthode : quand aux pierres qu'il a gravées, il

nous a été impossible de les voir ; elles sont chez l'impératrice, qui permet très-difficilement la vue de sa collection : on la dit une des plus nombreuses et des mieux choisies qui existent : on sait qu'elle a acheté une partie de celle de M. Egalité, alors duc d'Orléans : elle a en tout plus de 11000 pièces : on nous a assuré qu'elles n'étoient pas encore mises en ordre, et qu'on s'en occupoit avec beaucoup de soin.

M. *Valker*, anglais, graveur à Vasiliostrow, a gravé plus de vingt tableaux de l'hermitage, dont plusieurs portraits ; les plus remarquables sont, la *rencontre de Jephté et de sa fille*, de Mignard ; *les joueurs de Rombours*, prétendu de Wandyck ; *Hercule enfant*, de Reynolds, dans le cabinet d'histoire naturelle ; *famille russe*, d'Eriksen, intéressant par la vérité des costumes : cet artiste a du talent ; son frere a gravé plusieurs vues de Pétersbourg, médiocres et fort chères.

M. *Quarenghi*, de Bergame, architecte de l'impératrice, a fait la nouvelle bourse, la banque, le théâtre et le nouveau bâtiment de l'hermitage, le bâtiment neuf de l'académie des sciences, l'hôpital ou le lazaret sur la Fontanka, les boutiques vis-à-vis la banque sur le canal de Catherine, la façade du collége des affaires étrangères, la maison du prince Jossoupow,

celle du comte Bezborozko ; à Péterhoff trois pavillons dans le nouveau jardin anglais, et la maison de campagne ; à Czarskoselo, la salle de musique, et les ponts de fer dans les jardins, la chapelle sépulcrale de Landskoï : à Paulotzki, l'hôpital et l'église : il est chargé du nouveau palais qu'on va construire dans le jardin d'été, et de plusieurs autres ouvrages.

M. *Wolkoff*, Russe, architecte, élève de Vailly : il a du talent, quoique peu connu.

Département géographique, établi depuis quatre ans, nouvellement transféré dans la Sergiefska ; M. Vilbrech est à la tête ; il a chez lui, à l'école des mines, trois dessinateurs ; au département il y a un peintre, élève de la Grenée, pour les vignettes, vingt graveurs, et cinq ouvriers pour les deux presses : une seule est en activité, la place manquant pour l'autre ; l'emplacement est fort petit, n'occupant qu'un étage d'une maison peu considérable. L'impératrice donne par an environ 5000 roub. qui suffisent avec le bénéfice des cartes : une carte telle que celles de l'atlas de Russie, qu'on fait actuellement, coûte, tout compris, de 150 à 200 roubles, selon l'ouvrage ; on la vend 50 cop. sur papier russe, 65 enluminée, et 10 de plus sur papier de France ; elles sont bien gravées, mais en lettres russes, ce qui empêchera beaucoup de

gens de les acheter : les routes n'y sont pas marquées, ce que nous n'approuvons pas : on a long-temps fait venir l'encre de France, on la prend aujourd'hui à Pétersbourg, elle est beaucoup moins bonne : on grave aussi de la musique, mais seulement pour l'impératrice, et sur cuivre. La matière et la main-d'œuvre nous ont paru extrêmement chères ; les graveurs sont payés par pièce selon le travail ; il y en a deux pour une carte, l'un fait la vignette et le dessin, l'autre les lettres de chaque carte : la vignette est analogue au gouvernement qu'elle représente, soit pour ses productions, soit pour les événemens dont il a été le théâtre : la plus grande partie est assez agréablement exécutée. L'atlas complet sera composé de 43 cartes ; 34 avoient paru, et dans le courant de 1792 tout devoit être terminé : il y a plusieurs cartes françaises qu'on a copiées en russe ; une grande carte du golfe de Finlande, pour laquelle on a profité de celles prises sur les Suédois, et des cartes où sont marquées les nouvelles découvertes des Russes dans le nord. Presque tous les graveurs sont logés au département. Toutes les cartes étoient envoyées à Strasbourg à mesure qu'elles paroissoient, avec les livres nécessaires pour les expliquer ; ce qui nous porte à croire qu'on doit les y traduire et les publier en français.

CHAPITRE XI.

Académie des Sciences, et ses dépendances. Ecoles normales.

L'ACADÉMIE des sciences est dans Vasiliostrow, à côté de la Néva ; elle a trois bâtimens dans sa dépendance où sont réunies les collections les plus intéressantes et les plus précieuses dans tous les genres. Combien l'on gémit de voir ce bel établissement remplir aussi mal son but, et de quel étonnement ne sera-t-on pas saisi en apprenant qu'il n'existoit pas un catalogue des objets qu'il renferme, que même il ne restoit plus qu'un seul exemplaire de celui du fameux cabinet de M. *Ruysch !*

Le premier bâtiment neuf sur la Néva, après le pont, a été bâti par la princesse Dasckow, des épargnes déplacées de l'académie : son argent eût été beaucoup mieux employé à faire de nouvelles acquisitions, qu'à construire un bâtiment qui a coûté 100,000 roub. On pourra juger de son utilité par les objets auxquels il

a été destiné ; il a été bâti de manière qu'il a déjà besoin de beaucoup de réparations, dont plusieurs sont urgentes et de première nécessité. Cette maison a 23 croisées de face sur la Néva, ainsi que du coté qui regarde la douane sur le quai ; huit colonnes d'ordre ïonique déjà dégradées ; du coté opposé un escalier sans cette décoration ; deux étages et un petit formant un espèce de rez-de-chaussée bâti en granit. Il seroit à désirer que le quai de la Néva, depuis le pont jusqu'à la nouvelle bourse, fût en pierre.

A juger de la grandeur extérieure de ce bâtiment, on imagineroit qu'on en auroit tiré un parti infini ; mais quand on voit sa distribution intérieure, qui n'est comparable à rien, on est convaincu de sa nullité absolue. Dans une salle immense, où l'on entre d'emblée, se vendent les cartes géographiques, faites à l'académie, ainsi que les ouvrages qui y ont été imprimés ; de plus, quelques mauvais livres français et allemands. Les autres salles sont destinées aux archives, aux magasins pour les livres sortis de l'imprimerie dont nous parlerons : ils doivent être immenses, d'après l'empressement que la princesse d'Asckow met à en offrir (pour leur argent) aux étrangers, et même aux gens du pays. La chose dont on est sérieusement occupé et à laquelle on a tout sacrifié, est

une salle de conférence ; elle tient la moitié du bâtiment, qui semble avoir été fait uniquement pour elle. Le second étage est occupé en partie par deux ou trois particuliers, le reste consacré à un atelier pour des instrumens de physique, et à différens ouvrages de mécanique : dans le temps que nous y avons été, il y avoit un seul maître et quatre apprentis occupés à graver des cachets, dont quelques-uns pour les différens colléges de guerre, d'amirauté, etc. Combien un pareil établissement n'est-il pas insuffisant ! Pour donner une idée de la manière dont les personnes qui l'habitent prennent soin de ces logemens *gratuits*, et de leurs dépendances, le maître graveur dont nous venons de parler, avoit sa basse-cour dans les corridors et embrasures des fenêtres, de sorte qu'en arrivant chez lui on étoit obligé de passer au milieu des poules, des dindons qui n'étoient point renfermés, et qui se promenoient librement. Les dalles de pierre composant les marches de l'escalier sont la plupart déjointes, et beaucoup ne tiennent que d'un coté : il y en a dont l'extrémité est à plus de deux pouces du mur principal. Au milieu du rez-de-chaussée est une porte traversant à jour le bâtiment dans toute sa largeur. C'est-là qu'on distribue la gazette russe et allemande, soit en été, soit en hiver.

A gauche, en entrant du coté de la place, est un corridor voûté qui règne dans la longueur du bâtiment : à la seconde porte, à droite, on trouve trois salles voûtées dans lesquelles sont cinq petits fourneaux à fondre les caractères ; il y avoit douze ouvriers : on y fond cependant des caractères russes, allemands, français, turcs, arabes, grecs : malgré cette quantité de langues qui exigent toutes des caractères différens, il n'y avoit qu'un seul graveur et deux apprentis, tous les trois Russes : le graveur a été quatre ans en Allemagne : à moins d'un talent extraordinaire, son apprentissage nous a paru un peu court. Peut-être, et nous sommes tentés de le croire, que le petit nombre d'ouvrages qu'on imprime fera durer long-temps les anciens caractères, ce qui donnera le tems de former des artistes. La matière qui sert à faire les caractères coûte douze roubles le poud : ils se vendent depuis 30 roubles le poud, jusqu'à quatre-vingt, selon la finesse des lettres : les lettres turques et arabes coûtent au moins 35 roub. On travaille ordinairement de 200 à 220 pouds de matière par an pour les différens caractères.

Le second bâtiment a trois étages et les caves ; 27 croisées sur les deux façades, sur trois de profondeur. La porte d'entrée est à l'une des

extrémités ;

extrémités ; il y a un perron et une sentinelle. C'est dans ce bâtiment qu'on a entassé une infinité d'objets, dont la réunion forme peut-être la collection la plus complète, et certainement la plus étendue de celles de ce genre. La seule partie dans laquelle les autres nations offrent quelque chose de plus nombreux, est celle des livres ; encore les Russes n'ont-ils rien à désirer pour ce qui intéresse le plus leur pays et leur littérature ; il ne manque ici presque aucun des ouvrages russes qui ont été imprimés. Par la description des choses qu'on trouvera dans l'ouvrage de *Bachmeister*, et que nous ne faisons qu'indiquer, on pourra juger de la quantité d'objets uniques dont ils sont possesseurs. Il est bien douloureux de voir un établissement aussi intéressant, non seulement désert par le défaut d'amateurs, mais encore presqu'entièrement abandonné par ceux qui en ont la direction : on ne peut se faire une idée de leur ignorance, ou au moins de leur mauvaise volonté. Nous nous rappellerons toujours une réponse qui nous a été faite dans la bibliothèque ; sur ce que nous demandions s'il n'y avoit pas quelques livres précieux qu'on fît voir aux étrangers de préférence, on nous dit : *Vous êtes les premiers qui fassiez cette question* : insistant sur la demande de tel ouvrage, que nous

étions sûrs devoir se trouver dans la biblio-thèque, on nous a répondu, à plusieurs reprises, *je crois qu'il y est*: sans l'ouvrage de M. Bachmeister, qui étoit sous-bibliothécaire, il seroit impossible d'avoir une idée d'un aussi riche dépôt: il est exact en beaucoup de choses, mais insuffisant. La fureur de tout déranger fait qu'on est obligé de courir d'une chose à une autre pour trouver ce qui avoit été primitivement fort bien classé, et qui ensuite a été laissé dans l'endroit où on a eu l'indiscrétion de le porter.

L'ouvrage de M. Bachmeister n'a point été continué, malgré les acquisitions considérables que fait chaque année l'impératrice, et dont elle se plaît à enrichir cette collection. Grâces à un jeune homme rempli de bonne volonté, et qui ne laisse pas d'avoir quelques connoissances, nous avons eu la facilité de faire quelques recherches (il étoit chargé de l'arrangement des livres). Après avoir passé devant la sentinelle, qui est là pour la forme, nous sommes entrés dans une chambre où étoient les personnes attachées à l'établissement.

Il y a trois chambres de plein pied dans lesquelles sont les catalogues, non seulement des livres, mais encore de tous les objets qui se trouvent dans la maison. Outre que ces catalogues sont incomplets, ils ont quelque chose

de curieux, c'est que les uns sont en latin, les autres en allemand, en français ou en russe: on étoit occupé à en dresser un général de la bibliothèque russe, mais écrit en lettres latines: On y fait voir quelques petits objets curieux; une montre ayant la forme d'un œuf: il y en a une longue description dans Bachmeister, page 177. Sur ce que nous avons demandé, pourquoi on la tenoit dans cette chambre, on nous a donné pour raison le grand froid qui règne dans les autres, où on ne fait jamais de feu, et on a ajouté que le mouvement de cette montre s'arrêtoit à un degré de froid peu considérable. Morceaux de l'épine du dos d'une baleine pétrifiés; Bachmeister en parle comme si c'étoit des pains, mais la seule inspection suffit pour désabuser de cette idée; d'ailleurs ces morceaux sont inscrits sur le registre comme ayant été achetés en Hollande par Pierre Ier., et ayant appartenu à une baleine. Un livre de prières sur vélin, moderne, mais fort beau, et bien conservé: il y manque une page, la raison en est déduite dans une note manuscrite; il est enrichi de notes curieuses, écrites par celui qui envoyoit l'ouvrage: pour en citer un passage; le personnage en question demande *à débrider tous ses sentimens à l'auguste souveraine à qui il écrit.*

Bibliothèque. On entre d'abord dans une salle voûtée, peu élevée, soutenue par des piliers. C'est là qu'on voit beaucoup de livres poudreux, dont plusieurs incomplets, parce qu'un bibliothécaire ne sachant rien refuser à un homme en faveur, celui-ci garde ou égare les livres prêtés, qu'on n'ose jamais lui redemander. Dans cette salle sont les portraits en plâtre (bas reliefs) de plusieurs académiciens russes, et autres hommes célèbres, comme : *Euler*, *Boerrhave*, *Gustave III*, *Montesquieu*, *Voltaire*. Très-grande carte manuscrite du gouvernement de Moskou : l'échelle est d'un pouce par verste; son immensité empêche de la voir commodément. Modèle en bois d'un pont de pierre à construire sur la Néva; il est fort bien exécuté, et a coûté 4000 roubles; le véritable en auroit coûté 3 millions; on l'a cru impraticable, à cause des glaces. Deux bustes en plâtre de Pierre premier et de Catherine seconde. Morceau de corail noir renfermé dans une boîte; le tronc n'a guères qu'un demi pied de long, un peu plus de quatre pouces de circonférence. Il se divise en trois branches longues et fort minces; une surtout est beaucoup plus petite que les deux autres.

Les armoires contenant les livres sont au nombre de trente-sept; nous commencerons par la droite contre le mur. *Première armoire;* his-

toire du nord. 2e. de Hollande. 3e. et 4e. De France. 5e. D'Espagne, Portugal et Italie. 6e. et 7e. D'Allemagne. 8e. Romaine. 9e. Emblêmes. 10e. Auteurs Grecs. 11e., 12e., 13e., 14e. Auteurs ecclésiastiques. 15e., 16e., 17e. Histoire universelle. 18e., 19., 20e. Poësies. 21e. Orateurs. 22e. Philosophie : autour des piliers à gauche du côté des murs : première, ouvrages sur l'Angleterre. 2e. Etrangers. 3e. Economie. 4e. et 5e. Histoire naturelle. 6e. Sur l'Allemagne. 7e. Architecture militaire et navale. Armoires entre les piliers : 1e. et 2e. Voyages. 3e., 4e., 5e., 6e. Antiquités. 7e. et 8e. Economie. On sera moins étonné du désordre qui règne dans la manière dont sont rangés les livres, lorsqu'on saura que le catalogue en a été remis au nouveau bibliothécaire, après qu'ils ont été placés.

Seconde pièce; petite rotonde fort obscure, où est la collection des livres de M. de Radziwill, tout aussi abandonnés que ceux de la salle précédente. Dans un petit cabinet communiquant à cette rotonde, on voit une statue pédestre, forte nature, de l'impératrice Anne, ayant à côté d'elle un petit nègre en pied. Cette statue a été fondue par le comte Rastrelly en 1741. Elle est à-peu-près oubliée, et couverte de poussière. Nous avons encore vu dans la rotonde un modèle de pont d'un arche fait par

un paysan suisse : il ressemble beaucoup à celui de Schaffouse, et si, (comme nous le croyons,) il avoit paru avant le modèle de M. *Koulibin*, la gloire du Russe en seroit diminuée : quoique ce dernier soit plus grand, il est dans le même genre.

Troisième pièce. Cabinet d'histoire naturelle. C'est ici que se trouve la fameuse collection des préparations anatomiques du célèbre *Ruysch*, hollandais, achetée par Pierre-le-Grand en 1717, pour la somme de 30000 florins : quoiqu'elle ait un peu souffert dans l'incendie de 1740 (1), elle est cependant encore considérable, et la plus précieuse qui existe dans ce genre. On a réuni à cette collection plusieurs autres objets ; voici la distribution de cette salle, des armoires vitrées au nombre de dix-huit sont autour des murs.

---

(1) Lors de cet incendie, les soldats aux gardes furent chargés de transporter tous les préparats anatomiques : l'un d'eux ayant par hasard cassé une fiolle, se coupa le doigt, et l'ayant sucé, il trouva que son sang avoit un goût fort agréable, et neuf pour lui ; la fiole fut vidée en un instant : il fit part de cette découverte à ses camarades, et les préparats arrivèrent à sec à leur destination. Ceux qui ont vu de près les Russes, n'auront pas de peine à croire cette anecdote, quelque extraordinaire qu'elle puisse paroître.

Première armoire : *Præp. cutis.* 3e. *Peæp. musculorum.* 4e. et 5e. *Præp. cerebri.* 6e. *Organa sensuum exter.* 7e. *Præp. pulmon., et cordis.* (jusqu'à la porte). 8e. et 9e. *Præp. ventris et intestin.* 10e. *Præp. hepatis, splen., pancr.* 11e. *Præp. Renuum et Vesic. urin.* 12e. *Præp. genital., maris.* 13e. *Idem feminæ.* 14e. *involucra fœtuum.* 15e. et 16e. *Embriones et fœtus.* 17e. et 18e. Monstres dans l'esprit-de-vin.

Contre les piliers qui soutiennent la voûte, en prenant toujours à gauche, et faisant le tour de la salle, on trouve sous verre les objets suivans : ceux suivis d'une étoile sont dans l'esprit-de-vin, les autres à sec. *Papillonculi nostrates. Lacertæ exoticæ* (*). *Muscæ, apes, araneæ. Mumia :* petit squelette. — *Scarabei exotici. Crocodili et lacertæ* (*). *Scarabei exotici. Papil. Scarab. et Cantharides. Locustæ et libellæ. Locustæ et Phalenæ. Serpentes exotici* (*). *Papillones exotici. Mumia* petit esquelette. — *Papillones exotici. Serpentes exotici* (*). *Papillones exotici et nostrates. Papillones nostrates.*

Contre les piliers en dedans de la salle. *Stellæ marinæ. Pisces marini* (*). *Stellæ marinæ. Locustæ et scarabei* (*). *Silopendræ, Scorpiones et tarantellæ* (*). *Echini marinæ. Ermæ americanæ* (*). *Ermæ surinamenses* (*). *Pisces marini* (*). *Pisces marini et fluviales. Pisces marini. Serpentes.*

Serpentes exotici (*). *Lacertæ*. *Ranæ exoticæ et Europeæ* (*). *Ranæ exoticæ et Europeæ* (*). *Cancri marini*. *Varia subjecta marina*. *Astaci squilleæ et testudines* (*). *Cancri marini*. *Serpentes exotici* (*). *Serpentes et lacertæ*.

Autour des quatre piliers qui sont vis-à-vis les portes, aux deux bouts de l'appartement, il y a encore sous verre différentes espèces de serpens, lézards, poissons et étoiles de plantes marines.

Autrefois on trouvoit dans chaque armoire un cahier imprimé, tiré de la description latine du cabinet de Ruysch, qui donnoit l'explication de chaque morceau; aujourd'hui la plupart des cahiers sont perdus, et il n'existe même plus qu'un seul exemplaire complet de l'ouvrage. Nos lecteurs s'imaginent sans doute qu'il est à la bibliothèque; nous ne les laisserons pas longtemps dans l'erreur; cet exemplaire unique est chez madame la princesse Dasckow; ces choses-là ne se voyent qu'ici. *Bachmeister* parle des préparations les plus fameuses, comme celles de l'œil, etc.; nous y renvoyons. La suite des embrions est très-remarquable. Elle commence par la grosseur d'un grain de chenevis, et continuant progressivement, finit aux enfans entièrement formés. La collection des monstres est inconcevable. Pierre Ier. ordonna qu'on ap-

portât à l'académie tous ceux qui se trouveroient dans l'Empire, soit morts, soit vivans. Il accorda des récompenses aux personnes qui les procureroient. On trouve ici un hermaphrodite, un enfant couvert de cheveux par-tout, des enfans doubles; un enfant ayant les parties sexuelles sur le front, etc. Parmi les crapauds, on remarque le *cornu*, celui nommé *pipa*; il porte ses petits dans des cellules qu'il a sur le dos. M. Fermin a donné un ouvrage dans lequel il développe la manière extraordinaire dont cet animal se reproduit, et celle dont la femelle fait éclore son fruit dans *la cellulosité* de son dos. Ces crapauds sont trois et quatre fois plus gros que les nôtres. On voit des fœtus de *pipa*, nombre de grenouilles à queues, appelées jakies; on prétend qu'elles se changent en poissons, il y en a à qui il manque très-peu de chose pour l'être. Un crocodile sortant d'un œuf un peu plus gros que celui d'une oie; parmi les lézards, on distingue *le sauve-garde*, ainsi appelé, parce qu'on prétendoit qu'il avertissoit l'homme de l'approche du crocodile. *Lignana* goîtreux, il a des pointes sur le dos. Le *Stellion* : les Américains le mangent. Le *ticoixin* ou saxatile, couvert d'écailles hérissées d'épines, se trouve dans les endroits pierreux. *Lameiva*, queue fourchue, picoté de points noirâtres. Le *seps*

et le chalois; ils sont tachetés et rayés. Le lézard à barbillon. Le cordyle. Le *scincus*, célèbre chez les Orientaux par sa vertu aphrodisiaque. L'*agama*. Le *colotys*. Le lézard volant ou dragon aîlé. Le lézard serpent. La collection des serpents est très-considérable; on y trouve le serpent idole ou *boa*, plusieurs serpens à sonnettes. Le serpent à lunette. Les poissons. Les scorpions fort nombreux : quantités d'araignées et de tarentules. Dans l'armoire numéro un, est un étui recouvert de peau humaine, avec fourchette et couteau, dont les manches sont d'os humains. Dans l'armoire numéro deux, est une culotte, faite de la peau d'une femme; elle a été artistement écorchée: on dit que cette femme est la fille de l'anatomiste Ruysch, qui, l'ayant disséquée à sa mort, l'avoit envoyée à Pétersbourg : mais cette anecdote peu honorable pour lui est dénuée de tout fondement. Entre les armoires six et sept, est une tête de poisson en plâtre, avec une excroissance extraordinaire sur le front, elle a été moulée sur la nature; ce poisson a été pêché à Archangel. Entre les armoires huit et neuf est le squelette d'un géant. Entre la dixième et la onzième, est la peau de *Bourgeois*, heyduque de Pierre le Grand, il est fort bien empaillé; son sexe est tellement prononcé, que le morceau de taffetas vert qui lui

couvre les reins est à-peu-près inutile. Entre les dix-sept et dix-huitième, le squelette d'un Russe conformé extraordinairement; il a vécu jusqu'à trente ans. Entre la première et deuxième armoire, est un nain empaillé, ayant seulement deux doigts aux pieds et deux aux mains. Cet homme a été long-temps au service de l'académie. Au pourtour des piliers, sur une petite table adossée à l'un des piliers, sont deux enfans se tenant ensemble et desséchés : ils n'ont point vécu. — Au plafond sous les trois arcs de la voûte en entrant, un grand crocodile, un dauphin, une épée de mer. Sous la seconde arcade une tête de narval avec sa corne. Au milieu de la voûte, des peaux immenses de serpens, des cornes de narval et d'autres animaux; des tortues grandes et petites. Sous les trois arcades du fond, un crocodile plus petit que le premier. Un dauphin blanc de la mer glaciale; son petit n'est pas fort éloigné.

Second étage. Grande salle en carré long, fort bien éclairée, où se trouvent les objets suivans. Première armoire : des œufs dans des bocaux de verre, et, autant qu'on a pu, dans leurs nids. La collection en est fort nombreuse. 2e. Oiseaux étrangers : colibris, perroquets, etc. 3e. Faisans de mer, sarcelles, canards, souchets, morillons. 4e. Canards, sarcelles, macreuses,

millouins, bec bleu à queue, cormorans. 5e. Edredons, tadornas, oies sauvages et autres. 6e. Grebes, le grand goulon, cormorans, perroquets de mer, pingouins, plongeons, grand plongouse à gorge violette, guillemot, la rieuse. 7e. Hirondelle de mer, Stercoraire, mouëtte, goëland, nonnette. 8e. Bécasses, poules sultanes, le roi des cailles, fauconneau, égrettes, chevaliers, foulques, combattans, Corlieu, butord, Crabier. 9e. Verdiers, moineaux à gros bec, ortolans, outardes, vanneaux, guignard, alouettes, Bruans, linottes, perdrix, perdrix blanche, gelinottes. 10e. huppes, alouettes, rossignols, fauvettes, guèpiers, pies, grives, merles, loriots, tourterelles, chardonnerets, rouge-queuë, pigeons sauvages, coucous, oiseau moustache, le rhémés avec son nid suspendu ayant deux ouvertures. 11e. Hibous, éperviers, hobereaux, émouchets, émouchets bâtards, chats-huans, chats-huans de Sibérie, harpage mâle et femelle, milans, oiseau St.-Martin, boudrée, grand-duc niais tout couvert de duvet, pie-grièche, émouchet, pie blanche, émerillon, choucas des Alpes noir, choucas de Sibérie bigarré, corneille, balbuzard, geai, harfangs blancs, oiseau mocqueur, coracias, cresserelle noirâtre. 12e. Faucons, plusieurs faucons pelerins, boudrée, autour, buse, vautour de Perse, milan royal, aigle royal, piegarde.

Cette collection d'oiseaux peut être regardée comme unique : elle est presque complète en oiseaux du pays (la collection complète s'élève à huit cents), et est sur-tout remarquable par le nombre et la variété des oiseaux aquatiques.

13e. Dans des bocaux, avec de l'esprit-de-vin : fourmilliers, huit ou dix espèces; fourmillier écailleux, à sec. Fœtus de cerf d'Amérique, fœtus de chevreuil. 14e., sous verre : corne de matrice de rat, avec six embrions qui se tiennent. Peau de lièvre noir. Loutre de mer. Fœtus de *paca*. Louveteau d'Amérique. Plusieurs chats et chiens monstrueux. Zibeline blanche. Embrion de lamentin, de près de deux pouces. Embrions de rats. Jeune paresseux. Palmiste. Putois d'Ukraine. Taupe blanche. Fœtus d'éléphant, de près de demi-pied. Roselet roussâtre. Desman. Le coati. L'écureuil blanc. 15e., sous verre, dans l'esprit-de-vin : plusieurs marmoses, espèce de singes. Ecureuil sans poil. Chauve-souris avec des oreilles. Geai à gorge blanche. Lorys. Campagnole de Sibérie. Petit mulot. Souris à magasin. Hérisson oreillard. Gerboises. Rats. Taupes. Philandres ou sariques. Hermine, robe d'automne grise, et d'hiver blanche. Glouton. Fœtus de veaux marins. Putois roux de Sibérie. Castor. Rat d'Egypte, ou ichneumon; qui a été

vivant ici. Blaireau. Soble du Kamchatka. Lièvre jaune, appelé phoque. Zibeline de Tomsk. Loutre. 17e. Ecureuils : plusieurs comme des souris. Ecureuils de Suisse. Gerboises. Souslie de la grande race, ou citille. Renard blanc. Rat musqué qu'on ne trouve qu'en Russie ; entre le Don et le Volga. Ecureuil volant, membrane aux pattes. Ecureuil noir, toujours un peu roux. Chat tigré de Sibérie, gros comme un renard. Musaraigne. Variété de zibelines, avec robe de toutes les saisons. Rat de Tamaris. Variété noire de toupillon. Hérisson, comme une souris. Chakal. Lièvre noir, de Casan, plus roux que noir. Glouton. Castor. Tolaï de Selinginsk. Petit lapreau chanteur, gros comme un rat. Hamster noir. Belette blanche, en robe d'été. Squelette de belette, — de hamster. Porcépic. Marmotte. Surmulot. Sleper. Taupe sans yeux, approchant par les dents du genre des marmotes. 18e., zoophites et litophites.

Entre 1 et 2, différentes cornes, et le crâne d'un veau marin. Entre 5 et 6, bois pétrifié, dont un mêlé de cuivre. Entre 6 et 7, un grand morceau de bois pétrifié, mêlé de cuivre. Entre 8 et 9, un fruit de coco, et des feuilles de palmier. Entre 10 et 11, différentes cornes de chêvres ou de boucs de Sibérie. Entre 12 et 13, un veau à deux têtes, sous verre. Dessous, bois pé-

trifié avec cuivre. Entre 13 et 14, licatis blanc, sous verre. Entre 14 et 15, le glouton, sous verre. Le renard blanc, sous verre. Entre 16 et 17, chat marin, sous verre. Entre 17 et 18, tête de rhinocéros, avec sa peau. (Voyez la dissertation à ce sujet, dans le troisième volume des découvertes des savans voyageurs). Dessous, une tête de buffle, avec des cornes extraordinaires. Dents de différens animaux. Gros morceau de fer, prétendu natif, d'Orenbourg. Au bas de chaque armoire vitrée, d'autres vides, à l'exception de deux, où sont différens bocaux, remplis de serpens, insectes doubles, etc.

Armoires vitrées, isolées, à droite en entrant. 1e. Grue blanche. Autruche. Vautour barbu. Flamengo. Héron huppé. Héron blanc. Grand gosier. Deux autres, en tout neuf oiseaux. 2e. *Lisette* sellée, c'étoit le cheval que Pierre Ier montoit à Pultava. Trois chiens, dont l'un etoit son chien favori. 3e. Le buffle du Thibet. Le bouquetin, ou bouc sauvage. Deux portes-musc. Le moufflon de Turcomanie. Le dseren, le saïga; ces deux derniers sont des espèces de gazelles. A découvert, point sous verre: le mulet sauvage, appelé dshiggitée. Zèbre. Onagre de Perse. Éléphant empaillé, avec un Indien dessus; il a été vivant ici. Deux armoires vitrées, isolées, rondes, renfermant un arbre, avec dif-

férens oiseaux, perchés sur les branches. Squelette d'éléphant. Un renne de Laponie. Un morse, ou cheval marin. Deux chiens-marins, ou phoques. Armoires vitrées, à gauche. 4e., l'argali de Sibérie, à grandes cornes, un petit et un grand. Chakal de Perse. Deux portes-musc. Un petit renne. 5e., Ours blanc. Tigre royal. Loutre du Kamchatka. Linx. Léopard. Chakal de Perse. Dix oiseaux : flamengo, casouart, paon, etc., en tout quatorze armoires.

En haut de cette pièce est une galerie où sont des armoires vitrées, contre le mur. Première, zoophites, coraux et plantes marines. — Femme chinoise. 2e., quelques vases étrusques ; une paire de mules du pape : ouvrage en bois, fait par un moine de Kiow. 3e., figures chinoises, en ivoire, en porcelaine. — Femme des îles Aleuthes, dans son costume ; à côté, une lance des guerriers de ces îles. 4e., lampes, vases et ustensiles chinois. Figures : japonnais habillé : à côté, une guitare japonaise. 5e., ustensiles chinois, magots, etc. 6e., habillemens chinois. — Magicienne de Sibérie dans tous ses atours, avec ses instrumens de sorcellerie. 7e., habillemens chinois et tartares. — Un lamoute dans son costume, et une idole à ses pieds. 9e., habillemens de différens peuples de la Sibérie. On y remarque une ceinture de virginité ; la plus

grande

grande ouverture est faite en poire, et environnée de pointes de fer. — Lapon dans son costume. 10e., habillemens tartares, persans. — Deux guitares de Perse. Magicien de Sibérie, ou chaman. 11e., habillemens américains. — Bâton rhunique, moderne. 12e., différens ouvrages en ivoire, entr'autres un vase où sont sculptés tous les czars : celui-là est de dent de vache marine. 13e., idoles mongoles, dont parlent Pallas, Chappe, Coxe, et Bachmeister. — Femme de Lamoutc. 14e., idoles. 15e., idoles. — Grande conque marine. Mandarin habillé. 16e., zoophites, coraux, et plantes marines. Autour est une balustrade sur laquelle on a distribué des coquilles ; différentes espèces de bois du pays ou étrangers : le tout sous verre. Cette collection n'a rien de remarquable ; elle est peu soignée et fort incomplète.

De la galerie on passe dans un couloir pratiqué autour de la voûte qui donne du jour à la bibliothèque de Radziwill. Sur les fenêtres, et dans les ouvertures pratiquées pour communiquer la lumière, on voit les os fossiles, dont Pallas, et les autres voyageurs ont parlé, et qui ont été trouvés dans différentes parties de l'empire de Russie. Il y a des squelettes de différens animaux, d'autruche, de chiens, de singes. Des bois de cerf, des cornes de buffles, de boucs

sauvages à quatre branches, les restes d'un squelette de baleine. Un monceau d'os de différens animaux, sur-tout beaucoup de dents d'éléphans, dont plusieurs ont souffert. Des cornes de moufflon. Tête, avec des défenses recourbées. Dans l'embrâsure de la fenêtre, à droite, un tas d'os de différens animaux, comme buffles, dents d'éléphans, différens os de jambes, de côtes. Dans l'embrâsure suivante les restes de la baleine, dont parle Bachmeister, qui consistent dans l'épine du dos, presque entière, et quelques côtes.

De ce passage, pratiqué autour de la voûte, on entre dans une bibliothèque avec tribune. On y remarque au milieu un planétaire fort beau, à l'usage du grand-duc, fait en Angleterre. Plusieurs ouvrages en cire, dont un obélisque, fort bien faits. Un autre représente un traîneau kamchadale traîné par des chiens. Une espèce de porte à l'antique, avec une perspective dessous, très-bien ménagée : c'est une Russe qui est l'auteur de ces différens ouvrages. Trois boîtes en forme de volumes in-folio, renfermant les soufres d'Italie. Sur une fenêtre un modèle de presse d'imprimerie. Les livres sont ainsi classés dans les armoires : 1ere. astronomie; 2e. 3e. 4e. 5e. et 6e. critiques. 7e. 8e. et 9e. histoire littéraire. 10e. Philosophie. 11e. collection d'ouvrages acadé-

miques. 12e. et 13e. philosophie. 14e. politique. Dans cette bibliothèque on nous a fait voir un livre fort intéressant par sa rareté, et par la note qu'on y trouve : elle a été fournie par l'impératrice : *Cicero de officiis*, chez Jean Fust, 1466, petit in-folio, de la plus belle conservation, sur vélin. La note cite la vente de M. Schwarts, faite à Nuremberg, où ce livre ne pût être taxé, vu sa rareté. Petit tableau de la transfiguration, peint en couleurs à la cire, par le chevalier Hornia, Vénitien : il prétend avoir retrouvé ce secret, connu des anciens.

Dans une petite chambre on voit quatre tours qui ont servi à Pierre Ier. Nombre d'ouvrages de sa propre main tapissent les murs, la plupart sont de cuivre, et représentent des siéges et des batailles. Au milieu de la voûte est un grand lustre en ivoire, fait par Pierre Ier. Dans une armoire à gauche de la porte, on voit des plats, des assiettes et des coupes en bois ; le tout fait de la même main. On conserve dans un étui le portrait de Louis XV, fait sur ivoire, d'après ses médailles : il n'y a point de revers. Dans la même armoire, une plaque de cuivre, sur laquelle est représentée, en relief, la bataille de Pultava ; elle est assez bien exécutée. Dans la même chambre sont les portraits de son frère, et de la princesse Sophie, ayant la couronne et

le manteau royal. Dans une armoire vitrée, et dans un coffre de cuivre doré, est un manuscrit déposé par Catherine II. Il est écrit de sa main, à l'exception de quelques passages fort courts et peu nombreux. Il y a des ratures. En voici le titre qu'elle a écrit elle-même : *Matériaux dont les traductions sont dans le sénat, et qui ont servi pour composer l'instruction de la commission établie pour faire le projet des lois.* La décoration en bois, attenante à l'armoire, est fort ingénieuse. Le bois du châssis où est la serrure, représente une colonne rostrale : autour des battans sont des médaillons qui rappellent les principaux événemens du règne de Catherine : comme la victoire de Tchesmé, la fondation de la maison des enfans trouvés, etc. ; de cette chambre on passe dans celle où est Pierre Ier., sous un dais, assis dans un fauteuil (1), placé dans une alcove ; à droite

(1) Il a son habit de noces, bleu clair, brodé en argent par Catherine ; ses véritables cheveux, une longue cravate blanche, des bas brodés, des boucles rondes de la grandeur d'une pièce de 24 sous : à côté de la porte de cette chambre, est un clou qui désigne la taille de ce prince ; elle étoit de six pieds deux pouces huit lignes : ce qu'on avoit dit, qu'autrefois il étoit en pied, et qu'on le faisoit mouvoir par un ressort, est controuvé.

et à gauche sont deux cabinets : dans le premier, le hausse-col (très-grand), la ceinture, l'écharpe de soie, avec frange assez longue et pendante ; un habit, une veste, une culotte, une épée fort simple, à poignée de fer, coquille et branche en cuivre : un chapeau sous verre, avec un trou de balle dans une des cornes ; on ne conçoit même pas comment le czar n'a pas été blessé de ce coup ; on est obligé de supposer qu'il avoit le chapeau très-relevé, ou, ce qui est plus vraisemblable, qu'il le tenoit à la main ; car la balle a frappé la corne droite, et l'a traversée très-près de la tête ; aujourd'hui le trou touche même à la forme du chapeau ; mais il faut supposer qu'il a été agrandi par la quantité de personnes qui le voyent, et ne peuvent s'empêcher de le toucher. La doublure de l'habit qui est en soie, a été raccommodée, l'habit est gros vert, sans galon ni plaque : la couleur en est passée ; les boutons, de forme conique, et de métal doré. Dans l'autre cabinet : un juste-au-corps de cuir, culotte de matelot, des souliers raccommodés et du cuir pour le même usage, en cas de besoin. Un petit bonnet de basin rayé, fin ; une paire de bas déchirés et raccommodés en plusieurs endroits. Une paire de bottes sans pieds, faisant l'effet de guêtres. Si l'on veut un plus long détail sur cette chambre, nous renvoyons à Bach-

meister, page 164. Pierre Ier. a un sabre, dont la poignée est d'agathe ; au bas, dans une gaîne qui tient au fourreau de la lame, sont une cuiller et un couteau.

Nous avons été dans différens cabinets, renfermant beaucoup de livres, point encore en ordre. Dans le premier sont principalement des ouvrages sur l'histoire ecclésiastique. On y voit la fameuse édition de 1465, du livre de Lactance *de divinis institutionibus*, imprimé *in venerabili monasterio Sublacensi :* le livre est complet, in-folio, sur papier, bien conservé ; une note à la main, fournie par l'impératrice, cite le journal de France, année 1784, page 447, où on porte à 3,500 livres la valeur de cet ouvrage.

Dans un autre cabinet : le buste de Menzikow, en cire, pris sur sa figure, et vêtu de ses propres habits, avec le cordon de Saint-André ; il a l'air sévere, une belle figure, une petite moustache, et une perruque blanche : son habit est de soie, bordé d'un petit galon d'or. Il y a quarante et tant de volumes de manuscrits, de Kepler. Un beau manuscrit de Pline, sur vélin, très-moderne. Dans un autre cabinet qui communique au précédent, des ouvrages de sciences en tout genre. Plusieurs livres défendus par le Sinode. Dans deux autres cabinets on voit des instrumens qui ont servi à Pierre Ier., beaucoup d'outils,

comme haches, scies, marteaux, etc.; il y a aussi plusieurs vieux tableaux qui dépérissent, étant couverts de poussière. Les plus remarquables sont les portraits du faux Démétrius, ayant le sceptre et la couronne, et de Menzikow. Il en est un autre, infiniment curieux, c'est celui d'une femme ukrainienne, ayant une barbe fort longue: elle est d'abord représentée avec ses habits, ensuite nue, avec tous les signes extérieurs de son sexe; cette femme a eu des enfans. Ce tableau, très-mal peint, a été fait d'après nature: nous n'avons pu nous procurer aucun renseignement sur une chose aussi extraordinaire.

En sortant de ces cabinets nous sommes entrés dans la tribune de la bibliothèque dont nous avons parlé ci-dessus.

A droite en entrant sont deux armoires remplies de livres russes, sur la religion, la théologie. Dans la seconde, les différentes bibles russes. Le nouveau testament russe et hollandais, imprimé à la Haye, en 1717. Différentes bibles. Nouveau testament, imprimé à Moskou, en 1628, en assez mauvais état. Bible russe de 1651, sans lieu d'impression: voilà tout ce que l'on nous a montré, qui en valût la peine. 3e. armoire: manuscrits russes, ecclésiastiques. 4e. et 5e., dictionnaires et grammaires de différentes nations.

6e. et 7e., manuscrits mongols, chinois, et japonnais.

Les livres japonnais sont une nouvelle acquisition, c'est M. Laxman qui les a donnés avec les titres en allemand. Les premiers principes des sciences, comme histoire, géographie, arithmétique. Un calendrier japonnais, sur une feuille très-fine. Anciennes histoires de guerriers et héros, principalement du temps de Jorimo. Il y a très-peu de choses écrites, presque tout est en figures mal dessinées. Une histoire, intitulée: *Kou-Tyn-Cio*, sans figures. Petit livre de prières de la religion de trente-trois temples. Histoire du supplice du général *A-O-Ia-Mou-Ka-Son-ma*. Deux volumes d'œuvres de théâtre. Deux tragédies, en deux petits volumes, intitulées: Tragédies de l'histoire ancienne et véritable. Si l'on veut avoir un détail des ouvrages chinois qui y étoient anciennement, voyez Bach., page 128. Il est nouvellement arrivé plusieurs manuscrits et livres mongols, et du Tibet. La plupart de ces ouvrages sont des livres de prières, de morale, de philosophie; très-peu sont intéressans, et ont rapport à l'histoire. La collection consiste en quatre-vingt-quinze estampes ou images, représentant des idoles et des guerriers. Cent soixante-trois pièces, tant manuscrits que livres imprimés. Il y a quelques manuscrits du

Tibet, traduits en langue mongole. Celui qui a procuré cette collection s'appelle Jean *Jachrig*, allemand de nation. Il étoit venu en Russie avec les colonies palatines qu'on avoit établies en Sibérie, en 1769; il a vécu seize ans parmi les mongols, et il y retournoit à l'époque où nous étions à Pétersbourg. On ne connoît encore que les titres des ouvrages dont nous parlons: ils sont traduits en mauvais allemand, fort souvent obscurs, pour ne pas dire inintelligibles. On les a tous traduits, ou à-peu-près, devant nous, mais aucun ne nous a paru assez intéressant pour mériter d'être cité. Ces derniers articles étant, ainsi que les livres japonnais, une acquisition nouvelle, Bachmeister n'a pu en parler.

Cet immense recueil nous a donné occasion de demander s'il y avoit ici des gens assez instruits pour faire connoître les ouvrages chinois, mongols et autres, qui enrichissent cette bibliothèque; la réponse a été négative. Nous nous sommes aussi informés s'il n'existoit pas une école pour apprendre les langues de l'Asie, ou même celles des différens peuples soumis à la domination russe; la réponse a été encore négative. Il est à présumer que l'impératrice ne négligera pas de créer un établissement aussi intéressant, et aussi nécessaire aux progrès des connoissances dans son pays.

Huitième armoire, manuscrits russes (voyez Bach., pag. 84). Nous n'avons eu que le temps de remarquer les rapports et lettres originales envoyées au prince Menzikow depuis 1713. Neuvième et dixième : livres d'estampes, ouvrages remplis de gravures et de dessins. Onzième et douzième : livres modernes russes, la plupart des romans, encore sont-ils traduits de différentes langues. Treizième : théâtre, histoire et grammaire. Quatorzième : livres russes. La collection des ouvrages originaux russes imprimés, alloit, en 1791, à 1760 et quelques; au total, à 3000, non compris les livres d'église. Les plus anciens manuscrits sont esclavons; les manuscrits russes qui sont ici ne remontent qu'à Pierre Ier., quoiqu'il y en ait dans les monastères de 300 ans et au-delà. On compte au plus 40000 volumes dans cette bibliothèque; il y a un fonds de 3000 roubles pour son entretien, et celui des instrumens d'astronomie.

La bibliothèque communique à une rotonde qui est entre la bibliothèque Radziwill, et l'observatoire. On voit au milieu le globe donné par les états-généraux au Czar Alexis Michaëlovitz; une assez petite quantité de vêtemens et armes de différens peuples de la mer du Sud; grand nombre de globes, notamment le premier qui ait été fait en langue russe,

en 1701 ; une multitude d'instrumens de physique, d'astronomie; la plupart ont beaucoup souffert, et nous ne concevons pas qu'on les laisse périr ainsi ; d'ailleurs ils seroient beaucoup mieux placés autre part, n'étant ici d'aucune utilité, car on ne donne dans cette maison aucune leçon de physique; differens modèles de vaisseaux ; une galère parsemée de fleurs de lys; armoire double remplie uniquement des atlas et des livres de géographie qui ont appartenu à Pierre Ier. ; armoire où sont des modèles de fortifications en petit : le jeu d'échecs de nouvelle invention; composé de quelques centaines de pièces ; il a été fait par un Allemand : l'inventeur a écrit deux ou trois volumes sur ce jeu, qui nous a paru extrêmement compliqué ; sacrifice d'Abraham en ivoire, draperies en bois, assez bien exécuté, inférieur à ce qui se voit dans ce genre à Munich et à Copenhague.

Cabinet des monnoies et médailles : trois petites pièces ; un magnifique herbier anglais, des plantes appartenantes à M. Fothergill, au comté d'Essex, dessiné par M. Muller, sur vélin, six volumes; autres ouvrages dans le même genre, d'oiseaux, de fleurs, etc., entr'autres de madame Mérian : il devroit se trouver ici un herbier considérable selon Bachmeister ; bureau de Pierre Ier., où l'on a conservé dans l'intérieur

tout ce dont il se servoit : ce bureau est d'une grandeur démésurée ; apothicairerie portative de ce prince ; antiquités en or et en argent, colliers, vases, et autres choses trouvées dans des tombeaux de princes tartares, ou dans la terre ; il y a aussi des clefs de villes conquises ; petit portrait d'une maîtresse d'Auguste II, qu'il donna à Pierre le Grand ; un secret le montre occupé avec elle sans témoins ; quantité de monnoies tartares ressemblant fort à celle des turcs, japonnaises, carthaginoises (en petit nombre), russes et tartares ; médailles russes ; quelques poignards et ornemens de dames russes et tartares ; quelques petits tableaux nullement remarquables ; 156 petits tiroirs de médailles anciennes, dont 13 seulement de grecques et romaines ; deux autres grandes armoires de monnoies et médailles de différens pays. Il paroît que ces cabinets sont peu visités, on avoit de la peine a trouver les clefs, et à ouvrir les tiroirs ; et l'homme chargé de cette partie n'a pu nous donner une seule réponse satisfaisante. Dans les pièces où étoit autrefois le cabinet de minéraux, on voit un grand morceau de fer natif, trouvé par Pallas en Sibérie ; quoiqu'on en ait séparé plus d'un quintal en petits morceaux, il pèse encore plus de 1400 liv. ; les espèces de vitrifica-

tions qui sont dessus, avaient fait douter qu'il fût naturel : MM. *Black* et *Hutton* d'Edimbourg ont décidé que ces cristallisations étoient inimitables par l'art. Secrétaire de très-beau bois, orné de bronze doré, le tout d'un travail admirable ; tout l'intérieur s'ouvre et se ferme par des ressorts, il y a un instrument par derrière qui joue plusieurs airs : cette superbe pièce a coûté 24000 roubles ; c'est l'ouvrage d'un Allemand : le fond de cette chambre est en rocailles artificielles : il y a quelques modèles de maisons, de fourneaux de mines et d'autres objets de mécanique.

Cabinet de minéraux russes : deux petites pièces ; dans la première, les fossilles, dans la seconde les minéraux ; or, 155 morceaux, argent, 100 ; plomb, 202 ; cuivre, 488 ; fer, 279 ; zinc, 22 ; pierres, 125 ; asbestes, 21 ; basaltes, 33 ; marbres, 179 ; le reste peut aller à 4 ou 500 morceaux ; en tout, 18 à 1900 : il y a beaucoup de tiroirs, mais ils sont vides.

Cabinet de minéraux étrangers : une seule pièce assez petite ; or, 150 ; argent, 753 ; étain, 107 ; plomb, 124 ; cuivre, 420 ; fer, 501 ; antimoine, 108 ; mercure, 81 ; pirytè de soufre, 102 ; bitume succin, 70 ; jaspes, 143 ; argile, 143 ; quartz, 129 ; gypse, 183 ; marbres, 244 ; pierres, onix, opales, calcédoines, etc. 272 ;

cristal de montagne, 310; en tout, près de 5000 pièces, sans compter une petite collection de minéraux de Suède, donnée par le roi : il n'y a dans tout cela rien de curieux, si ce n'est quelques morceaux d'or et argent natif.

Observatoire. Quoiqu'on y entre de l'intérieur du bâtiment par une porte de communication, il y en a une autre extérieure que se sont réservée les professeurs d'astronomie ; elle donne du côté de la place. L'observatoire consiste en deux étages voûtés, surmontés d'une plate-forme : autour de chacune des deux rotondes qui font les salles principales, sont de petits cabinets : dans les deux rotondes comme dans les cabinets, est une grande quantité d'instrumens d'astronomie ; les uns amoncelés, les autres jetés çà et là, la plupart n'ont même jamais été déballés ; il y a entr'autres un quart de cercle de huit pieds de rayon, sur le modèle de celui de Gréenvich, qui non seulement n'a pas servi, mais qui seroit aujourd'hui dans l'impossibilité de servir, sans de grandes réparations : après avoir fait construire une muraille pour l'assujettir, on s'est aperçu que l'emplacement étoit trop petit, et que de plus il eût été impraticable, vu le local, d'y faire des observations suivies : l'observatoire est

construit de manière, que, dans les temps très-froids, ainsi que dans les dégels, il est impossible d'y travailler ; les pendules s'y arrêtent à 20 degrés, et l'humidité pénètre à travers les murs, au point d'attaquer les instrumens, dont la plus grande partie est en cuivre; un autre défaut ; c'est que le professeur d'astronomie ne logeant pas dans la maison où est l'observatoire, ne peut pas s'y transporter toutes les fois que sa présence y seroit nécessaire. On ne sauroit voir sans peine les dépenses immenses faites pour un établissement de cette importance, devenues inutiles par des obstacles auxquels il seroit facile de remédier. Depuis que le professeur et académicien actuel (M. Rumowski) occupe cette place, il n'a formé que deux élèves ; actuellement il n'a plus personne pour le seconder, et il nous a dit que son grand âge ne lui permettoit plus de songer à former de nouveaux sujets; on remarquera que c'est-là le seul observatoire de l'Empire où l'on fasse des observations; et qu'il n'y a guères que deux ou trois mois où on puisse les faire, le temps étant couvert une grande partie de l'année, et les nuits trop froides ou trop courtes; ajoutons à ces remarques déjà trop multipliées, que lorsque le canon de la forteresse tire, tout le bâtiment s'ébranle : on

a le projet d'établir un observatoire sur une montagne qui est sur la route de Czarskoselo.

Nous renvoyons les observations météorologiques au volume suivant, où nous traiterons du climat de la Russie.

Près du bâtiment où sont toutes les collections, il y en a un autre isolé, dépendant de l'académie, de vingt-quatre croisées sur cinq : il est intérieurement divisé en deux parties; dans l'une sont neuf presses pour l'allemand et le latin : de plus les appartemens pour tout ce qui tient aux cartes géographiques, et les presses pour les tailles-douces : dans l'autre sont les presses pour l'imprimerie russe, la salle de conférence où s'assemblent les académiciens une fois par semaine, et une salle où sont des instrumens de physique. En entrant on trouve à gauche l'endroit où l'on grave les cartes géographiques; il y a très-peu d'ouvriers, nous y avons vu quatre graveurs occupés à graver des cachets pour les départemens du commerce; il n'y avoit que quatre établis dans une petite chambre. Dans l'autre, séparée seulement par une espèce de passage, étoient quatre ouvriers occupés à enluminer des cartes. Les graveurs ne gagnent que 74 roubles par an, sur quoi ils doivent se nourrir et se vêtir. On avoit vendu près de deux mille cartes de la Russie en carac-

tères

tère russe, sur à-peu-près huit cents en caractères latins (cette grande carte est composée de trois planches); il faut remarquer que la première a paru en 1786, et la seconde en 1787. Deux presses en taille-douce, dont les cylindres vont chacun par le moyen d'une grande roue, que deux hommes font mouvoir : ce moyen n'est économique ni pour le temps ni pour la main-d'œuvre : on n'en va pas plus vîte, et on occupe trois hommes, tandis que deux pourroient suffire; il y a aussi une presse selon la manière ordinaire : elle est pour les ouvrages délicats. Dans la partie à droite, quatorze presses pour l'impression en russe, dont neuf étoient en activité : on n'imprime dans les deux imprimeries qu'en russe, en allemand et en latin. La feuille in-4°. coûte un rouble pour la composition, et un cop. par feuille pour le tirage : en sus le papier. La feuille in-12, de quatre à cinq roubles pour la composition; les particuliers peuvent faire travailler à cette imprimerie.

Salle de physique, composée de trois pièces : la plus grande est celle du milieu. Grand nombre d'instrumens de physique abandonnés et couverts de poussière. Deux grands tableaux, l'un représentant Pierre Ier., l'autre Catherine seconde, formés de l'assemblage de différentes figures coloriées et éparses : (voyez Bach., pag.

182). Machine faite par le professeur *Kratzenstein*, de Copenhague, qui rend le son des cinq voyelles A, E, I, O, U. Elle est dans le genre d'un orgue, et en appuyant sur une des touches, on obtient le son de la voyelle qu'on veut. Il y a des lettres dont le son est assez bien rendu comme E, I et U, (*ou*) A et O sont à peine reconnoissables. On avoit proposé un prix de cent ducats pour la machine qui rendroit le mieux le son des voyelles, celle-ci l'a remporté. On voit, dans le catalogue de l'académie, le titre de l'ouvrage de ce professeur. : *Testamen resolvendi problema ab academia scientiarum, Imper. Petropolitana publice propositum. 1°. Qualis sit natura et character litterarum vocalium A, E, I, O, U, tam insigniter inter se diversorum : 2°. nec non construi queant instrumenta ordini tuborum organicorum sub termine vocis humanæ noto, similia quæ litterarum A, E, I, O, U, sonos exprimant,*

Verre de Tschirnhaus ; il porte le nom de son auteur : c'est le troisième que l'on connoisse : il est composé de deux verres qui tiennent l'un à l'autre par deux barres de fer. La distance, entre eux, est de trois pieds trois pouces. Le verre principal a de diamètre un pied dix pouces $\frac{1}{2}$, son épaisseur, au milieu, est de deux pouces : la distance du foyer, cinq pieds cinq pouces ; le

diamètre du foyer, un demi-pouce. Le second verre ou verre collectif, a de diamètre sept pouces et $\frac{2}{5}$, son épaisseur est de $\frac{7}{10}$ de pouce : la distance du foyer un pied sept pouces $\frac{1}{5}$; le diamètre du foyer est de $\frac{2}{100}$ de pied, ou deux $\frac{88}{100}$ de ligne. Les deux verres ensemble, la distance du foyer est de 4 p. 3 po. $\frac{2}{5}$. L'intensité de la chaleur, dans les foyers réunis, est à celle de l'air ordinaire, comme huit mille six cens quarante-neuf est à un. C'est le père du professeur Graft, qui a fait les expériences dont parle Bachmeister ; elles sont exactes, mais ses détails sur ce verre ne le sont pas. Les mesures ci-dessus sont le pied et le pouce du Rhin.

Globe de Gottorp, dans une petite rotonde, construite à cet effet au milieu de la place de l'académie, qui est plutôt un marais : il a près de dix pieds de diamètre ; toutes les constellations y sont marquées, et on voit leur marche de l'intérieur du globe où sont des bancs et une table. En dehors sont marquées toutes les parties de la terre, mais seulement désignées, et le nom d'aucun pays n'est écrit, ce qui pourroit cependant se faire sans confusion, vu la grandeur de l'échelle.

En général, nous n'avons pas été contens de la manière dont tout étoit tenu dans cet établissement. Les professeurs, dans chaque partie, ne

la connoissoient qu'à peine : le bibliothécaire étoit absolument neuf. La princesse de Daschkow, *directeur* et *président*, (dont nous parlerons dans le vol. suiv.), économise le plus possible, ne paye pas ce qu'il faudroit pour se procurer des hommes à talens : aussi n'a-t-elle que des gens médiocres. Un Français ne peut s'empêcher de se rappeler la citoyenne *Brulart*, ci-devant comtesse de Genlis, ensuite marquise de Sillery, et l'on trouveroit aisément entre ces deux *femmes hommes*, des rapprochemens qui pourroient égayer nos lecteurs ; mais nous respectons leur sexe primitif.

L'agrément de la princesse est nécessaire pour visiter l'académie, et l'on est ordinairement accompagné du secrétaire.

Ecoles normales. Il y en a une dans chaque quartier. Elles ont été fondées par l'impératrice, en 1783. Nous avons vu celle du quartier de Casan : la maison des écoles est située à côté de l'église de ce nom, sur le canal de Catherine ; plusieurs des maîtres y sont logés, ils ont depuis 200 jusqu'à 400 roubles. Ils sont huit, dont sept russes, et un allemand. On apprend aux enfans le russe, l'allemand, et le latin, pour ceux qui le désirent : à lire, écrire, chiffrer, l'histoire, la géographie, et les mathématiques. Il y a des écoles normales qui ne réunissent pas autant

d'objets d'instruction, et dans lesquelles on apprend seulement à lire, écrire et chiffrer: celle-ci est la plus considérable, et la mieux fournie en maîtres: on nous a assuré que plus de quatre cents enfans la fréquentoient: il faut le croire sur parole; car, dans les classes que nous avons parcourues, il n'y avoit pas, à beaucoup près, ce nombre d'enfans. Il est vrai qu'on nous a dit que la rigueur du froid en avoit empêché beaucoup de se rendre à l'école. Le thermomètre étoit, ce jour là, à dix-huit degrés. Les classes étoient en général fort propres, sans odeur, et sans une chaleur trop forte. Les garçons et les filles sont ensemble dans les classes: les filles ont seulement des bancs à part: on apprend le catéchisme aux enfans de religion grecque: pour ceux qui suivent une autre religion, on s'en rapporte à leurs parens: il y a, en général, dans ce pays un esprit de tolérance très-remarquable. Les classes durent de huit à onze heures, et d'une à cinq. Les parens ne payent rien pour leurs enfans. On les reçoit depuis quatre ans, jusqu'à quinze. S'ils s'absentent plusieurs jours sans que les parens en donnent avis, on les envoie chercher, et si les parens mettent une trop grande négligence à faire suivre aux enfans le cours des écoles, on leur en interdit l'entrée.

Ce seroit ici le moment de décrire les maisons

impériales qui sont aux environs de Pétersbourg, et il entroit dans notre plan de le faire; mais voulant égaliser, à-peu-près, les deux volumes qui traitent de la Russie, nous renvoyons ce chapitre à la fin du tome quatrième.

CHAPITRE XII.

Schlusselbourg. Manufacture de toiles peintes. Canal de Ladoga.

On sort de Pétersbourg en remontant la Néva : l'on trouve à six verstes la manufacture de porcelaine; à vingt-une, le chemin de Kolpina; à trente-une, le château de Pella (1); de l'autre côté de la rivière, et à quatre verstes, est une maison de campagne au feu prince Potemkin : il y en a fort peu sur cette rive, à cause de la difficulté des chemins, qui sont impraticables une grande partie de l'année. Auprès de Pella est

(1) A trois cents toises, est la poste, où l'on peut dîner tant bien que mal.

une fort petite maison, au grand écuyer Nariskin, joliment située.

Schlusselbourg, forteresse, au milieu de la Néva, à l'endroit où elle sort du lac Ladoga, à cinquante-huit verstes de Pétersbourg : elle s'appeloit anciennement *Notebourg* ; après avoir été plusieurs fois prise par les Suédois et les Russes, elle est enfin demeurée à ces derniers, Pierre Ier. s'en étant rendu maître en 1702. L'île où elle est située n'a pas deux cents toises, dans sa plus grande longueur, sur cent de large. La forteresse, au plus, cent vingt toises sur soixante, ce qui n'empêche pas M. Lévêque de lui donner l'épithète de *vaste*. Elle forme un triangle irrégulier. Dans un coin, du côté de l'est, est un emplacement formé par un canal : c'étoit autrefois la vraie forteresse, le séjour des prisonniers, qui l'a été du malheureux prince Ivan ; c'est aussi où est la maison commencée par ordre de Pierre III, et abandonnée lors de sa déposition : elle est restée dans le même état. On a augmenté les bâtimens pour les prisonniers : quoiqu'on nous ait dit, sur les lieux, qu'il n'y en avoit plus que de la ville même, il y est arrivé, le jour que nous y étions, un prisonnier, venant de Pétersbourg, dont le nom et le crime étoient également inconnus. Il y a sept tours à la forteresse, les murs en sont de pierre, et d'une

épaisseur extraordinaire. Il est assez difficile de se procurer l'entrée de cette place, à moins qu'on n'en ait obtenu l'ordre à Saint-Pétersbourg, mais, comme on ne voit jamais les chambres des prisonniers, et que la curiosité porteroit à voir seulement celles qu'ont occupé les personnages qui rendent cette forteresse fameuse dans l'histoire, cette privation est fort légère : le village de Schlusselbourg (car il ne mérite guères le nom de ville), est sur le bord de la Néva, et sur le canal dont nous allons parler : il ne contient que quinze cents habitans, en y comprenant même les ouvriers de la manufacture ci-après,

Manufacture de toiles peintes. Elle appartient à M. Lehman, et mérite d'être vue : elle est située dans une petite île, séparée de Schlusselbourg par un bras de la rivière, qu'on nomme la petite Néva, qui n'a guères que deux cents pieds de large, et qu'on passe sur un pont. L'île a une grande verste de long, quelquefois d'avantage, lorsque les eaux sont basses : elle est extrêmement étroite : c'est un présent de l'impératrice au propriétaire, qui lui a donné le nom d'île de Catherine.

Les bâtimens de la fabrique étoient tous en bois ; le propriétaire avoit le projet de les reconstruire en briques : deux étoient déjà terminés, et l'on y travailloit ; dans l'un sont les

magasins des couleurs et des toiles, peintes ou non peintes ; une salle où quatre-vingt filles peignent les couleurs qui ne peuvent pas passer à la garance, qui sont, le bleu, le jaune et le vert ; elles ne gagnent que trois roubles par mois, ce qui est bien modique ; mais comme elles ont, presque toutes, leurs parens sur les lieux, c'est toujours un soulagement pour eux, puisqu'ils seroient obligés de les nourrir sans cela : car il y a beaucoup moins de courtisanes envoyées de Pétersbourg qu'on ne le dit, et celles-là sont occupées à d'autres travaux. La sécherie est aussi dans ce bâtiment. Dans l'autre est une des salles où on imprime : elle est fort belle : nous y avons vu vingt-huit imprimeurs en activité (M. Lehman dit qu'il doit y en avoir quarante), ce qui, joint à dix-neuf, dans un bâtiment de bois (M. Lehman dit vingt-cinq), fait quarante - sept, et selon le propriétaire, soixante-cinq. Il nous a assuré qu'il avoit huit polissoirs, nous n'en avons vu que cinq en travail. Au fond de la grande salle du bâtiment neuf, un petit cabinet où sont des moules : la plus grande partie est en bois : l'autre, en fils de laiton. Les premiers sont plus chers : il y en a de très - bien faits. Six graveurs de moules, et un dessinateur. Le moule est composé de trois pièces : celle que l'on grave est de poirier (il

vient de Suisse et d'Alsace) : les deux autres, de chêne, posées dans un sens différent. Une forme en bois, bien faite, peut imprimer cinq cents pièces, et il y a tel dessin qui va à deux mille. Un ouvrier imprimeur, assidu, et bon travailleur, peut gagner 40, et jusqu'à 50 roub. par mois; mais c'est le petit nombre.

La blanchisserie, ou l'endroit où l'on passe les toiles à la garance, a cinq cuves où l'on met, à la fois, quarante pièces ou plus, si ce sont des petites : elles sont cousues au bout l'une de l'autre, et on les remue pendant deux ou trois heures environ, selon que la matière bout; il faut avoir grand soin qu'elle ne bouille pas trop vîte : après quoi on roule les pièces à un moulinet au-dessus de la cuve, et quand l'eau s'est écoulée en grande partie, on les jette dans l'eau froide; alors les couleurs sont bien empreintes, et ne changent plus. Les cuves sont de cuivre, revêtues de plomb extérieurement; elles coûtent 25 roubles le poud, et en pèsent quarante à cinquante; Elles durent fort long-temps. Il y a une sixième cuve, toute de plomb, pour les couleurs où il entre du vitriol, qui rougiroit le cuivre. L'eau est fournie, ainsi qu'aux autres endroits qui en ont besoin, par deux roues, placées sur la petite Néva, à côté du pont; elles ont chacune huit aîles, à côté desquelles est

un petit seau, contenant deux vedros, ce qui en fait trente-deux par chaque roue : le courant les fait tourner, de manière qu'en $\frac{3}{4}$ de minute, elles peuvent fournir ensemble soixante-quatre vedros. Les seaux se renversent d'eux-mêmes dans un canal. Les toiles se tirent, celles de lin, du pays, celles de coton d'Angleterre : les pièces sont de vingt-cinq et trente archines : il en sort annuellement de cette fabrique vingt mille pièces : tout est consommé dans le pays : rien n'est exporté ; et le propriétaire nous a dit qu'il ne pouvoit suffire aux demandes, et que tout étoit toujours retenu deux ou trois ans d'avance. Aussi son projet est-il d'augmenter de beaucoup, même de deux fois autant qu'il y en a, le nombre de ses ouvriers, qui étoit, en novembre 1791, au dessous de trois cents, en y comprenant ceux qui travaillent chez eux, hors de la fabrique ; mais cela se réduit à quelques femmes qui peignent. Les matériaux, pour les couleurs, se tirent, presque tous, de Hollande ; l'indigo, de Portugal ; la garance, de Hollande, pour 45000 à 50000 florins : environ quarante tonneaux, de trente-sept à trente-huit pouds. Il y en a qui coûte 17 roubles le poud. Il y a de la garance auprès d'Astracan, mais on néglige de s'en occuper.

Maison pour travailler à la lessive, l'hiver :

elle est sur la Néva, carrée, et faite en forme de bain. On l'échauffe par deux fourneaux. Un pont, soutenu en l'air par des chaînes, en forme le plancher. C'est une invention ingénieuse, et que nous n'avions vue nulle part. Il y a dans le nombre des ouvriers plusieurs esclaves du propriétaire : ils sont vêtus, logés, ont le pain, un boisseau de blé, et deux roubles par mois. On étoit occupé à construire un bâtiment qui contiendra quatre machines que des chevaux feront agir ; elles seront pour broyer les couleurs, râper les bois de teinture, lustrer et cylindrer : Ces différentes opérations ont déjà lieu ; mais ici, elles seront réunies. La machine pour lustrer aura douze polissoirs, dont chacun fera l'effet de deux que des hommes feroient agir. L'impératrice, au commencement de cet établissement, il y a vingt-sept ans, a prêté 50,000 roubles, à 6 pour $\frac{0}{0}$. Tout ce qu'elle porte sur elle, pendant l'été, y est fait. Il y a de jolies choses ; de fort beaux mouchoirs de mousseline, de 10 à 20R. des pièces de 50 (elles coûtent en blanc de 30 à 35.) ; des pièces pour meubles, qui durent éternellement, et ne coûtent que 40 copecks l'archine carrée (en blanc, 20). On y exécute le dessin qu'on veut, et si l'on commande cinq cents pièces, on ne fait pas payer la forme. M. Lehman achète à Pétersbourg le charbon de terre 25 cop.

le poud, ce qui nous paroît d'autant plus désagréable, qu'il y en a auprès de Moskou qu'on n'exploite pas. Le charbon de bois, 30 copecks le tonneau.

On aura soin de se munir d'une lettre pour M. Lehman, d'autant qu'on seroit fort embarrassé de se loger ailleurs que chez lui, et qu'il reçoit fort poliment les étrangers.

Canal de Ladoga, commencé en 1718, terminé en 1731, (il y passa des bâtimens dès 1728). Il a cent quatre verstes de long, et suit les bords du lac à des distances inégales, mais toujours fort rapprochées. Il va du Volkof à la Néva. Pierre Ier. se vit contraint d'entreprendre ce grand ouvrage, parce que la navigation du lac étoit dangereuse par le changement des sables et des bancs, et qu'il y périssoit tous les ans plusieurs barques. Ce canal étant de niveau d'un bout à l'autre, ou n'ayant qu'un pied de chûte dans sa longueur, ce qui est la même chose, n'a d'écluses qu'aux deux bouts, parce qu'il est plus élevé que les deux rivières, Volkof et Néva. Le canal, plein, à six pieds d'eau, est de trois pieds plus haut que la Néva (le jour que nous l'avons vu, deux pieds sept pouces), et seulement d'un pied que le Volkof, lequel est plus haut de deux pieds que la Néva, dans la hauteur ordinaire de ces deux fleuves. Il y a aux deux extrémités trois

écluses parallèles. D'une porte à l'autre vingt-quatre sagènes (les barques ne doivent pas en avoir plus de dix-huit), et quatre sagènes de largeur. Elles sont revêtues en bois, et l'on doit les faire en pierre. Il sort donc ou il entre trois barques à la fois. Le déchet de l'eau, chaque fois qu'on ouvre les écluses, est dans chacune, entre les deux portes, de quarante-cinq sagènes cubiques. Les autres écluses sont sur les côtes du canal, et servent à y introduire l'eau des marais et des lacs qui se trouvent dans la partie méridionale, et à rejeter l'eau qui est de trop dans le Ladoga. Il y a douze écluses pour le premier objet, et sept pour le second, c'est-à-dire, douze au midi, et sept au nord. Il y en a eu quelques-unes de plus, mais elles sont abandonnées. De ces écluses, cinq sont absolument en pierre; cinq dont les fondemens seuls sont en pierre, et les autres absolument en bois; mais on doit les construire toutes en pierre, progressivement. A deux verstes et demie on trouve la première écluse, à gauche : elle est en granit, et a coûté 26,000 roubles; elle a deux portes : il y en a de quatre, qui coûtent à proportion; celles en pierre ordinaire coûtent moins. La première écluse, à droite, est à six verstes : mais qui en a vu une, les a toutes vues. Il y en a une à cinq arches, à trente-sept verstes, faite

par Elisabeth : toutes les autres sont du règne actuel.

La profondeur totale du canal est de onze pieds : on peut élever les eaux jusqu'à quinze ; mais elles ont quelquefois manqué dans les temps de sécheresse, et les eaux du Volkof ont alors ouvert les portes du canal. Sa largeur est de dix sagènes. Indépendamment des eaux fournies par les écluses, quelques petites rivières qui se jetoient autrefois dans le lac, se jettent aujourd'hui dans le canal : les bateaux sont tirés à bras, il faut trois jours pour aller d'un bout à l'autre. Le bâteau de poste, qui est tiré par des chevaux, dont on a quatre relais dans la longueur du canal, va en vingt-quatre heures. Il part et revient deux fois par semaine. La place coûte un demi-copeck par verste (52 en tout), et 10 roubles le bateau en entier. Avec des chevaux à soi, et des relais, on peut aller en seize à dix-huit heures. Les plus grosses barques, chargées en marchandises, qui traversent le canal, portent 7,500, jusqu'à 8,000 pouds, et prennent deux archines un quart d'eau : celles chargées de pierres pèsent encore d'avantage. La couronne donnoit avant la guerre 75,000 roub. par an ; elle n'en donne plus (en 1791) que 35, qui servent à payer les officiers et autres employés : les frais extraordinaires n'y sont pas

compris. Il doit y avoir, pour le service du canal, sept cents hommes, mais il n'y en avoit que trois cents trente quand nous l'avons vu : il y a un lieutenant-colonel, commandant, à 600 roub., et sous ses ordres deux majors et seize officiers, en quatre compagnies. Les capitaines ont 400 roubles, et sont logés : ce sont des ingénieurs ; tous les travailleurs sont libres, et de six en six, ou huit verstes, selon les besoins, il y a des bas-officiers, logés par le gouvernement. Trois ponts dans toute la longueur du canal, dont deux aux extrémités, et le troisième à quarante-quatre verstes de Schlusselbourg. Ils ont au milieu un pont levis : de neuf en neuf verstes, environ, il y a un pont flottant pour le traverser, douze, en tout. On ne paye absolument rien pour traverser le canal, à L'exception des bateaux faits avec la hache ; les plus gros, et les plus richement chargés, 20 roubles ; les autres à proportion, 5 roubles, et jusqu'à 25 copecks les plus petits. On a payé, en 1791, 800 roub., à Schlusselbourg, 4,000 à Ladoga. La premiere année de l'établissement de cet impôt, il a produit 20,000 roub. On paye en plusieurs autres endroits, à Twer, à Vizney-Voloschok, etc., mais on ne paye jamais qu'une fois.

Voici les bateaux qui avoient passé le canal ;

le

le 28 octobre, 1791 ; cette année a été regardée comme mauvaise : deux mille sept cent vingt-sept grandes barques (en 1790, 3780) treize cent quatre-vingt-quatorze moindres : huit cent quatre-vingt-dix grandes chaloupes ; quinze cents cinquante-deux petites. Neuf mille deux cent soixante-dix-huit grands bateaux de bois de construction, et autres ; savoir : deux cent vingt-cinq, avec du chêne ; trente-huit, avec des mâts ; treize, avec de l'aune ; sept mille cent cinquante de poutres ; vingt-sept de planches ; dix-sept cent vingt-cinq de bois de chauffage ; en totalité quinze mille six cent quarante-un, de toute grandeur. Il faut observer qu'il a dû en passer encore quelques-uns, la navigation ne cessant, pour l'ordinaire, que dans les premiers jours du mois de novembre, pour reprendre à la fin d'avril ; mais ç'aura été peu de chose, et si on l'évalue à une cinquantaine de bateaux, ce sera beaucoup. Le même jour on comptoit deux mille neuf cent cinquante trois bateaux de toute grandeur, venus de la Néva.

A l'extrémité du canal, dans le Volkof, on doit en creuser un autre de dix verstes, jusqu'à la rivière *Siass*. On pratiquera une seconde sortie du grand canal, qui aboutira dans le Volkof,

plus bas que celle qui existe aujourd'hui, pour que la circulation soit plus libre, et qu'il puisse sortir six bateaux à la fois, au lieu de trois. On trouve dans les environs beaucoup de pierres calcaires ; le lac est très profond, ce qui empêche d'y pêcher en plusieurs endroits. La grande profondeur générale, est de soixante à quatre-vingt sagènes, quelquefois cent, et au-delà. Le 28 octobre il y avoit déjà de la glace sur les bords ; l'endroit où la Néva en sort ne gèle jamais entièrement, à ce qu'on nous a assuré, vu la grande rapidité du fleuve, qui cependant, n'est pas comparable à celle du Rhône, à Genève.

A côté du pont sur le canal est le magasin d'eau-de-vie de la couronne ; il contenoit, en octobre 1791, six cents tonneaux de quarante à cinquante vedros, de treize pintes chacun.

Le cours entier de la Néva est de quinze lieues, et sa pente, pendant cet espace, de soixante pieds. Ses bords ne nous ont pas paru aussi beaux que le prétendent les Russes : ils sont souvent escarpés ; d'autres fois elle coule dans des sables et des bruyères ; la plus grande, et l'on peut dire l'unique beauté de ce fleuve, c'est qu'il offre par-tout une masse d'eau très-considérable. C'est peut-être ce qui a empêché de construire un pont à Schlusselbourg. Il est vrai que les glaces

du lac auroient obligé de l'ôter en hiver (1). Ce pont auroit eu l'avantage de faciliter la communication directe entre Pétersbourg et Schlusselbourg; on n'auroit eu à faire que trente-sept verstes, au lieu de cinquante-huit. Cette route n'est praticable que le traînage établi. Jusqu'à dix ou quinze verstes de Pétersbourg, on rencontre quelques maisons de campagne sur le bord du fleuve; elles nous ont paru beaucoup plus agréables que celles qui sont si multipliées sur la route de Péterhof. Il n'y a pas de poussière, et on y jouit, de mai en octobre, du coup d'œil des barques qui montent et descendent continuellement. La seule campagne qui mérite d'être vue est celle du prince Viazemskoï, à dix verstes. Le reste de la route, jusqu'à Schlusselbourg, n'offre plus rien d'intéressant: quelques misérables villages ou hameaux, par intervalles. Beaucoup de bruyères et de sables, comme dans tous les environs de Pétersbourg.

---

(1) Le pont de bateaux de Pétersbourg, qui joint le quartier de l'amirauté à Vasiliostrow, s'ôte dès que la rivière charrie de gros glaçons; on le remet, lorsqu'elle est bien prise, pour l'ôter de nouveau, à la débacle, et le remettre après: M. le Clerc, dans sa description de Pétersbourg,

CHAPITRE XIII.

Route de Pétersbourg à Moskou, par Novogorod et Twer. Description de Moskou.

De Pétersbourg à Novogorod, il n'y a rien à voir que Czarskoselo dont nous parlerons: cent quatre-vingt six verstes: la première poste de vingt-deux, se paye double. La route jusqu'à Novogorod est mauvaise: la dernière poste l'est à un point qu'il faut le voir pour s'en faire une idée; il y a de quoi être renversé mille fois, et sur dix voitures, il n'y en a pas deux qui évitent de l'être. Après Sofia on ne voit plus que

---

donneroit à croire que le pont est ôté pendant l'hiver entier, ce qui n'est pas. Mais l'obligation d'enlever ce pont, pendant plusieurs jours, chaque année; la communication forcément interrompue, et l'impossibilité de construire un pont de pierre capable de résister au choc des masses énormes de glaces que vomit le Ladoga; la réunion de ces motifs auroit bien dû faire adopter le projet du paysan *Kouliben*, et son magnifique pont d'une seule arche.

des forêts à droite et à gauche, éloignées plus ou moins du chemin, ce qui rend la route extrêmement triste: c'est une plaine continuelle: les villages sont en petit nombre, formés presque tous d'une seule rue plus ou moins longue, bordée de maisons égales et ayant l'air assez misérable: près de la cent-vingtième verste on trouve à gauche une route de traverse qui abrège de près de trente, et qui va rejoindre la grande route fort au-delà de Novogorod : si l'on ne tient pas à voir cette ville, on pourra la prendre, mais seulement dans le cœur de l'hiver, y ayant à passer plusieurs rivières qui pourroient arrêter dans une autre saison, encore cela n'est-il praticable qu'avec des chevaux de louage, la poste n'étant point établie dans cette route.

Novogorod: nous sommes d'abord entrés dans une enceinte où sont une grande place servant de marché, quelques maisons de briques, éparses; un plus grand nombre en bois: ensuite dans l'enceinte du château, où l'on trouve à droite un grand bâtiment en briques, où a logé l'impératrice lors de son voyage en Crimée: et sortant du château, nous avons traversé un pont de bois fort long sur le Volkof: cette rivière sort du lac Ilmen, à une très-petite distance de la ville; elle est tellement rapide, que le 27 janvier, après un froid très-long et très-vif, aux

neuf arches du milieu du pont et au-dssous, l'eau n'étoit pas gelée : ce pont n'est pas droit; il présente un angle saillant au courant du fleuve; il est soutenu par des massifs de poutres : plusieurs endroits çà et là au-dessus du pont n'étoient même pas pris. A l'extrémité qui touche la ville est un pont-levis, pour donner passage aux bateaux qui se rendent par le Volkoff au canal de Ladoga. Le pont traversé, on entre dans la ville proprement dite : à gauche on voit le gouvernement bâti en briques, consistant en un corps-de-logis, et, en avant, deux grands pavillons isolés : il est entouré de cabanes les plus chétives qu'on puisse voir : au bout du pont, une place irrégulière où commencent les boutiques à arcades selon l'usage : elles sont bâties depuis peu d'années par l'impératrice : la ville est donc en entier sur la rive droite du Volkoff; il n'y a dans la forteresse que la cathédrale, qui n'a rien de curieux : le quartier des soldats, destiné primitivement à ceux de marine, est le long du fleuve et ne mérite nullement d'être vu. Il est fort heureux que l'histoire ait consacré d'une manière indubitable le rôle brillant qu'a joué autrefois la ville de Novogorod, car l'état où elle est aujourd'hui n'auroit pu l'apprendre; il ne lui reste de sa grandeur passée que beaucoup d'églises et de couvents, dont les

uns sont dans la ville; les autres répandus autour à une assez grande distance, attestent l'étendue immense qu'elle occupoit autrefois.

A cent-vingt verstes de Novogorod, au midi du lac Ilmen sont les salines de Staraïa Russa, curieuses par le mécanisme des machines qui y sont employées. En été on est obligé de revenir à Novogorod, tout autre chemin étant impraticable par des marais qui ne sèchent jamais; ce qui fait un détour de deux cent quarante verstes. En hiver on peut venir rejoindre la grande route à Valdaï, et l'on se détourne beaucoup moins; mais il y a toujours l'inconvénient de ne pas trouver des chevaux de poste sur cette route. De Novogorod à Valdaï cent cinquante-quatre verstes. La poste après Novogorod est encore pire que la précédente : la route est dans le même genre qu'avant Novogorod. A la dernière poste on commence à trouver des collines : on monte et on descend beaucoup. *Valdaï* est une petite ville à côté d'un lac : sa situation est agréable, et c'est le lieu le plus élevé entre Pétersbourg et Moskou : il y a plusieurs églises et quelques bâtimens en pierres ainsi que les boutiques : si l'on s'y arrête, on est assailli de marchandes de mauvais craquelins, avec autant d'acharnement que de nos marchandes de couteaux de Moulins ou de Chatelleraut : ces marchandes

sont de plus fort complaisantes. Sur quatre qui nous étoient tombées en partage, il n'y en avoit pas une qui ne portât avec elle son préservatif contre toute espèce de séduction, tant par sa tournure, que par son âge et son accoutrement. De Valdaï à Vizney - Voloschok, quatre-vingt-douze verstes : on monte et descend encore une vingtaine de verstes, après quoi on se retrouve dans la plaine comme auparavant : trois verstes après Kotiloff on entre dans le gouvernement de Twer : l'endroit de la sépararion n'est pas exact dans la carte de Coxe.

A Vizney-voloschok, est le canal qui joint la Msta à la Tverza, et, par-là, forme la communication des deux mers : sa longueur totale, en réunissant tous les endroits où on a été obligé de creuser le canal, est de trois verstes environ : dans plusieurs parties les rivières ont formé la communication. La ville est bâtie le long et sur les côtés du canal dans la longueur d'une verste à-peu-près ; sur l'un des côtés sur-tout, la suite des maisons est souvent interrompue. A l'extrémité du canal du côté de la Msta, on travailloit à une écluse, avant laquelle sera un bassin de trente sagènes de long sur quatre et un tiers de large, où les barques s'assembleront pour sortir du canal : il y a de plus, à droite et à gauche des enfoncemens assez considérables, pour le même

objet : à trois verstes de là, en suivant le canal, on trouve une écluse à une seule porte, faite en 1786, comme le dénotent deux pyramides avec le chiffre de Catherine II. Il y a aussi à côté un petit pavillon en briques : il y en aura sans doute un second de l'autre côté du canal (l'écluse qui est à la sortie sur la Schlina, en ayant deux). Cette écluse est en granit, à l'exception de l'endroit où sont les portes, qui est en bois peint en imitation : les portes ne s'ouvrent pas comme dans les autres écluses, mais rentrent dans toute leur largeur dans l'épaisseur du mur : la plus petite largeur de l'écluse est de cinq sagènes : pour ouvrir les portes, il y a de chaque côté un cabestan à quatre aîles, occupant ensemble seize hommes. On nous a dit que cette écluse coûtoit 26000 roubles, ce qui est incroyable, vu son peu d'étendue et la facilité avec laquelle on a travaillé ce terrain. Il passe au plus 4000 barques par an à ce canal ; les plus grandes prennent deux archines et huit verchocks ; les barques payent dix copecks par sagène de longueur ; et au-delà de dix-sept, deux roubles par sagène et à proportion ; les barques faites avec la hache, dix copecks par cinq sagènes, et au-delà soixante copecks par sagène. Le passage est ordinairement ouvert d'avril en octobre, selon la saison. Tous les ouvriers employés au

canal sont à la couronne. Cette ville a une assez grande église en briques, quelques maisons et des boutiques : elle est fort augmentée depuis quinze ans : c'est au commerce seul qu'elle doit son accroissement. Il y a sur le canal, pour former la communication, un pont d'une seule arche, construit (en très-petit) dans le genre de celui de Schaffouse. De Vishnei-Voloschok à Torjock, soixante-onze verstes.

Torjock, ville anciennement assez étendue sur les bords de la Tverza : la partie la plus considérable est sur la rive droite; c'est aussi où est le marché. Il y a plus de vingt églises, dont plusieurs en pierres, ainsi que les boutiques, et une assez grande quantité de maisons : on pourra voir à un couvent, une fontaine en grande dévotion parmi le peuple, et qui attire beaucoup de pélerins, Cette ville est remarquable en ce que la domination des Tatares ne s'est jamais étendue au-delà, dans le temps que toute la Russie, excepté la république de Novogorod, étoit subjuguée par leurs armes. De Torjock à Twer, 63 verstes.

Twer. Cette ville, située sur le Volga, doit à l'incendie de 1763, et à la munificence de l'impératrice, sa beauté actuelle. La ville vieille est sur la rive gauche, en bois, et a l'air misérable : mais la ville neuve, sur l'autre rive,

bâtie depuis quelques années, presqu'en entier, est fort jolie. Les bords du Volga sont ici fort élevés, et la situation de cette ville est très-belle. Les boutiques, beaucoup d'églises, et une grande quantité de maisons sont en pierre; près du Volga est une place assez vaste, servant de marché; c'est aussi où sont les boutiques: l'intérieur, qui nétoit pas achevé, est pour le marché aux grains; la rue des millions, qui est belle, traverse cette place, à une de ses extrémités, et continue vers une autre place moins grande, mais beaucoup plus jolie: elle est regulière et rotonde, formée par quatre bâtimens, séparés par quatre rues qui se réunissent au milieu. Chaque bâtiment a vingt-une croisées de face, et un seul étage: les deux qui se regardent sont d'une architecture absolument pareille. L'un des quatre n'étoit pas achevé en janvier 1792, et nous présumons que les balcons en bois qui sont à un autre ne subsisteront pas. Nous avons vu, avec surprise, que l'obelisque en granit gris, élevé sur cette place en l'honneur de l'impératrice, n'étoit pas au milieu, ni dans la direction des rues; nous ne pouvons imaginer autre chose, sinon que le projet est d'en construire un autre de l'autre côté, et de les séparer par un bassin ou quelqu'autre décoration. La rue des millions est

bordée de jolies maisons uniformes, peintes de différentes couleurs ; quelques-unes ont déjà perdu de leur fraîcheur. Il nous a paru que cette rue étoit la seule éclairée ; elle est bordée en grande partie de deux canaux, ce qui a obligé de construire un petit pont devant chaque porte : quoiqu'ils soient uniformes, l'effet n'en est pas très-agréable. C'est ici que se fait la jonction du Volga et de la Tverza, et que les barques entrent dans cette dernière. Les deux villes communiquent par un pont de bateaux qu'on ôte l'hiver. La rue des millions se termine d'un côté à une église qui fait perspective, et de l'autre à une maison en briques, isolée. Avant d'y arriver, on passe sous un arc en bois, élevé lors du passage de l'impératrice, à côté duquel sont, à droite et à gauche, deux jolies maisons de briques ; après quoi la rue est bordée d'arbres et de bâtimens en bois, d'une construction moderne. On trouve ensuite une grande place ronde, formée par dix pavillons isolés, dont deux en pierre. Avant d'arriver à la maison susdite, on tourne à droite et peu après on arrive à la porte de la ville, dont l'entrée de ce côté est charmante.

C'est à Novogorod et à Twer qu'on a fait le premier essai pour l'institution des nouveaux gouvernemens : ce sont eux qui ont donné le modèle pour ceux formés après.

De Twer à Klin, 83 v. Cette petite ville est entre deux collines : on la prendroit pour un village, sans une douzaine de maisons de briques. En sortant, on voit à droite une assez belle maison de campagne, ou l'impératrice s'est arrêtée, lors de son voyage de Crimée : le propriétaire a fait élever, à cette occasion, un arc de triomphe, sur le bord du chemin, à l'entrée de l'allée qui conduit à sa maison. A quatre verstes de Moskou, on trouve à gauche la maison impériale *Petrowski*, achevée depuis peu de tems, et bâtie dans le gout gothique : on l'aperçoit d'assez loin. L'entrée de Moskou est une porte formée par deux colonnes, surmontées de l'aigle : à gauche est un pavillon où l'on examine les passe-ports ; c'est le seul endroit où on le demande, si l'on n'est pas en poste, sinon à toutes les villes de gouvernement. A huit verstes, on découvre Moskou, c'est-à-dire, un immense terrain parsemé d'églises sans nombre ; ce qui lui donne l'air d'une perspective, telle qu'elles sont gravées.

Les six dernières verstes sont marquées, au lieu de mauvais poteaux, par de belles pierres de granit ; la route étoit fort mauvaise, point pavée en aucun endroit ; des trous sans nombre et des sillons presque continuels, formés par les chevaux dont le pas est toujours le même, et

qui mettent tous le pied aux mêmes endroits. Les ponts sont la partie la plus détestable, ils sont presque tous dégradés : pour le passage de l'impératrice on les refait à neuf, sans quoi on n'y touche pas : il ne reste plus rien à désirer, sinon que S. M. voyage souvent. La quantité de traîneaux que nous avons rencontrés depuis Pétersbourg est incroyable, et rend probable ce qu'on dit des chemins de la Chine qui offrent l'image d'une foire continuelle. Le faubourg que nous avons traversé en arrivant, n'est, jusqu'à la première enceinte, qu'un village immense, extrêmement peuplé : la rue est fort large, mais nous n'y avons pas vu six maisons qui ne fussent pas de bois.

Moskou. Cette ville ne ressemble à aucune autre de l'Europe. Paris et Londres peuvent bien être mises à côté pour l'étendue (1) : mais c'est là le seul rapport qui existe entr'elles ; la construction de ses bâtimens, le genre de vie de ses habitans, sur-tout des grands seigneurs, s'opposent à ce qu'on puisse en prendre, sans l'avoir vue, une idée juste ; c'est en un mot, une

---

(1) La circonférence de Moskou est de trente-quatre verstes, qui font huit lieues et demie : les nouveaux murs de Paris n'ont pas davantage.

ville russe, dans la véritable acception de ce mot, et Pétersbourg ne peut être considéré que comme une colonie Européenne, comme une capitale ressemblant à toutes les autres, où il est impossible de connoître la nation russe, à moins d'un très-long séjour, qu'il dépend rarement des voyageurs de pouvoir y faire. Moskou prend son nom de la Moskua, rivière peu considérable qui la coupe en deux parties inégales.

Notre séjour à Moskou ayant eu lieu en hiver, pendant le traînage, nous ne parlerons pas de son pavé, que nous croyons aussi mauvais, et aussi mal entretenu que celui de Pétersbourg, avec cette différence que plusieurs rues sont couvertes de troncs d'arbres posés transversalement, comme dans une partie de la route de Pétersbourg; il y a de plus ici des ruisseaux d'une profondeur extraordinaire à la séparation des rués. Tout le monde s'est accordé sur la mal-propreté inouie de la ville. Nous avons vu par nous-mêmes le peu de soin que la police apporte à l'éclairage: le nombre de réverbères allumés pendant la nuit est excessivement médiocre; et dans beaucoup d'endroits, il n'y a plus de réverbères, ni même de poteaux pour les suspendre. Cette négligence est impardonnable, dans une ville dont les rues sont généralement peu larges, et où le mouvement d'une

multitude de voitures rendroit les précautions plus nécessaires : nous sommes persuadés qu'il doit arriver de très-fréquens accidens.

Quant aux bâtimens, on ne peut se figurer un mélange plus bizarre : l'entrée du côté de Pétersbourg offre d'abord une longue et large rue remplie d'une multitude immense, occupée à trafiquer : des deux côtés sont des maisons de bois avec des arcades aussi en bois, au milieu desquelles on distingue quelques maisons de briques. Dès qu'on s'enfonce dans la ville, on aperçoit à chaque pas des églises de l'architecture la plus originale, et de fort petites chapelles, construites presque toutes sur le même modèle, c'est-à-dire, composées de cinq dômes, le plus grand au milieu des quatre autres qui forment le carré. La couverture des coupoles est de diverses couleurs : les unes sont peintes en rouge, vert, quelquefois rouge et vert ; d'autres sont revêtues de plaques de fer-blanc, de bronze, ou de cuivre doré avec le plus grand soin. Il y a ordinairement sur chacun de ces dômes une croix avec un croissant ; au bas de ces croix pendent des chaînes, quelquefois dorées. Qu'on se représente le point de vue que doit offrir une ville renfermant au moins quinze cents de ces édifices, lorsque le soleil n'est obscurci par aucun nuage, et donne à plein dessus.

Moskou

Moskou a quatre enceintes, et au-delà les fauxbourgs. La première entoure le Kremlin, ou proprement la ville, ce qui a été fondé le premier : nous parlerons tout-à-l'heure des monumens et des édifices qu'il renferme. Si l'on ne considéroit que la quantité de voitures de toute espèce que l'on rencontre sur toutes les routes qui aboutissent à Moskou, on croiroit y trouver infiniment de ressources pour se loger : il en est tout autrement, nous plaignons d'avance le voyageur arrivant de nuit, sans avoir pris au préalable quelques précautions. Il y a tout au plus deux ou trois auberges, dont la moins mauvaise est le *café anglais*. La table d'hôte, au plus passable, y coûte 80 copecks : un appartement de 50 roubles (pour une personne) par mois, est loin d'être magnifique; beaucoup de gens portant leurs lits avec eux, la première question qu'on fait au voyageur est s'il a le sien, et sur la réponse négative, on lui fournit un grabat bon ou mauvais. Il n'en est pas de même sur la route de Pétersbourg, où dans les trois quarts des postes, même dans les villes, il seroit impossible de trouver autre chose que des bois de lits, souvent vermoulus.

Une voiture au mois, à deux chevaux, coûte 50 roubles, à quatre 75, et à six 100; presque toutes gardent leurs roues en hiver, ainsi qu'à

Pétersbourg. Les rues sont tellement battues, que la neige, quelques heures après qu'elle est tombée, n'est plus un obstacle à la marche des voitures. Un étranger est toujours frappé du flegme d'un cocher, qui, depuis huit heures du matin, jusqu'à une ou deux après minuit reste dans la rue avec sa voiture attelée, quelque soit le degré du froid, et quelque course qu'il ait faite (1); il s'est passé très-peu de jours où nous n'ayions fait trente et quarante verstes : comme l'usage veut qu'on aille à quatre chevaux, le postillon, qui est toujours un enfant de dix ou douze ans, endure aussi, sans mot-dire, les rigueurs de la saison : lorsqu'on s'arrête, il s'endort sur son cheval, ou se couche par terre sous la porte de la maison.

Un contraste singulièrement frappant est celui qu'offrent, dans plusieurs rues, quarante à cinquante mauvaises cahutes en bois, présentant l'image de la plus affreuse misère, au milieu desquelles s'élève un palais immense, bâti en briques, d'une architecture recherchée, annonçant la plus grande opulence. Vous ren-

---

(1) C'est pourquoi la provision de foin, pour la journée, est toujours avec la voiture, ce qui paroît plaisant la première fois : mais on se fait à tout.

contrez souvent une fort belle voiture, attelée de quatre méchans chevaux, ayant des cordes pour harnois, et pour cocher ou postillon un malheureux *Mougik* (paysan) tout déguenillé. Il n'est par rare de voir à la porte d'un superbe hôtel les laquais les mieux vêtus, à côté de gens servant le même maître, qui ont l'air de demander l'aumône. Par-tout vous apercevez le même contraste du luxe et de la misère, de l'abondance et de la disette.

Ajoutons à ce que nous venons de dire, au nombre prodigieux d'églises, de palais, de baraques, que le Kremlin est environné d'un grand mur, ayant des créneaux, des embrasures, flanqué, de distance en distance, de tours rondes ou carrées. Si l'on veut jouir de la vue et de l'ensemble de tous ces objets, on ne peut choisir un lieu plus favorable que la tour *Ivan*, d'où l'on domine toute la ville et la campagne à une grande distance.

Le mouvement de Moskou est très-considérable, sur-tout dans le quartier des boutiques(1);

(1) On sait que, dans toutes les villes russes, les seuls étrangers ont le privilége de vendre en détail chez eux : les nationaux sont obligés de vendre aux boutiques; elles sont réunies dans un

la foule y est incroyable, et la presse continuelle: on y rencontre des gens de tous les rangs et de tous les pays; ils se coudoient, ils se heurtent, sans y faire la moindre attention. Les premières dames de la ville ne dédaignent pas de venir y faire elles-mêmes les emplettes les plus simples: c'est un but de promenade fort agréable, quand on ne craint pas la foule, et d'autant plus fréquentée, que nous n'en connoissons pas d'autre dans la ville.

La population de Moskou est de 300 à 320 mille ames, en été, mais elle s'éléve à près de 400 mille en hiver. Cette différence vient d'abord de ce que les seigneurs vont passer l'été dans leurs terres, et emmenent beaucoup de monde; ensuite les grosses affaires, les achats sont toujours terminés à la fin du carnaval, et les étrangers profitent encore du traînage pour retourner chez eux, après avoir vécu presque tous de leur trafic pendant l'hiver. On ne connoît pas les distances: un homme qui vient de cent ou de cent-cinquante lieues pour faire ses emplettes de draps, de toiles, etc. (car les boutiques de Moskou fournissent même des

---

emplacement commode, fermées à la nuit, et on n'y fait jamais de feu, de peur d'incendie.

cantons beaucoup plus éloignés), vous dit sérieusement qu'il est des environs, et qu'il s'en retourne chez lui, à-peu-près comme les habitans de Melun et de Pontoise vont et viennent de Paris chez eux. Mais tout est proportionné; et quoique cent-cinquante lieues soient partout cent cinquante lieues, cependant les distances énormes qui séparent les grandes villes de Russie, font qu'on s'y accoutume insensiblement (1).

La police est à-peu-près comme celle de Petersbourg, pour le bon ordre : elle est beaucoup plus mauvaise pour la sortie des spectacles et endroits publics, parce qu'elle y est plus nécessaire, les équipages étant plus nombreux (tout le monde en a), et les rues moins larges. Les six chevaux, toujours attelés avec des traits fort longs, ajoutent encore au désordre : les gens de la police ne savent que crier et distribuer, à tort à travers, des coups de bâton

(1) Le traînage contribue beaucoup à cette manière de voir, par la facilité qu'il donne de parcourir rapidement une grande étendue de pays : nous avons vu, en Suède, des gens, même des femmes, qui, sur un traîneau, alloient dîner à cinq ou six milles (dix à douze lieues) et retournoient souper dans leurs foyers.

dont ils sont fort prodigues. Les considérations particulières empêchent encore qu'ils puissent remplir exactement leur devoir : s'ils oublioient de menager certaines personnes puissantes (et il y en a beaucoup), ils ne tarderoient pas à s'en repentir.

Moskou est située au milieu d'une plaine fertile et bien peuplée ; quoique à une latitude plus méridionale de quatre degrés que Petersbourg, le froid y est presque aussi vif ; mais le pays étant bon, il produit en abondance tout ce que les environs de Petersbourg produiroient, s'ils étoient autre chose que des marais.

CHAPITRE XIV.

Cathédrale. Trésor. Eglise de Saint-Michel. Palais. Clocher. Modèle du Palais du Kremlin. Hôtel-de-Ville. Comptoir de l'Arpentage. Palais neuf. Palais de Lefort. Archives.

CATHÉDRALE, dite de l'Assomption : au coin de l'église, à gauche de la grande porte, est Saint-Jonas, métropolitain ; il paroît fort bien

conservé, à en juger par sa main qu'on fait voir. Sous une petite arcade le corps de Saint Pierre, aussi métropolitain. Dans le coin de l'église, à droite contre la porte latérale, sur les marches qui conduisent au sanctuaire, le corps de Saint Philippe Kalitchow dans une châsse d'argent (1). Ces trois Saints sont exposés à la vénération des fidèles; leur cercueil est ouvert, et dessus le corps du Saint est un plat pour recevoir les offrandes.

Autour de l'église sont déposés les corps des patriarches; sur chaque tombe est un drap rouge, avec une croix d'argent brodée au milieu; voici l'ordre dans lequel ils sont placés: Joseph, Job, Joasaf, Philarètes, *Photius et Cyprien*, métropolitains, Hermogénius, Joasaph, Pitirinus, Joachim, Adrianus: le patriarche Nicon est le seul qui manque. Du côté gauche, en faisant face à l'autel, il y a quatre tombeaux: on ignore le nom de ceux qui y reposent. A côté de deux piliers sont deux siéges destinés, l'un aux souverains,

(1) Comme il est de l'essence des Russes de tirer vanité de tout, nous avons beaucoup connu un parent de ce saint, qui préféroit, disoit-il, cette parenté à celle de l'impératrice.

et l'autre aux patriarches : ils sont fort anciens et n'ont rien de remarquable, ni pour le travail, ni pour la matière. On fait voir à l'entrée du sanctuaire une image de la vierge extrêmement noire, peinte, dit-on, par Saint Luc; elle est soigneusement enfermée, et le tour de la figure est couvert de perles fines. Entre les deux piliers de la voûte est le grand lustre ou chandelier dont parle M. Coxe; mais on en prend si peu de soin, qu'il faut savoir qu'il est d'argent pour le croire.

Trésor. On y monte par une escalier détestable, à gauche de l'autel; on arrive dans des chambres voûtées, où l'on trouve plusieurs armoires remplies de différens ornemens d'église, de calices, etc.; un manuscrit en esclavon sur vélin, fort beau, avec des perles orientales sur la couverture : il n'est pas ancien; trois crucifix d'or, garnis de perles et de diamans; un crucifix de cristal; autre de bois, revêtu d'argent doré : un morceau de bois de la vraie croix est incrusté dedans; livre d'évangiles en grec sur papier, fort beau, avec une peinture où l'on voit une église grecque dans le lointain; habillement complet de prêtre, brodé par l'impératrice actuelle : le nombre des pièces qui le composent, rend très-croyable qu'elle y ait travaillé pendant vingt-sept mois, comme on

nous l'a dit : il a été donné en 1777 ; une pièce d'étoffe enrichie de perles et de diamans, que l'on met sous les images des saints, lorsqu'on les expose à la vénération des fidèles. Dans une embrasure de fenêtre, beaucoup de vases d'or et d'argent ; dans une armoire, six chappes dont le collet est tout garni de perles. *Deuxième chambre.* Livre d'évangiles, imprimé à Moskou en 1684, sur papier, fort beau ; la reliure en est magnifique ; elle est couverte d'un côté de pierreries ; les plus remarquables sont quatre émeraudes gravées aux quatre coins, et une cinquième au milieu ; calice d'agate vert, transparent ; calice d'or enrichi de diamans, d'un travail moderne fort joli, donné par Catherine II ; cassolette donnée par le prince Potemkin, avec un entourage de diamans ordinaires ; calice de deux agates fort belles, garni en or ; vase de jaspe émaillé, envoyé à Volodimir Monomaque, par un empereur de Constantinople : il devoit renfermer l'huile dont on se servoit pour oindre les czars ; un petit encensoir d'or massif d'un travail moderne ; dans des tiroirs, plusieurs ornemens de prêtres et garnitures d'autels, anciens et modernes ; dans le sanctuaire sur l'autel, Moïse sur la montagne, l'un et l'autre sont d'or : les rayons qui environnent l'éternel sont d'ar-

gent : dedans est un ouvrage de 241 feuillets écrits de la propre main de Catherine II, il traite de la division de l'empire en gouvernemens ; nous n'avons pu le voir, à cause de la dificulté qu'il y avoit de remuer une masse de métal aussi pesante, qui de plus étoit sous verre. Dans une chapelle à gauche servant de sacristie, un calice dont la coupe ou le haut est d'or, le pied d'ivoire, et le milieu d'ivoire et d'ambre : ces deux dernières parties ont été travaillées des propres mains de la grande duchesse actuelle ; grand bassin d'or porté sur un pied du même métal, donné par l'impératrice : il est destiné à recevoir l'eau bénite pour les aspersions : le travail en est fort beau.

Eglise de Saint-Michel. C'est celle où l'on enterroit les czars ; Pierre II est le dernier qui y soit. A gauche de l'autel est une espèce de sacristie, où on nous a fait voir plusieurs plats et vases en or ; un livre d'évangiles ancien, en esclavon, avec des figures donné, par la czarine, femme de Féodor Alexiovitz, en 1685 : la couverture est belle et bien émaillée ; sept couvertures des tombeaux des czars qui sont enterrés dans l'église, dont on orne leurs tombeaux le jour qu'on célèbre leur anniversaire ; ce sont de grands morceaux de velours sur lesquels on a entassé des perles orientales sans aucun goût.

Sur l'autel est le dais qui a servi à l'enterrement de Pierre II : il est de velours cramoisi galonné en or. Voici, selon leur ordre, le nom des czars et des princes dont les tombeaux sont dans cette église ; la date est celle de leur mort.

Dans la petite chapelle en venant du sanctuaire.

Ivan Basilovitz	1584
Ivan Ivanovitz } ses fils	1582
Féodor Ivanovitz } ses fils	1598

Dans l'église, en commençant par la gauche, sortant de la chapelle, au-dessus des marches.

Basile Ivanovitz, G.-D.	1534
Ivan Basilovitz.	1505
Basile Basilovitz	1697

En descendant les marches.

Ivan Danielovitz Kalita, G.-D. et fondateur de l'église.	6849
Simon Ivanovitz, son fils	6861
George Basilovitz, G.-D.	1564
Ivan Danielovitz, G.-D.	1359
Demitri Ivanovitz, Donskoï, G.-D.	1389
Demitri Ivanovitz, Ugliskoï, G.-D., son frère	1521
Basile Demitrivitz, G.-D.	6933
Ivan Basilovitz, G.-D.	1490

Ivan Basilovitz, G.-D.	1504
André Ivanovitz.	1353
Uladimir Andreovitz	1410
George Demitrivitz, G.-D. . . .	1432
André Demitrivitz, Donskoï. . . .	1432
Pierre Fédérovitz	1428
Ivan Basilovitz, G.-D.	1417
Simon Ivanovitz	1518
George Basilovitz, G.-D.	1473
Boris Basilovitz.	1484
André Basilovitz	1481
Ivan Volodimirovitz	1423
Jaroslaw Volodimirovitz, Donskoï. .	1426
Basile Suiski, Czar	1613
Basile Ivanovitz, G.-D.	1610
Deux inconnus.	
George Ivanovitz	1536
André Volodomirovitz.	1426
André Basilovitz	7002
Basile Jaroslavitz	1426

Ce dernier est au-dessus des marches près le sanctuaire, dans le milieu de l'église.

Alexis Pétrovitz	dans le même cercueil.	1602
Elias Fédérovitz		1681
Basile Michaëlovitz	dans le même. .	1639
Ivan Michaëlovitz		1639
Simon Alexiovitz, G.-D.	ensemble.	1669
Demitri Alexiovitz, G.-D.		1650
Michel Fédérovitz, Czar.		7153
Alexis Alexiovitz, G.-D.		1670
Alexis Michaëlovitz, Czar. . . .		1676
Demitri Ivanovitz, enfant, saint. . .		1591

Fedor Alexiovitz, Czar 1682
Ivan Alexiovitz, Czar 1696
Pierre II, Empereur 1730
Michel et *Fédor*, princes de Tchernigow saints 1244

Ils sont dans une châsse d'argent : ce monument a été élevé par l'impératrice, en 1774.

A côté de la cathédrale est l'ancien palais des patriarches. C'est là qu'on conserve toutes les richesses de l'église, et les manuscrits qui étoient à la bibliothèque des sinodes; en montant l'escalier, on entre d'abord à gauche. Dans une chambre sont trois grands baptistères en argent; il n'y a qu'un couvercle, sur lequel est représenté Saint-Jean, baptisant N. S. Dans une autre chambre, il y a plusieurs habillemens des anciens patriarches, dont la plupart sont garnis de perles fines. Dans une autre plus grande, sont renfermés quantité de manuscrits grecs, anciens, dont *Mathei* a fait le catalogue, en partie; nous n'avons jamais pu nous le procurer. Cet ouvrage étoit d'autant plus intéressant, que nous n'avons jamais vu de livres aussi à l'abandon, et dont on connoisse moins le prix. Les manuscrits grecs sont les uns sur les autres, établis en piles sur des planches, et couverts de poussière. il y a huit armoires remplies de manuscrits esclavons; il seroit difficile de les voir, car le devant est garni de chappes, et

autres ornemens d'église. On conserve dans une boîte de bois, sans couvercle, mais sur du coton, un petit manuscrit, fort précieux; il est du quatrième ou cinquième siècle, c'est un évangile en grec, sur vélin: il dépérit journellement, et doit avoir été décrit par Mathei. Il y a sept bonnets, ayant servi aux patriarches; trois ont appartenu à Nicon. Ils sont couverts, ainsi que tous les autres ornemens, qui étoient à l'usage des patriarches, de perles fines orientales, dont aucune n'est à citer pour la grosseur. Le premier de ces bonnets, qui est le plus ancien, est simple, moins élevé que les autres, et garni, en bas, de poils blancs. Grande quantité de bâtons de patriarches, dont un est assez curieux; il est d'ambre, et appartenoit à Nicon. Beaucoup de palladium, de croix pectorales; deux onix, fort belles.

Palais du métropolitain. Il a aussi son trésor et ses ornemens; quoique plus modernes que les précédens, ils ne sont pas de meilleur goût. Cinq bonnets d'archevêque, plusieurs palladium, etc. Le métropolitain Platon en porte un qui seroit bien extraordinaire, si la pierre du milieu étoit naturelle; c'est une agate, dans laquelle on aperçoit un crucifix très-bien dessiné, et un moine en prières au bas. Nous croyons comme lui, que l'art est pour beaucoup

dans la composition de cette pierre, qui seroit vraiment unique. Les appartemens du palais sont fort simples, et communiquent à plusieurs chapelles, dans l'une desquelles est le tombeau du métropolitain Alexis.

L'archevêque Platon est un homme aimable, rempli d'instruction et de gaîté. Il nous a parlé de notre révolution, qu'il n'approuvoit pas, et, comme il est naturel d'attribuer les malheurs où les fautes à ses ennemis, il a prétendu que le pape étoit la cause de tout ce qui se passoit en France; quoique nous trouvassions cette opinion un peu erronée, nous n'avons pas essayé de la combattre, ce qui nous eût entraînés dans une discussion interminable. Un grand personnage, demandant un jour à ce même archevêque, quelle avoit été la cause de l'expoliation du clergé russe, il répondit que c'étoit Rousseau et Voltaire; ce qui doit paroître étonnant dans un pays où le nombre des lecteurs est si peu considérable, mais où certains principes germeroient facilement.

Palais des Czars. C'est un édifice gothique, et sans aucun plan. On monte d'abord par un escalier en pierre, qui est en dehors, célèbre pour avoir été le théâtre des massacres commis par les Strélitz, dans la personne des Naryskin, et autres grands seigneurs de l'Empire. On nous a

conduit dans une chambre voûtée, où il n'y avoit rien de curieux : nous y avons vu un portrait de Pierre Ier., encore très-jeune, ayant sur les bras les marques du grade de sergent ; une croix, faite avec le premier cuivre tiré des mines de Sibérie, et de très-grandes flèches, toutes de fer.

Nous sommes ensuite montés par un escalier, qu'on a de la peine à se figurer qui ait jamais pu conduire aux appartemens d'un souverain ; les marches ont un peu plus d'un demi-pied de large, et sont d'une roideur dont on ne peut se faire d'idée. Arrivés à une grille, qu'on appelle la grille d'or, nous avons trouvés, à droite, l'ancienne chapelle du palais, où l'on nous a assuré qu'il n'y avoit rien de remarquable. A en juger par l'extérieur, elle est fort petite. Après avoir monté quelques marches, on arrive à la porte des salles qui composoient autrefois les appartemens du souverain, et qui servent aujourd'hui à conserver les choses précieuses dont nous allons parler. Il y a quatre petites chambres, à-peu-près de la même grandeur, et un cabinet à droite, au fond. Si l'on compare ce palais à ceux qu'habitent aujourd'hui les souverains russes, on trouvera, que depuis moins d'un siècle, le changement a été bien autrement

autrement considérable dans cette partie, que dans les mœurs du pays.

Dans la première chambre, on voit les habillemens de Catherine Iere, de Pierre II, d'Anne, et d'Elisabeth. La plupart sont fort riches, et assez bien conservés; à droite est un trône à deux places, c'est celui qui a servi à Pierre Ier, et à son frère : sous un dais en face, est le portrait de l'impératrice Catherine II, de grandeur naturelle: autour sont, en petits médaillons, seize portraits de différens souverains, couronnés à Moskou. Une paire de bottes à chaudron, ayant appartenu à Pierre Ier., et qu'il mettoit les jours de cérémonie. Une autre paire, de Pierre II, avec des cloux fort pointus sous le talon, pour le jour de l'épiphanie, ou de la bénédiction de l'eau, sur la glace. La précipitation avec laquelle nous avons parcouru les autres salles, et la multitude de gens qui nous accompagnoient (1), nous ont em-

(1) Le général, chargé de la garde de ce trésor, ne peut en confier la clef à personne; il est obligé de venir lui-même; et comme nous avions obtenu de voir ces curiosités, il a mieux aimé faire avertir, pour le même jour, ses connoissances et toutes les personnes qui avoient le même désir que nous, que de recommencer une autre fois la

pêché de pouvoir noter tous les objets qu'elles renferment. Nous allons parler de ceux qui nous ont le plus frappés.

Dans des armoires vitrées sont tous les habits qui ont servi au couronnement de Catherine I[ere]., de Pierre II, d'Elisabeth et de Catherine II. Les manteaux sont tous parsemés de doubles aigles : celui de Catherine II a quarante-quatre pieds de long : douze chambellans portent ce manteau. Au-dessus des armoires, dans toutes les salles, il y a une quantité immense de plats, vases, coupes, bassins, candelabres d'or et d'argent massifs ; plusieurs pièces, en or et en argent, données par des princes, ou par des villes, comme un aigle d'argent doré, envoyé par la ville de Lubeck, et un grand bassin, donné par la ville de Hambourg. Plusieurs trônes, parsemés de pierres précieuses, dont aucune n'est remarquable. Un trône, donné par un sophi de Perse ; celui qui a servi au couronnement de l'impératrice actuelle, et un autre que l'on transportoit les jours de parade. Un

---

même corvée : voilà quelle a été la cause de l'affluence dont nous nous plaignons, fort gênante pour ceux qui sont attirés par un autre motif que la simple curiosité.

autre, tout parsemé d'ivoire, venu de Rome; le travail n'en est pas mauvais. Les couronnes, de Sibérie, de Casan, et d'Astracan. Celle qui fut envoyé par l'empereur de Constantinople, lors de sa conversion à la religion grecque; elle est d'or, surmontée d'une croix : aux trois branches de la croix, des perles orientales, et d'autres, en petit nombre, parsemées sur la couronne. Aucune ne nous a paru d'un grand prix. Une autre couronne, d'or, plus simple que toutes les autres, qui paroît fort ancienne, mais dont on n'a pas pu nous dire l'origine. Celles d'Anne, de Pierre II, et d'Elisabeth. Une croix pectorale, toute en diamans, envoyée de Constantinople, avec la couronne. Chaque couronne de ces trois souverains de Russie, a un sceptre, un globe, surmonté d'une croix, et un sabre qui lui sont propres. L'armoire, où sont renfermées ces couronnes, est, sans contredit, la plus riche du trésor. On prétend qu'on a changé plusieurs pierres, et notamment, qu'on a substitué des rubis, remplis de défauts, à ceux qui étoient aux couronnes d'Anne et de Pierre II. A côté de cette armoire, à gauche, il y en a une autre, où sont différens ornemens, en pierre polie et non polie, comme boutons, agraffes, qui s'attachoient aux vêtemens des souverains. Des espèces de chasubles, fort

riches et fort pesantes, que portoient les souverains, en assistant à certaines fêtes de l'année. Le code de lois, publié par Alexis Michaëlovits. Il est renfermé dans une boîte ronde, d'argent doré : il est roulé sur une bande de papier étroit, écrit seulement d'un côté, d'une longueur considérable. Derrière, de distance en distance, on voit des signatures de gentilhommes; seulement les lettres initiales de leurs noms. Un peigne pour la barbe et pour la tête; il est d'ivoire, et double. Il y a aussi dans plusieurs armoires, des pièces de vaisselle, des cuillers, des bassins, des vases de serpentine; on croyoit que le poison perdoit sa qualité malfaisante sur cette matière: ils n'ont rien de curieux pour le travail; seulement il y a quelques morceaux de cristal de roche, qui méritent attention. Dans la quatrième chambre sont les draperies qui ont servi aux couronnemens des trois dernières impératrices. Il y a plusieurs pièces de mécanique, peu intéressantes. On fait voir avec complaisance une horloge, dans laquelle est un pape, et des cardinaux qui le saluent en passant devant lui. Dans le petit cabinet, à droite, différentes anciennes images de saints, et un couteau, ayant l'air d'un poignard, qui servoit à couper le pain béni. Toilette, toute en ambre; les pièces qui la composent sont

fort nombreuses ; très-peu sont remarquables ; d'ailleurs on n'en prend aucun soin, et beaucoup de morceaux principaux ont infiniment souffert. On fait remarquer un bas-relief, assez bien travaillé, dans l'intérieur d'un tiroir. Dans une petite boîte est une figure en cire, représentant l'impératrice Elisabeth, encore enfant, avec des habillemens qui lui ont appartenu. On conserve aussi des habits de mascarade, qui ont appartenu aux derniers souverains de l'Empire. Dans un étui, une corne de Narval, ayant trois archines et demie.

Du trésor nous sommes descendus au premier étage, où nous avons été, en prenant à droite le long d'une plate forme assez étroite, qui règne autour des appartemens, à l'endroit où l'on conserve différentes armures et harnois anciens. On y monte par un mauvais escalier de bois. Dans les trois salles de plein pied on voit des guerriers armés à l'antique, à pied et à cheval; des armes à feu, depuis leur invention jusqu'à nos jours; l'armure complète et fort bien conservée de Saint-Alexandre Neuski; différentes couronnes anciennes, données par les Tatares, dans le temps que les Russes étoient leurs tributaires : elles s'attachoient comme des casques, et couvroient les oreilles. Sous verre, rangés en file, les sceptres et bâtons de com-

mandement de différens peuples soumis à la Russie. De même sous verre, des sabres enrichis de perles, et autres armes garnies en or et en argent. L'épée uniforme, en argent, de Pierre Ier., semblable à celle en cuivre de l'académie. L'épée de Pierre II, en or, beaucoup plus petite. Des carquois fort riches, un entr'autres, bien travaillé, en fil de fer et de laiton très-fin. L'armure complète de Godunoff, avec une chemise en fer, et parsemée de plaques argentées. L'uniforme de ses gardes : il étoit de velours cramoisi, avec les armes de l'Empire brodées en relief entre les épaules. De tous les côtés, des étendards que l'on portoit devant les souverains. Etendard impérial, ayant autour les armes des peuples soumis à l'Empire russe.

Une énorme quantité de selles et de harnois, des housses de la plus grande richesse : plusieurs sont toutes couvertes de perles fines orientales. La selle du patriarche Joseph, les fers d'argent de son cheval. La selle de Godunow : il y a des diamans, même assez gros, sur leurs selles, ce qui suppose qu'il n'en faisoient pas un usage fréquent. Tout ce qui tient à l'équipage du cheval se trouve ici, en or et argent massif, avec une profusion sans égale. Nous n'avons vu des harnois de voiture que dans une fort petite armoire.

On a pratiqué un escalier en bois pour communiquer à une des cours du palais : nous n'en avons jamais descendu de plus dangereux et de plus mal construit : il fait regretter celui en pierre dont nous avons parlé plus haut, et c'est assurément ce qu'on peut dire de plus fort.

Dans une cour à gauche, en allant à l'arsenal, on nous a fait remarquer la première église bâtie à Moskou : elle le fut premièrement en bois, elle l'est aujourd'hui en pierre, sur les mêmes dimensions, et fort petite : elle fut d'abord construite avec les arbres qu'on abattit dans la place même qu'elle occupe, lors de la fondation de Moskou.

Clocher de Saint-Ivan. La fameuse cloche, qui est sans contredit la plus grosse qui existe, puisqu'elle pèse 400 milliers, est enfoncée dans la terre auprès du clocher de Saint-Ivan : un incendie ayant détruit le clocher, elle tomba, et on n'a pas songé à la relever : ses dimensions sont exactes dans l'ouvrage de M. Coxe : nous y renvoyons. La plus grosse après celle-là (à Moskou : car à Trotzkoï il y en a une plus grosse), pèse 3551 pouds : elle est dans la tour de Saint-Ivan, à côté de la cathédrale ; elle a 16 pouces $\frac{1}{2}$ d'épaisseur, 40 pieds 9 pouces de tour : le battant est en fer ; il a au bas 5 pieds passés de tour, et il pèse 114 pouds.

Nous ne parlons pas de quelques autres, dans le même clocher, moins considérables, mais qui ailleurs seroient énormes.

On jouit, du haut de ce clocher, d'une vue admirable. Son étendue, ce mélange de palais, de cabanes, d'églises dont les dômes sont peints ou dorés, les sinuosités de la Moskua, la beauté des campagnes qui environnent l'immense ville de Moskou; tout cela forme un coup d'œil dont il est difficile de donner une idée.

Gros Canon. Sous un bâtiment voisin, entouré d'arcades, sont cinq canons d'une grosseur extraordinaire, sur-tout une coulevrine pesant 2400 pouds: 16 pieds de long, 4 pieds trois pouces de diamètre à la bouche, dont il faut ôter 16 pouces pour l'épaisseur de la pièce. Le diamètre total à la culasse est de 4 pieds: elle a été fondue en 1694.

Modèle du palais du Kremlin. Il est dans le vieux palais à la chancellerie des bâtimens, et mérite d'être vu. C'étoit un palais immense qui devoit entourer tout le Kremlin comme un rempart. Le modèle en donne une idée parfaite; il y a quatre étages; les croisées d'en bas sont arrondies par le haut, les autres carrées; les fondemens seuls en pierre, le reste en briques: la grande cour circulaire en-

tourée de colonnes, devoit avoir 96 sagènes, au centre un obélisque au milieu de quatre colonnes; neuf entrées en tout ornées de colonnes. Le bâtiment triangulaire; chaque face d'une architecture différente, la principale corinthienne, les deux autres ïonique et dorique. La façade a extérieurement 20 verchocks de haut; intérieurement 16: elle auroit donc eu réellement 20 et 16 sagènes, l'échelle étant par-tout d'un verchock par sagène, ou de $\frac{1}{48}$. Ce modèle est en bois, les ornemens en plomb, quelques-uns en cire: il a été porté à Pétersbourg, approuvé et rapporté ici: on l'a commencé; mais le peu qu'on avoit fait des fondemens étant tombé, on ne l'a pas repris, et il n'est pas apparent qu'on le reprenne jamais. Une médaille a été frappée à cette occasion. Ce modèle a coûté 45 mille roubles: il a été fait par André *Wetman*, menuisier allemand, encore vivant à Moskou: l'architecte est Basile *Bajanow*, élève de Vailly: il demandoit vingt millions de roubles, mais il en eût coûté au moins trois fois autant. L'ancien palais, les églises, en un mot tout ce qui est dans le Kremlin, étoit conservé: nous eussions vu alors, en Europe, un palais tel que les voyageurs nous décrivent ceux de la Chine, du Mogol, etc., car il auroit eu environ trois verstes,

c'est-à-dire, seize à dix-sept cents toises de longueur non-interrompue.

Hôtel de ville. Ce bâtiment, commencé il y a douze ans, est terminé depuis 1791 : il est situé dans le Kremlin. La salle du conseil est une très-belle rotonde de quatorze sagènes de diamètre et de dix-huit de hauteur; vingt colonnes et quatre pilastres cannelés, d'ordre corinthien; le haut du dôme est peint en bleu et blanc; la couleur est déjà un peu passée: au-dessus des corniches sont les portraits des czars, en bas-relief, dans des médaillons : il y en a 48 : entre les colonnes dix-huit bas-reliefs, représentant des traits de l'histoire de Russie; au-dessous, les armes des gouvernemens : dans les niches opposées, où sont les quatre pilastres, on doit placer les statues de Pierre Ier. et de Catherine II. Cette rotonde est éclairée d'un seul côté par trois étages de croisées, placées par 7, 7, et 9 en haut; au total les décorations n'en sont pas d'un bon goût: l'architecte est Mathieu Cazakoff. La cour est régulière, à plusieurs côtés, et d'une forme extraordinaire : à droite et à gauche sont deux portes qui conduisent dans d'autres cours: au-dessus de la porte d'entrée est une petite salle ovale où s'assemble le sénat; elle est chargée d'ornemens d'assez mauvais goût : la

façade a extérieurement trente-quatre croisées ; aux côtés de la grande porte, quatre colonnes ioniques.

Comptoir de l'arpentage: dans le même bâtiment que le sénat, dont il occupe le rez-de-chaussée : c'est un établissement considérable et fort bien entendu : 120 personnes y sont employées : dans ce nombre ne sont pas compris les arpenteurs, au nombre de 30 ; il y a de plus 300 écrivains : dans chacun des huit autres comptoirs, répandus dans la totalité de l'Empire, il y a 24 arpenteurs : entre les neuf, de 5 à 600 arpenteurs et ingénieurs ; ajoutant les écrivains, environ 2000 personnes en tout. Le travail de l'arpentage a commencé en 1765 : il y avoit au commencement de 1792, 22 gouvernemens de terminés, formant environ 200000 cartes : on comptoit en avoir 300 mille à la fin de l'année : la totalité sera de 500 mille environ, et tout peut être fini dans dix ans. Les premiers gouvernemens ont été les plus longs et les plus difficiles à faire, à cause de la quantité de terres et de seigneurs ; mais dans plusieurs de ceux restant, en Sibérie, par exemple, où tout appartient à la couronne, et où des terrains immenses ne renferment presque rien, cela est fort aisé : les plans roulés et numérotés sont tous rangés dans des armoises vitrées, séparés par

gouvernemens et par districts, et fort bien en ordre: vis-à-vis sont les descriptions raisonnées de ces terres, dans des volumes assez épais: les terres sont mesurées par *decetines* de 80 sagènes, sur 40, ou de 3200 sagènes carrées: il y a des terres d'une étendue immense, qui ont jusqu'à 150 verstes de long et au-delà: c'est la couronne qui fait les frais de l'arpentage, il n'en coûte au seigneur que trois copecks par decetine. Il y a quatre plans de chaque terre: ils sont déposés chez le propriétaire, au comptoir de Moskou, à celui du gouvernement et à celui du district où est la terre. Toutes ces salles sont voûtées: on se propose de graver tous les gouvernemens, avec les cartes séparées de chaque district, comme l'est celui de Kaluga: il faudra se munir de l'agrément du général directeur du comptoir, pour le visiter.

Palais neuf: il est hors de la ville, au-delà de la rivière Jausa: la façade principale à 47 croisées, 16 colonnes corinthiennes au milieu, et au-dessus de chacune, sur le toit, une statue en pierre blanche; une balustrade dans toute la longueur; galerie large de sept archines: aux aîles quatre demi-colonnes, et deux quarts de pilastres corinthiens. — Façade du côté du jardin, 51 croisées: la largeur de la galerie,

faisant balcon, est de six archines, et de celle des deux côtés, de trois. A cette façade huit colonnes au milieu, six aux deux côtés : toutes ces colonnes sont en pierres dures, revêtues en plâtre : six statues sur les deux aîles, trois sur le fronton : la hauteur du bâtiment est partout de onze sagènes : grande cour de 40 sagènes, sur 30 ; cinq autres cours de différentes grandeurs, point régulières ni de bon goût. La porte principale a quatre archines un quart : le deux latérales, trois archines, ce qui est excessivement petit, et d'un ridicule achevé : elles ont été faites après toute la façade. La grande salle, décorée tout autour de colonnes, a quinze sagènes sur quatorze, et dix-neuf archines de haut. La galerie, ayant seulement quatre colonnes à chaque bout, a la même hauteur, et vingt-une sagènes sur sept : elles sont éclairées l'une et l'autre par deux rangs de croisées : dans les cintres sont des bas-reliefs en stuc de fort mauvais goût. La longueur totale du palais est actuellement de 96 sagènes sur 66 de profondeur. De chaque côté du bâtiment on doit ajouter une aîle qui prendra au milieu ; chacune aura 45 sagènes sur 66 ; alors la longueur totale sera de 186 sagènes.

Il y a de beaux jardins, une belle serre, et une orangerie fort considérable ; nous y

avons vu des pêchers en fleurs au commencement de février. Ce palais avoit déjà été commencé, et même assez avancé : on fut mécontent de l'ouvrage, et on le jeta à bas, quoiqu'il coûtât déjà 700000 roubles : on peut dire qu'on n'a guères mieux réussi cette fois-ci : on n'a suivi aucun plan fixe ; on a toujours fait des changemens quand il étoit trop tard pour les faire ; aussi ce palais est-il rempli de défauts essentiels : c'est aujourd'hui Quarenghi qui en est chargé, mais il est impossible qu'il corrige les fautes de celui qui l'a précédé : tel qu'il est, il coûte déjà près de cinq millions de roubles.

Palais de Lefort. Grand bâtiment près de la Jausa, bâti par Pierre Ier. pour son favori : la cour est un grand carré, entouré de bâtimens ; le corps de logis du fond a 38 croisées ; les trois autres 20, ceux des côtés sont en arcades : l'architecture en est simple et assez noble ; mais les trois arcades par lesquelles on arrive à l'escalier principal, sont beaucoup trop basses : le milieu de ce corps de logis a seul deux étages ; tout le reste n'en a qu'un. Pierre II est mort dans ce palais, en 1730 : il n'y a rien à voir absolument dans l'intérieur, qui est entièrement démeublé, et dont la distribution est totalement changée : on y a logé

les malades pendant la dernière peste. Ce palais paroît abandonné, et se dégrade en plusieurs endroits.

Archives des affaires étrangères. C'est là qu'est conservée la bibliothèque du célèbre historien Müller, que S. M. a achetée, ainsi que tous ses manuscrits; il y a de plus une petite bibliothèque qui appartient au collége des affaires étrangères : le tout occupe trois petites pièces, et contient, à ce qu'on nous a dit, cinq mille volumes : c'est bien tout au plus : tous les manuscrits qui avoient rapport à l'histoire de Russie, soit qu'ils fussent dans les couvens, ou par-tout ailleurs, ont été transportés à Pétersbourg, à la fin de 1791. La plus ancienne correspondance qui existe dans ce dépôt, est de 1263, avec la ville de Novogorod : elle est sur parchemin, très-bien conservée : c'est un traité : il y en a plusieurs, et avec des sceaux. La correspondance la plus considérable, et la plus ancienne après, est avec la Pologne : elle commence en 1431; avec la Hollande, en 1613; le Brandebourg, 1517; la Crimée, 1474; les papes, 1582 : c'est avec le pape Grégoire XIII, pour un traité concernant la Pologne : la thiare, ni la double clef ne sont point sur la bulle : il y a les têtes de Saint-Pierre et de Saint-Paul, avec une croix au milieu. Avec la France,

en 1615 : il y a cependant une lettre d'Henri IV, de 1595, de Paris, le 6 avril, contresignée *Neuville* : le czar y est qualifié d'empereur des Russes. Ces archives contiennent tout, jusqu'en 1742 : le reste est à Pétersbourg, à l'exception des traités qui sont tous ici. Traité d'alliance de l'empereur Maximilien I[er], avec le czar Bazile Ivanovits, en 1514, contre la Pologne, où il le qualifie d'empereur (*Keiser*). Treize volumes de lettres originales de Pierre I[er] à différentes personnes, qui les ont déposées ici pour plus grande sûreté. Toutes les salles des archives sont au rez-de-chaussée, et voûtées.

CHAPITRE XV.

Enfans trouvés. Fabriques. Université. Bibliothèque du Saint-Sinode. Hôpitaux. Apothicairerie. Monastère de Donski.

ENFANS TROUVÉS. Cet établissement, qui date de 1764, doit son existence à la générosité de l'impératrice, et aux soins de M. de Betzki : c'est le plus beau dans son genre qui existe

existe en Europe; nous croyons cependant que si les sommes qu'il coûte eussent été partagées de manière à pouvoir établir dans chacun des gouvernemens, ou au moins dans une partie, une maison de ce genre, cela eût été beaucoup plus avantageux pour l'Empire: mais ces établissemens morcelés auroient été moins connus, moins admirés, n'auroient pas eu ce brillant, cet éclat, qui ne frappent que trop souvent dans les établissemens russes, et auxquels l'utilité est presque toujours sacrifiée. Un peuple neuf, en voulant s'élever tout d'un coup au niveau des autres peuples, devoit tomber dans cet inconvénient, sur-tout avec les grands modèles que leur offroit le reste de l'Europe.

Il y avoit, en 1792, environ deux mille enfans dans la maison, et au-delà de trois mille à la campagne : on donne au paysan qui se charge d'un enfant un rouble et demi par mois. Il y a cinq âges de garçons, et quatre de filles: le premier âge est de six à neuf ans, et ainsi de suite, de trois en trois ans. On retire les enfans de la campagne, de trois à quatre ans, et jusqu'à six, ils ne sont dans aucune classe. Les garçons et les filles sont vêtus de jaune, et mêlés : il y a pour eux douze dortoirs de soixante à soixante-dix lits. Ils ont un tablier, rayé de blanc et bleu, et point de siéges dans

leurs salles. Tous les garçons sont vêtus de laine: le juste-au-corps du premier âge s'attache par derrière, ce qui est fort commode, et ne les gêne point du tout. Le second et le troisième sont en vestes, distinguées par la couleur du collet. Les enfans apprennent le russe, l'allemand, le français, à tricoter, carder, à filer du coton, et à chiffrer. Chaque âge est divisé en plusieurs classes. Le premier âge des filles est en laine verte, tablier, fichu, et ceinture blancs. Second âge, en cotonnade bleu rayé, et un corset. Troisième âge, rayé bleu et orange: dans cet âge elles commencent à laisser croître leurs cheveux. Quatrième âge, vert rayé de blanc, et une petite broderie sur la manche: on prend dans cet âge des aides pour les inspectrices des autres âges: il est ordinairement fort peu nombreux, parce que beaucoup de gens demandent à s'en charger. Quelques filles apprennent le français; mais toutes le russe, à dessiner, à broder, à faire des dentelles. Nous y avons vu de très-jolis ouvrages: on n'y travaille de commande que pour les grands seigneurs: les enfans sont debout pour lire, écrire et dessiner: tout l'ouvrage qu'ils font est pour le compte de la maison: les enfans travaillent neuf heures, de sept à midi, de deux à quatre, et de cinq à sept. On reçoit dans le premier âge les

enfans de parens pauvres, quoiqu'ils n'ayent pas été chez les nourrices.

Il y a dans toutes les classes des tableaux en russe et en français. Les garçons et les filles vont nuds pieds en été : on leur lave la tête tous les matins. Les dortoirs sont très-propres, les lits en fer, et les enfans couchent sur la paille : on les change de linge de lit et de corps une fois la semaine. Le bain russe aussi une fois. Les enfans sont inoculés lorsqu'ils reviennent de la campagne, ce qui a toujours lieu au mois de mai.

Les dortoirs et les salles d'étude sont vis-à-vis les uns des autres: les enfans n'ont pas d'autre salle de récréation : il n'y a pas de doubles croisées en hiver : les ventilateurs ne sont pas aux fenêtres, mais dans le mur : c'est un tuyau qui donne de l'air à tous les étages : il y en a un entre toutes les croisées. L'infirmerie est composée de plusieurs salles, et fort propre : les maladies les plus communes sont le scorbut et les maux d'yeux. Les marches de tous les escaliers sont revêtues en fer : nous avons trouvé en général les corridors un peu trop étroits. Le réfectoire est une grande galerie en carré long, dont les garçons occupent deux côtés, et les filles deux. Les enfans boivent du quas. Les plats et les cuillers sont d'étain ; les assiettes de terre :

nous avons trouvé que le réfectoire étoit l'endroit le moins propre, et le plus mal tenu. Aussi a-t-il fallu le demander à plusieurs reprises, pour obtenir de le voir. On dépose les enfans chez le suisse, à droite en entrant : là, on les baptise et inscrit sur-le-champ : vis-à-vis, c'est-à-dire, à gauche de la porte, est le corps-de-logis destiné aux femmes en couche : il y a une vingtaine de chambres fort propres ; on ne paye absolument rien : toutes les femmes qui se présentent sont reçues, et leurs enfans restent à la maison. Il y a des masques à côté de la porte d'entrée, dont se servent les femmes pour sonner, lorsqu'elles ne veulent pas être connues : mais, par la disposition des lieux, elles peuvent être aperçues auparavant par le suisse, et il leur importeroit peut-être que cela ne fût pas. Trois sages-femmes, et deux aides y sont presque toujours occupées ; un médecin, un chirurgien-major, et deux chirurgiens, font le service de la maison.

Si quelqu'un de connu demande une fille élevée dans la maison, on la lui accorde, mais il s'oblige, par contrat, de la marier, doter, et de lui donner par an au moins 24 roubles : on les accorde de préférence aux étrangers. Les garçons ne se donnent jamais qu'aux étrangers. Si un ouvrier, sorti de la maison, tombe ma-

lade ou devient estropié, on le recueille : les sujets incorrigibles sont faits soldats ou matelots. Les réglemens de discipline étant les mêmes qu'à Pétersbourg, une fois qu'un enfant est dans la maison, il ne peut plus être retiré, et quoique sorti, il est toujours sous sa protection immédiate. Ils sont tous libres, et même si une fille, sortie de la maison, épouse un esclave, il devient libre : mais cet avantage est illusoire, parce qu'elle ne peut se marier sans le consentement de la maison. Elles en sortent à dix-huit ans, et les garçons à vingt-un. L'église est fort jolie, richement décorée, claire, et d'un très-bon goût. Le sanctuaire est fort beau ; il est orné de colonnes dorées. Cette église est de M. *Planck*, architecte allemand.

.. Dans un corps de logis, voûté en entier et construit aux frais de M. Demidoff, il y a une école de commerce, aussi fondée par lui, pour les fils de marchands ; elle est de cent jeunes gens divisés en cinq classes égales, dont chacune dure trois ans : ils entrent à six et sortent à vingt-un. On ne peut plus retirer les enfans dès qu'ils y sont ; ils apprennent le français, l'allemand, l'anglais, et tout ce qui est relatif au commerce. Il y a une salle de danse pour la quatrième et cinquième classe : cinq par âge peuvent sortir les dimanches et fêtes, quand

les parens les demandent. C'est le conseil qui décide de l'admission des jeunes gens à cette école. Cet établissement est comparable aux plus beaux qui ayent jamais été faits par des particuliers.

Le bâtiment des enfans trouvés a cinq étages, soixante-seize sagènes sur quarante-six; il est au milieu d'un grand carré, dont la Moskua à laquelle il est adossé, forme un des côtés: celui opposé à la rivière est de deux parties, chacune de quatre-vingt sept sagènes, séparées par la grande porte d'entrée: les côtés en ont soixante-douze. Ce côté a cinquante-quatre croisées et sept portes, trois étages compris le rez-de-chaussée: tout n'est pas fini, à beaucoup près; mais voilà le plan dont la guerre de Suède a fait interrompre l'exécution, ainsi que de beaucoup d'autres.

Fabriques des Enfans trouvés. La maison des enfans trouvés en a deux à son compte, de bas et de cartes à jouer. Les entrepreneurs sont payés par la maison, à proportion de ce qu'ils fournissent, et celui-ci paye les ouvriers: tout ce qui se fabrique appartient à la maison; la fabrique de cartes occupe environ cent-vingt ouvriers: ce sont presque tous des enfans de la maison; l'atelier est composé de deux grandes salles, dans l'une sont vingt-un polissoirs que

nous avons vus en activité; mais il pourroit y en avoir d'avantage: on tarote les cartes sur des matrices en fer : le sixain coûte un rouble et cinq copecks. La fabrique a vingt-deux métiers pour la laine, et trente-quatre pour la soie: ils occupent quatre-vingt garçons de la maison et quelques étrangers. On n'y travailloit pas lorsque nous l'avons vue, parce que les matières premières manquoient: un métier à bas de soie fait à Moskou coûtoit 300 roubles: ils sont plus larges que ceux d'Allemagne. Le prix des bas est de trois à cinq roubles, nous ne les avons pas trouvé beaux, à beaucoup près: des bas fourrés, pesant environ ½ livre, 12 roubles. Le zolotnik de soie en bas coûte de 25 à 30 copecks pour la soie de Perse, et trente-cinq environ pour celle d'Italie, toujours selon la finesse de l'ouvrage.

Fabriques de M. Tames. Elles sont à côté de sa maison et consistent en une fabrique de soie et une de nappage. Dans la première on ne fait ni satin, ni velours, ni étoffes rayées à petites rayes. Beaucoup d'étoffes pour meubles, blanche et rouge, ou blanche et verte de douze verschocks de large coûtant un rouble 25 cop. l'archine: étoffe fond or ou argent en clinquant pour le peuple, 2 roubles ½; à grandes fleurs, mêlée d'or et d'argent 5 roubles. A grands ra-

mages en or et argent, 13 et 15 roubles. C'est là ce dont on vend le plus; presque tout se consomme dans le pays. La soie vient de Perse, de Turquie et d'Italie. La première étant plus chère se mêle. Les ouvriers payés le plus sont ceux qui travaillent aux étoffes de 13 et 15 roubles; ils ont (par archine) pour deux hommes, 2 roubles 10 et 2 roub.; 50 cop. dont celui qui jette la navette a environ les $\frac{3}{4}$. Ils peuvent en faire deux archines $\frac{1}{2}$ par semaine. Ces étoffes ont 12 verstes de large, mais le taffetas et toutes les étoffes unies ont une archine. On fait environ quinze arch. de taffetas avec une livre de soie. Etoffe de soie pour les plisses, un rouble, 60. Taffetas, un rouble. — Les plus grands nappages qu'on ait faits, étoient de cinq arch. de large et coûtoient 8 roubles. Les plus grands qu'on fasse actuellement sont de trois arch. $\frac{1}{2}$ et coûtent 5 roubles. Les pièces de trois archines se payent aux ouvriers un rouble 25 cop. l'archine. La pièce de cinquante arch. sur une de large, coûte de 19 à 40 roubles. De belles serviettes de $\frac{5}{4}$ en carré, un rouble. Quelques métiers ont trois ouvriers; il y en a cent en tout pour les toiles, dont trente pour les ravendouks qui coûtent de 18 à 75 roubles la pièce de cinquante arch. Vingt métiers pour le nankin, 2 roubles $\frac{1}{2}$ les huit archines; quatre devidoirs, dont deux fort grands

de quatre cents bobèches environ, mus par deux personnes. Les deux fabriques occupent de cinq à six cents ouvriers, appartenant tous au maître ou à des seigneurs qui les louent.

La maison *Tames* est à Moskou depuis Pierre Ier. qui lui donna neuf cents esclaves pour établir des manufactures : elle n'en a plus aujourd'hui que trois cent cinquante dont elle cherche même à se défaire, ainsi que de ses fabriques qui sont surpassées, pour les étoffes, par celle de *Liprandy* (à trente verstes à l'est de Moskou), et, pour le nappage, par celle d'Iaroslaw : elle veut se concentrer uniquement dans la banque, à cause du très-petit nombre de maisons riches qui sont à Moskou, dans tout ce qui n'est pas noblesse.

Université. Grand bâtiment neuf dans Bielgorod (ville blanche) : corps de logis de vingt-cinq croisées; les aîles qui l'arrondissent sur le devant, en ont douze sur sept de profondeur; le milieu de la façade huit colonnes ; *Kasakow* en est l'architecte : il est commencé depuis dix ans. Il y a deux gymnases, pour les nobles et les roturiers : cent cinquante jeunes gens y sont élevés aux dépens de la couronne. Les externes payent 100 roubles par an : il y en avoit fort peu. Les jeunes gens restent jusqu'à quinze, dix-huit et vingt ans, selon qu'ils sont plus ou

moins avancés. Ils apprennent le latin, le français, l'allemand et le grec ancien. Ils sont habillés de gris, doublé de vert : l'habit de parade est rouge, revers bleus. Ils apprennent aussi les mathématiques, l'histoire, la géographie, le dessin, les armes, la danse. Chaque langue a quatre classes. *Lecture. Grammaire. Syntaxe. Style.* Les classes n'ont pour tous meubles que des tables et des bancs. Les externes qui ne viennent que pour étudier, ne payent rien. Les élèves travaillent huit heures par jour. En février 1792, il y en avoit sept cents. Ils ont été jusqu'à huit cents. On n'y reçoit que des gens libres. Sur quatre-vingt élèves, cinquante étoient entretenus par la couronne, et trente par des particuliers : les premiers se nourrissent et reçoivent pour cela 90 à 100 roubles par an.

Du moment qu'un jeune homme sort du gymnase, et qu'il est reçu à l'université, il n'y a plus de différence entre le noble et le roturier. Ceux qui sont au compte de la couronne, ne sont pas avancés s'ils ne finissent pas le cours. Il y a un cours de physique où l'on permet à quelques jeunes gens du gymnase d'assister, s'il sont en état. La salle d'assemblée est en amphithéâtre, et forme un demi cercle dont le diamètre à soixante pieds : elle est ornée de dix colonnes, et éclairée par le grand côté. A droite et à gauche

de cette pièce sont deux galeries de plus de quatre-vingt pieds, décorées de quarante colonnes ïoniques. L'une est destinée pour la bibliothèque, l'autre pour le cabinet d'histoire naturelle et de physique. La salle de philosophie sert, par *interim*, de salle d'assemblée. On y voit les portraits d'Elizabeth et de Catherine II : la chapelle est petite et assez jolie.

Il y a dix-neuf professeurs, dont trois dans la faculté de droit, six dans celle de médecine, et dix dans celle de philosophie. Trente-sept maîtres pour le gymnase : deux pour la religion, dix pour les humanités, le grec et le latin, six pour les langues russe et esclavonne, quatre pour l'allemand, trois pour le français, deux pour l'anglais, deux pour l'histoire et la géographie, cinq pour les mathématiques, sept pour les arts, dessin, musique (3), escrime, voltiger, écriture dans toutes les langues. Ce dernier maître en a un sous lui. Trois professeurs de l'université sont employés aussi dans le gymnase : ils ont environ 1000 roubles par an, quelques-uns moins : leur cours (à l'université) dure trois ans. Les examens se font annuellement au mois de juin. Le fonds de l'université est de 50 mille roubles, dont 40 fournis par la couronne, et 10 de la librairie et imprimerie, qui est affermée. La chancellerie coûte beaucoup, et c'est un abus

qui frappe ici dans presque tous les établissemens. Il n'y a que trois facultés ; point de théologie : celle de médecine a été fort peu suivie jusqu'à présent, mais elle va l'être davantage, parce qu'on ne pourra plus être reçu docteur sans avoir pris ses grades à l'université.

Bibliothèque et Imprimerie du St. Synode. La bibliothèque est dans un vieux bâtiment épouvantable, entièrement voûté : les portes et les fenêtres sont en fer. Nous sommes entrés par deux chambres où l'on tient les registres et les catalogues, dans deux autres où il y a à-peu-près quatre mille volumes. Ils sont presque tous ecclésiastiques ; cent quatre-vingt volumes qui ont appartenu à Pierre Ier., parmi lesquels il y en a de français, d'allemands, d'anglais, de hollandais et d'italiens. Dans un livre où sont des gravures relatives à la guerre, il a mis des notes de sa propre main, pour indiquer s'il les trouve bien, si elles sont assez finies ; cela prouve qu'il présidoit lui-même à l'exécution des ouvrages qu'il ordonnoit. On trouve dans un volume manuscrit une lettre de cet empereur au comte Pousckin, par laquelle il lui enjoint de donner la description des fêtes triomphales qui eurent lieu après la bataille de Pultava. Le réglement militaire de Pierre Ier., signé de sa main en 1716. Parmi les manuscrits anciens,

voici ceux que nous avons remarqués. Des réglemens ecclésiastiques envoyés par les patriarches de Constantinople aux prélats de Russie, et signés par eux. Un petit livre d'évangile, sur vélin, manuscrit du XV.e. siècle, qui a servi de livre de prières, complet. Evangile esclavon, in-folio du XVe. siècle. La collection des manuscrits est devenue moins nombreuse et bien moins intéressante, depuis que l'impératrice a donné l'ordre d'envoyer à Pétersbourg tous les manuscrits relatifs à l'histoire de Russie, qui se trouvoient dans les couvents, où sont les seules bibliothèques de l'Empire. La collection des livres russes imprimés à Moskou, est de trois cents; celle des ouvrages étrangers de onze cents; il n'y a que deux ouvrages de la fin du quinzième siècle qui n'ont aucun mérite. Le seul ouvrage qui soit complet, est le *Tractatus florum astrologiæ albumasario, augustæ vindelicorum, 1488.* Bible française de Louis et Daniel Elzevir, in-folio, 1669, dont l'exemplaire est magnifique. La bible polyglotte de Walton, sans le *serenissimo prot.* 1657 : chaque page des cinq volumes est paraphée. Le fonds de cette bibliothèque vient des anciens patriarches. Il y a une assez grande quantité de livres polonais, une grammaire grecque pour apprendre le russe, imprimée à Lvow, en Pologne, en 1591. Quelques livres

grecs et esclavons, dont aucun n'est précieux; douze bibles hébraïques. La plus ancienne bible qui soit à la bibliothèque, est celle de 7070 (1562), à Moskou, petit in-folio assez mal conservé. Il y a un catalogue fort bien fait, en latin et en russe. Il faut s'adresser à l'archevêque de Moskou pour voir cette bibliothèque, ainsi que l'imprimerie.

L'imprimerie consiste en vingt-deux presses, pour les livres ecclésiastiques russes ou esclavons, et deux presses pour les livres civils et pour les particuliers. Les autres imprimeries pour les livres ecclésiastiques, sont à Pétersbourg, où il y a deux presses à Kiow et à Tchernigow : on fond ici les caractères, mais il n'y a qu'un fourneau : ils reviennent à cinq roubles le poud. On grave les caractères et les planches sur cuivre et sur bois. Les ouvriers, tous esclaves de la couronne, ont trente-six roubles par an. En 1792, l'imprimerie a eu 50,000 roubles de bénéfice. Autrefois la gestion de ces revenus étoit confiée aux administrateurs de la maison. Aujourd'hui l'impératrice s'est emparée de ces biens; ils sont placés à la banque, et sur l'intérêt qui en revient, on en fait des pensions à des ecclésiastiques vieux ou infirmes. L'endroit où l'on grave et où sont les caractères pour imprimer, est un bâtiment neuf, attenant au vieux dont

nous avons parlé. Il y a des magasins immenses de livres imprimés dans cette maison. Leur valeur s'élevoit, en 1792, à 230000 roubles. Les livres ne sont pas fort chers, à en juger par la bible russe, qui coûte en feuilles cinq roubles : elle est en trois volumes in-folio.

Hôpital de Catherine. Treize corps de logis séparés, composent l'ensemble de cet établissement. Les maisons sont en bois et à un seul étage. Cinq sont destinées aux malades, une aux fous, une autre, partagée en deux, est pour les hommes et femmes en convalescence. Trois chirurgiens et trois sous-chirurgiens font le service dudit hôpital ; il y en a toujours un de garde : le jour où nous y avons été il étoit absent, ce qui ne supposeroit pas une grande exactitude. Les chirurgiens se partagent entr'eux les malades, et les voient journellement jusqu'à l'entière guérison. Leurs appointemens sont de deux cents roubles par an ; ils sont de plus logés, chauffés et éclairés. On sent qu'avec un salaire aussi modique il leur seroit impossible de vivre, aussi leur permet-on de voir des malades en ville : il y a de plus un médecin. L'impératrice donne 16,000 roubles par an. On évalue à 4,000 roubles la somme qui provient des personnes qui payent pour leur traitement. On reçoit indistinctement tout le

monde, de quelque nation qu'il soit. Chaque malade doit donner quatre roubles par mois. Ceux qui sont infectés de maladies vénériennes payent cinq roubles. Comme le traitement de ces maladies est infiniment plus onéreux à la maison que les autres, et qu'elles sont fort fréquentes, on est obligé de refuser beaucoup de malades, et on donne la préférence aux autres maladies : on estime la dépense d'un vénérien de 10 à 15 roubles par mois. Nous avons vu une femme dont le traitement, dans un seul mois, avoit coûté plus de 50 roubles à la couronne. Après la maladie dont nous venons de parler, la plus commune, sans aucune comparaison, est le scorbut : on est étonné, en parcourant les salles de cet hôpital et de plusieurs autres de ce pays, de trouver un grand nombre d'enfans qui, dès l'âge de six à dix ans, sont déjà infectés de cette maladie, presque toujours héréditaire.

Dans le bâtiment servant de façade sont des lits fort propres avec des rideaux, une bonne couverture, deux draps assez fins, un matelas et deux oreillers, aussi couverts de linge blanc. Les lits sont tous en bois : dans les autres salles, ils sont sans rideaux. Les malades couchent seuls, sont fort à leur aise dans leurs chambres. Dans tout l'hôpital, il n'y a que cent cinquante lits ; vingt-neuf étoient occupés par des femmes

attaquées de maladies vénériennes, et cinquante pour des hommes ayant la même maladie. Entre deux chambres il y a toujours un thermomètre. On entretient la chaleur à 15 degrés de Réaumur, pour toutes les maladies, à l'exception des précédentes, pour lesquelles on demande 18 degrés. La salivation est ici en usage, et on n'a pas remarqué qu'il fallût plus de temps que dans un autre pays, pour les guérir radicalement, ce qui prouve qu'en suivant un régime exact, et vivant dans une température toujours égale et facile à calculer, cette maladie n'est pas plus rebelle au traitement dans les climats froids que dans d'autres.

Il y avoit dix foux, au mois de février 1792, dont trois allemands, un français, le reste étoit russe. Ils jouissent de beaucoup de liberté : on avoit eu l'attention de mettre des plaques de fer dans la chambre d'un homme qui fumoit; il n'y avoit pas une seule femme, ce qui doit paroître d'autant plus extraordinaire que, dans les autres maisons de foux que nous avons visitées, leur nombre surpassoit presque toujours celui des hommes. De ces dix hommes aucun n'étoit furieux, tous étoient imbécilles. Leurs loges sont en bois, avec une porte très-foible, et qui ne résisteroit pas aux efforts d'un homme d'une force ordinaire. Quand il s'en trouve de

furieux, on les attache par le milieu du corps avec deux morceaux de fer en demi-cercle, qui tiennent à une chaîne : cette méthode ayant des inconvéniens, on doit adopter la manière employée à Petersbourg, qui consiste à attacher le malade par le pied, avec un cuir très-fort. D'une maison de force, à trois verstes de Moskou, on envoye ici les malades : ils sont traités comme les autres : un seul avoit les fers aux pieds, et cela pour avoir voulu s'échapper. Il y a une autre maison de force dans la ville, où sont renfermés des gens pour toute leur vie ; dans celle-là, il y a un hôpital.

L'établissement dont nous venons de parler est généralement bien tenu, et il seroit à souhaiter que les hôpitaux militaires de Russie lui ressemblassent.

Non loin de l'hôpital est une maison qui a appartenu au comte Soltikoff : elle est fort bien située, de belle apparence, et a, dans sa dépendance, un jardin immense. Elle sert de retraite à vingt-cinq officiers qui doivent avoir servi dans des régimens de campagne. L'impératrice fournit, pour la nourriture de chacun, six roubles par mois ; ils mangent en commun, et reçoivent tous les deux ans une pelisse, un habit et une veste ; tous les ans une culotte, des bas, des souliers et un chapeau. On présume

que l'impératrice augmentera un établissement qui est bien peu de chose pour une armée aussi nombreuse que celle de Russie, dans laquelle on compte très-peu d'officiers à leur aise, et beaucoup vivant absolument de leurs appointemens, avec femme et enfans.

Hôpital militaire. Il est au-delà du pont, sur la Jausa, près du palais neuf, fondé par Pierre Ier, pour mille soldats malades. En février 1792, il y en avoit sept cents, dont deux cents vénériens. Il y a quinze salles de différentes grandeurs : les maladies internes et chirurgicales sont séparées, excepté chez les prisonniers, où l'on est forcé de mettre tous les malades ensemble pour les garder plus aisément. Les salles étoient assez propres. Les malades sont servis par des hommes; ce sont de vieux soldats, pour qui c'est une espèce de retraite : il n'y a de femmes que pour blanchir le linge : on retient aux soldats la moitié de leur paye : ils ont une demi-livre de viande par jour : ils en avoient autrefois une livre : ce n'est pas la seule différence qui existe entre le régime d'autrefois et celui d'aujourd'hui. Il y a un médecin, un chirurgien-major et cinq aides, tous logés. On y donne des leçons d'anatomie; un cours de chirurgie y est fondé pour cent jeunes gens : les externes peuvent y venir et ne payent rien pour les leçons : s'ils logent à l'hô-

pital, alors ils font le service et sont de jour à leur tour. Il n'y a pas d'hôpital d'été comme à Pétersbourg; le même sert toute l'année. Les fonds fixés pour l'entretien et les réparations du bâtiment, n'étant plus fournis depuis quelque temps, il se dégrade et même menace ruine en quelques endroits. Il est en briques et assez vilain.

Hôpital du Grand-Duc, près de la porte de Kaluga, fondé, il y a vingt-huit ans, par le grand-duc, à l'occasion d'une maladie qu'il eut. Il est sous la direction du prince Alexandre Michaëlovits Galitzin, pour cinquante malades de tout pays et de tout état. Dans les cas pressés, on peut en prendre cinq ou six de plus. Les étrangers, les prêtres et les soldats ne payent rien; mais les marchands qui sont en état, et les domestiques des gentilhommes payent quatre roubles par mois. Il y a toujours plus d'hommes que de femmes: les lits sont en bois, garnis de rideaux, avec une couverture piquée. Quelques ventilateurs au plafond des salles. Le médecin du grand hôpital, l'est aussi de celui-ci: de plus, il y a un chirurgien-major qui y loge, deux autres chirurgiens et un apothicaire. Le fonds est de douze mille roubles. Cet hôpital n'est point mal tenu.

Apothicairerie impériale. Elle est à côté de l'uni-

versité : c'est un grand bâtiment qui tombe en ruine : on doit, dit-on, la changer de place. Le débit annuel est d'environ 200 mille roubles : elle fournit tous les hôpitaux et établissemens du gouvernement (1). Le laboratoire est effrayant par le mauvais état, la saleté des ustenciles et le peu de soin qu'il paroît qu'on en a : malgré l'importance de la chose, et la réputation bien surprenante de cet établissement, on ne peut rien voir de plus mal tenu et de plus dégoûtant.

Monastère de Donski. Fondé par les Cosaques du Don, d'où il a pris son nom. Beaucoup de familles nobles y ont leur sépulture : le prince Galitzin, mort en 1775, y a un beau mausolée en marbre : plusieurs autres sont avec des bas-reliefs, dont quelques-uns assez bien traités. L'archevêque massacré par le peuple, pendant la peste de 1773, y est enterré. L'église, construite par Bajanow, est assez jolie : on y voit beaucoup de peintures faites par des Italiens, ainsi que dans un beau corridor qui règne extérieurement autour de l'église.

---

(1) On n'oubliera pas que, par gouvernement, nous entendons province, et non la totalité de l'Empire.

CHAPITRE XVI.

Cabinets particuliers.

Plusieurs particuliers possèdent des collections précieuses, et nous allons les décrire telles que nous les avons vues, sans pouvoir assurer ceux qui les verront après nous, qu'ils les trouveront dans le même état. Par une manie qui se rencontre bien quelquefois chez les propriétaires d'objets curieux et recherchés, mais qui n'est jamais poussée aussi loin qu'ici, tout ce que contiennent ces cabinets peut fort bien avoir changé de maître : tous les possesseurs sont prêts à troquer ce qu'ils ont ; et il n'est pas un morceau qu'un curieux ne puisse obtenir, s'il en offre à sa place un autre qui plaise, c'est-à-dire, qui paroisse valoir mieux que celui qu'il désire : car, tout en troquant, les Russes tâchent de n'être pas dupes ; cependant ils le sont de temps en temps. On voit qu'avec ce goût bizarre d'échange et de trafic, un cabinet ne doit pas rester long-temps le même, et qu'on

trouvera peut-être de grands changemens dans les descriptions que nous allons en donner.

Paul Gregorovitz Démidoff. Ce cabinet est très-remarquable, et sans contredit celui de cette ville qui mérite le plus l'attention des curieux; mais il n'est pas aisé, à beaucoup près, d'en obtenir l'entrée: nous avons eu bien de la peine à y parvenir, quoique munis d'une lettre d'un des premiers savans de la Russie. Cette sévérité est dûe aux visites de beaucoup d'importuns, dont l'ignorance devenoit fatigante pour le possesseur. Nous devons ajouter cependant qu'une fois introduits, il a mis toute la complaisance possible à nous faire connoître en détail son cabinet. Pour aller de suite, nous parlerons d'abord de sa collection de pierres précieuses, qui est très-belle. On y voit entre autres une opale de la Chine, remarquable pour sa grandeur, car elle a beaucoup moins de jeu que celles d'Egypte. Une aventurine cristallisée, morceau précieux. Petite coupe faite d'un grenat de Bohême. Dans cette même pièce étoient les douze Césars, et quelques philosophes, en petits bustes de bronze, fort bien faits. Là sont aussi les médailles dont nous parlerons plus bas; quelques tableaux en mosaïque de Florence (ce genre nous a paru fort recherché dans ce pays-ci). Pièce suivante, où est

une petite collection de minéraux, de deux mille pièces, achetée depuis peu 5000 roubles par M. Démidoff. Elle est fort bien choisie : entr'autres morceaux, plusieurs d'or natif, cristallisé et herborisé. Beau tableau d'Antiope, attribué à Luca Giordano. Dans une autre pièce, autre collection de minéraux, classés selon Linnée. Beaux morceaux de cuivre rouge. Beau morceau de cristal de roche, de Madagascar. Très-belle collection de coquilles; les plus remarquables sont : une belle navette de 41 lignes ; plusieurs harpes, mais aucune de saillante. Amiraux, dont un de deux pouces. Lepas blanc. Aîle de papillon. Beau drap d'or, de près de quatre pouces de long sur deux d'épaisseur. Deux draps d'argent. Vice-amiral de Rumphius. Rare cornet de la Chine. Deux couronnes impériales. Deux flamboyantes. Deux damiers. Très-bel arrosoir, de pres de 7 pouces de long: c'est le morceau le plus précieux du cabinet; la tête et la fraise sont de la plus belle conservation. Plusieurs beaux nautiles. Scalata de 18 lignes. Bécasse épineuse, de plus de trois pouces et demi, très-bien conservée. Pattes de crapaud, noire, jaune, et blanche : cette dernière grande et bien conservée. Pavillon d'Orange. Deux limaçons, appelés lampes antiques, un grand et un petit, fort

rares. Superbe collection de coraux et madrépores. Très-beau morceau de corail blanc. Belle astroïte, à feuilles contournées, très-précieuse, point décrite. Madrépore de la Méditerranée, d'une grosseur énorme. Branche de corail qui a poussé sur une lame d'acier. Le grand porc de la mer rouge (madrépore). Oiseaux, singes et autres animaux empaillés. Idoles de la Chine. Une idole de Siam, fort précieuse, représentant un sujet absolument libre, et nullement religieux, etc.

Pièce suivante: les coquilles bivalves y occupent quatre armoires. Deux crêtes de coq (rastellum). Bec de perroquet. Un seul marteau brut, pas très-grand. Beaux oursins étoilés. Très-beau morceau de malachite. Morceau de cuivre natif en végétation, rare. Quelques insectes de Suède, classés selon Linnée. La plus grande partie de ce que contiennent ces deux dernières pièces, en coquilles, coraux, madrépores, animaux empaillés, etc., vient du cabinet de Mademoiselle Clairon, que M. Demidoff acheta en entier en 1773.

La Bibliothèque est d'environ cinq mille volumes, dont la plus grande partie sur l'histoire naturelle: tous les ouvrages sur cette matière, avec des planches enluminées, s'y trouvent. Il y a aussi quelques ouvrages avant 1500.

Un bel *Appien*, Spire, 1472. Beau manuscrit arabe sur l'histoire naturelle, sur vélin. Beau manuscrit chinois, avec des estampes. Traité des amours de Leriano et de Laureole, fille du roi de Macédoine, manuscrit traduit de l'italien en français, avec dix-neuf planches. Bible latine, manuscrit du douzième au treizième siècle, sur vélin, avec de belles majuscules en or, venu des jésuites de Lyon. Bible française, sur vélin, avec des majuscules en or, crue du quatorzième siècle, deux volumes. Aristote, in-folio, beau manuscrit, sur vélin, du quatorzième siècle, avec des notes dans les interlignes. Manuscrit de Columelle, cru du neuvième au dixième siècle, mais trop bien conservé pour que cela soit probable. Voyage de Mandeville, en français, manuscrit avec des planches coloriées. *Missale diocesis Lingonensis*; Paris, 1517, très-bien conservé; avec de belles vignettes. Chronique de Monstrelet, superbe, sur vélin, avec des planches coloriées: chez Antoine Berard, en trois volumes; le premier manque, malheureusement. Autre édition du même ouvrage, complète, mais nullement remarquable. Bible hollandaise et russe, seulement le nouveau testament, la Haye 1717, toute en lettres majuscules: quoiqu'il y ait dessus *tome premier*, c'est le cinquième de l'édition dont nous avons

parlé à la bibliotheque de Stutgard, et que nous n'avons vue que là : l'année de celle-là est 1721.

Médailles. Cette collection embrasse toutes les parties et tous les pays : sans être absolument complète en aucune, elle mérite d'être vue, parce qu'elle contient des morceaux très-précieux. La partie des monnoies de Suède est fort belle, et la plus complète qui soit dans ce cabinet; elle a été décrite dans l'ouvrage intitulé : *Catalogus nummorum sueogothicorum, musæi graingeriani*, fait par Keder; Londres, 1728 : il a été acheté par M. Demidoff : beaucoup de monnoies inconnues, les premières connues, sont d'Olaus Trattelius; il y en a environ 140 frappées d'un seul côté. Ecu de Sten-Sture, 1512, très-beau; très-rare. Trois petites pièces du même. Cinq monnoies *arosiennes* (Westeros), très-rares. Double ducat, avec les deux têtes de Gustave-Adolphe et de sa femme, princesse de Brandebourg : de l'autre côté, leurs deux écussons, 1632, rare; cependant on le trouve dans plusieurs cabinets. Médaille frappée en 1665, par la reine Christine, avec le mot *Makelos*, en grec, rare. Plusieurs médailles des Goths. Médailles d'Odin, de Bélisaire, (*Gothis devictis*). Plusieurs frappées en Italie. Collection des hommes illustres de Suède. Celle d'Axel

Oxenstiern, très-rare : autour de son portrait, *rerum sueco-germanicorum atlas*, 1634. Axel Oxenstiern, chancelier. Thaler impérial, rare. Médaille du général Baner : lion couronné, qui porte une épée. Médailles de Louis XIV et de Louis XV. *Médailles de Russie.* Copecks en argent de toutes les villes; celui de Twer est écrit des deux côtés. — De Novogorod, a, d'un côté, le prince assis, et devant lui, l'image d'un homme qui s'incline, l'écriture de l'autre côté. — De Pleskow, l'écriture d'un côté, et de l'autre une tête de bœuf couronnée. Ducat d'or, du faux Démétrius. Cinq pièces d'or, dont deux ducats, un rouble, et deux pièces plus petites, avec Sophie d'un côté, et les deux czars de l'autre. Médaille de composition, fondue, des mêmes : cette médaille est en or chez le prince Ivan Galitzin; elle est composée de deux pièces fondues en creux, et réunies : d'un côté, Sophie, avec la couronne et le sceptre, à-côté duquel est une croix, de l'autre côté de Sophie, est une fleur; au revers de la médaille, sont les deux frères, avec l'aigle impérial entre eux deux et au-dessus. Rouble d'argent de Pierre Ier. 1704 : c'est le premier frappé, et celui de 1707, le premier dont la date soit en chiffres arabes. Quart de rouble coupé (on croit qu'il n'y a pas eu de moitié, quoiqu'on ait prétendu

en avoir une à l'académie de Pétersbourg); on trouve des quarts frappés, après avoir été coupés, ils sont beaucoup moins estimés. Petite monnoie de cuir; c'est une main tenant un sabre, on les a souvent imitées, nous croyons celle-ci du nombre, et nous n'en avons jamais vu d'authentique. Rouble et demi-rouble d'Ivan. Pièces de cuivre carrées. Médaille en argent, frappée en France, en 1717, devant Pierre le grand. Médailles romaines. — Des empereurs d'Allemagne. — De Saxe; Georges, en 1536; est le premier qu'il y ait. — De Prusse; le premier est le duc Albert, en 1541. Quelques-unes d'Espagne et de Portugal. Suite des rois de France, en bronze. — Des rois d'Angleterre, de même; Cromwel y est. Monnoies de plusieurs princes d'Italie. Médailles vénitiennes. Monnoies hollandaises: sur une, est un lion, se battant contre un cochon, 1578. Collection de portraits des hommes illustres de tous les pays. Monnoies des villes impériales et autres. Deux petites pièces d'argent et de bronze, sur lesquelles est écrit le *credo* en allemand, l'évangile et le *pater* sur deux autres plus petites: le diamètre de ces dernières est de trois lignes et tout est très-lisible. Suite des papes, 252; Jésus-Christ est le premier. Beaucoup de médailles mêlées, et de monnoies point arrangées. Ecu;

demi et quart de Cromwel. Denier d'Anne, très-rare. Monnoies orientales de la Chine, de Malabar, etc. Ducat à six côtés, de Michel Apalfi, prince de Transilvanie, 1662. Plusieurs tiroirs de ducats et autres monnoyes de tous les pays. Demi-ducat, quart de ducat, 8e., 16e., et 32e., de Nuremberg, en or. La plus ancienne pièce, est celle de Saint-Uladislas, roi de Hongrie.

Prince Urusoff. Minéraux, tant nationaux qu'étrangers. Plusieurs morceaux précieux, surtout en mines d'or d'Amérique. Beaux morceaux de cuivre natif. Beau morceau de cuivre rouge; de malachite herborisée. Régule d'Antimoine, natif. Pierre puante, morceau extrêmement curieux. Cette collection n'est pas très-nombreuse; mais elle est parfaitement bien choisie. Jolie collection de coquilles. Corne de Narval, de plus de sept pieds. Très-belle collection de pierres précieuses, montées et non-montées: dans les premières, un brillant jaune et verd. Opale jaune. Opale orientale, ayant coûté 1000 roubles. Petite pierre d'un violet foncé. Turquoise brute, de deux verschoks et demi de long, sur un et demi de large, et autant d'épaisseur (le verschock fait $\frac{7}{4}$ de pouces anglais), pesant 15 onces environ; une seule partie est verdâtre, le reste, bleu céleste sans

tache. Le prince n'étoit pas encore posesseur de cette pièce, il espéroit en faire l'acquisition; le marchand en demandoit 5000 roubles; mais il espéroit l'avoir à beaucoup moins. Calcédoine renfermant du mercure. Dans les pierres non-montées, une suite de pierres précieuses. Pierre lunaire blanche. Beau morceau de matrice d'opale de Hongrie. *Oculus mundi*, devenant noir dans l'eau, au contraire des autres. Jolie collection de 240 pierres étrangères taillées. Belle collection de médailles et monnoies de Russie. Monnoies des villes particulières. Trois quarts de roubles coupés. Deux médailles de coins différens, du faux Démétrius, une d'argent, l'autre de vermeil. Trois roubles, d'Alexis Michaëlovits, dont un faux; deux sont de la même année, 1660 (7168), et de coins différens. Ducat, demi-ducat, et deux copecks d'or, de Michel Federovits. Double ducat, ducat, et demi-ducat d'Alexis Michaëlovits. Grande pièce d'or, frappée sous les deux czars; il y a seulement l'aigle des deux côtés. Pièce d'or, très-bien conservée, de Sophie, Ivan et Pierre, comme le porte l'inscription qui tient tout un côté; de l'autre, le double aigle. Grivne d'or, d'Ivan et Pierre. Deux Médailles, et quatre pièces d'or, en commençant par le ducat, en gradation, de Sophie, Ivan et Pierre. Rouble de

1704, le premier qui existe, de Pierre I[er].; au moins, n'en avons-nous jamais vu d'antérieur. Grande pièce en or, de 1702. Autre, un peu plus grande, de la même année. Beaucoup de monnoies de Pierre I[er]., sur-tout des roubles de différens coins. Pièce carrée, en cuivre, pour la barbe. Première monnoie battue en Sibérie, en 1726, en carré long. Rouble d'Anne, de 1730, *du bon coin*, la chaîne de l'ordre est autour de l'aigle, au lieu d'être autour de la figure. Neuf roubles, deux demi-roubles, et plusieurs petites pièces d'Ivan. Le quart de rouble n'y est pas, un seul de ces roubles est frappé à Moskou (1). Deux roubles de Pierre III, avec la croix. Uladislas IV, écu de Pologne, — Ecu de Pierre III, duc de Holstein, 1753.

M. Hildebrand, apothicaire. Il possède un assez grand nombre de médailles et monnoies précieuses ; mais il est très-possible qu'on ne les retrouve plus chez lui, son métier étant uniquement de brocanter. Rouble d'Alexis Michaëlo-

(1) Depuis long-temps on n'y frappe plus de roubles. La monnoie est un bâtiment de bois, presqu'en ruine : nous n'y avons vu qu'un balancier couvert de poussière, dont il paroît qu'on se sert rarement.

vits 1654 : il est à cheval. Quart de rouble d'Ivan. Rouble de Pierre Ier., qui s'ouvre, 1723. Ducat de Sophie et des deux czars. Médaille de Landskoï : d'un côté son portrait; de l'autre un obélisque entre quatre arbres; 1788 : au-dessus, *en mémoire de l'amitié*. Copecks d'or d'Alexis Michaëlovits. Demi-rouble en cuivre, de 1726, dans le genre des anciennes monnoies de Suède, frappé à Catherinenbourg : les armes de l'Empire aux quatre coins; le St-Georges au milieu : de l'autre côté l'année et le nom de la ville. Cinq différens quarts de rouble de Pierre Ier. Quatre roubles de Pierre III, absolument différens : un frappé à Moskou; autre avec la croix : cette croix formée de huit P. est dans le genre de celle qui se trouve sur plusieurs roubles de Pierre Ier : entre les quatre branches sont les chiffres de Pierre III en lettres romaines : au bout de chaque, une couronne; l'année 1762 au milieu de la croix; Pierre III, duc de Holstein, 1753. Douze roubles de Pierre Ier, tous de coins différens. Quelques monnoies de Crimée, de Perse, et plusieurs anciennes grecques, une améthiste pesant quatre pouds et dix livres : il seroit difficile d'en tirer des morceaux précieux par leur grosseur, encore moins par la pureté de leur eau. La masse en question est composée de trois couches : la première de silex; la seconde de to-

pase enfumée, et la troisième ou supérieure d'améthiste. Nous avons trouvé ce morceau fort au-dessous de sa réputation, et sur-tout du prix qu'en demandoit le possesseur : il en vouloit dix mille roubles; et quelque soit la facilité qu'ont les seigneurs russes à être trompés, il gardera long-temps cette pièce, ou elle baissera étrangement de prix : quant à ses tableaux, aucun ne mérite d'être cité.

Prince Paul Galitzin. Collection de pierres, dont plusieurs fort belles : cornalines anciennes de Perse, gravées. Emeraude du Pérou. Pierres de Sibérie. Beau morceau de jacinthe d'Espagne. Beau dendrike en pierre à fusil, agathes, jaspes, cristaux de roches, marbres d'Ismaïl, statue de l'Hiver en marbre; animaux, tasses et ustensiles de Japon et de Turquie, en cuivre et en argent. Papillons et insectes. Buste en marbre de Bacchus, très-médiocre; un festin et un triomphe, deux jolis bas-reliefs en ivoire. Petits vases en marbre faits en Sibérie. Quantité d'idoles du Japon en bronze. Deux beaux vases de granit avec bronzes dorés, beaucoup de bustes, de vases et plusieurs statues de marbre. Deux têtes en bas reliefs, de rouge antique. Buste antique de Caracalla. Deux vases d'albâtre oriental. Idoles et petits ustensiles chinois. Beaucoup de bas-reliefs en marbre, dont plusieurs antiques.

Bronzes, dont Marc-Aurèle; cent cinquante tableaux de mosaïque de Florence; tigres en bronze, venus d'Herculanum. Mouton à huit pieds, la tête retournée. Beau poisson pétrifié. Collection des marbres de Russie et autres. Très-belles pétrifications, du côté de Karatchova, à dix verstes de Moskou. Topase enfumée avec schœrle et aigue-marine. Superbe morceau de cristallisation. Beau morceau d'améthyste, en pyramide, cristallisé en petites pyramides. Autres crytallisés, dont un sur topase. Beau morceau de jaspe de Sibérie, et autres. Belles herborisations. Belle pétrification de la tête de Méduse (assez-mal nommée), avec la tige, du duché de Brunswick. Stalactite ferrugineuse dUfa. — Le possesseur est un de ceux à qui l'on peut appliquer, avec le plus de justice, les réflexions que nous avons faites au commencement de ce chapitre.

Comte Golofkin. Une trentaine de tableaux. La Vierge et l'Enfant Jésus, de Sasso Ferrato. Saint-Jean, demi-figure, de Lanfranc. Deux petites esquisses, de Wandyck. Vieillard lisant, petit tableau de Metzu. Petite vierge couchée, draperie bleue, sur bois. Sainte-Famille, dans le genre du Pérugin. Maître d'école, de Gérard Dow. Deux morceaux d'architecture, de Panini. Deux petits Breughel de velours. Tête

de vieille, de Greuse. Bonne copie de son père de famille. Petit G. Dow, où il s'est peint lui-même, a coûté 2400 roublés. Tables des marbres, pierres dures et laves. Collection de pierres précieuses, minéraux et coquilles. Belle *Scalata*. Plusieurs marteaux, dont un beau brun. Bel amiral pour la couleur. Plusieurs Nautiles. Bécasse épineuse, pas parfaite. Le propriétaire n'étoit point à Moskou : son cabinet est sans doute fort augmenté aujourd'hui, par ses emplettes dans les pays étrangers; cependant (nous le répétons) qu'on ne s'attende pas à retrouver chez lui les objets précieux qu'il aura possédés. Le comte a la réputation de payer souvent les choses infiniment au-dessus de leur valeur.

Grand-Chambellan Galitzin. Première pièce, trente tableaux. Portrait du G.-D. et du maréchal Galitzin. Petite Bacchanale, dite de Rubens. Deux copies d'après Téniers, médiocres. La galerie a au-delà de 100 tableaux, dont la plus grande partie est de Flamands. Joseph et la femme de Putiphar, joli petit tableau sous verre, de C. Cignani. Petit tableau d'une opération chirurgicale dans le dos, de G. Miéris. Très-petit Saint Jean, de G. Dow, beau. Quelques jolies miniatures. Trois beaux paysages, ou marines de Hackert. Philosophe

taillant une plume. Descente de croix, tableau qui pousse beaucoup au noir ; le dessin et l'ordonnance sont bien. Famille flamande, joli petit tableau de Veretz. Petit tableau de six figures autour d'une table de trictrac : beaucoup de vérité. Vente d'une esclave et la marchande d'huîtres, pendants. Tête de Seibold ; homme qui fume. Beaucoup de tableaux, portant le nom de grands maîtres, mais que le vernis et la réparation n'ont pu rendre bons. Quelques bustes de marbre, dont celui de S. M. Quelques bronzes modernes. Au fond, un amour antique en marbre, restauré par-tout. Deux bustes antiques, restaurés et médiocres.

Prince Adiuski. Ce cabinet ne consiste qu'en oiseaux empaillés avec beaucoup de soin : il y en a plusieurs de très-remarquables. Pie de mer, de Madras, à double bec. Toucan, Rhinocéros des côtes du Brésil. Hibou plus blanc que ceux de l'académie à Pétersbourg. Linotte, blanche de vieillesse, ayant conservé ses taches roses. Alouette blanche, des confins de Sibérie. Hirondelle blanche. Pigeon du Brésil, aux taches triangulaires. Baromètre à plumes frisées, qui se trouve au-delà d'Astracan, pas décrit par Buffon : l'impératrice en a de vivans. Suite progressive, très-curieuse, depuis le moment où l'oiseau casse l'œuf, jusqu'à celui où

il a des plumes. Plusieurs oiseaux de la Chine. Bécasse oreillard de Crimée. Collection de Sansonnets de plusieurs pays. Oiseau d'or du Brésil. Beaucoup d'oiseaux-mouches et de Colibris. Rhémès, dont un nid a deux trous. Martin-pêcheur, remarquable par sa petitesse. Squelettes de quatre oiseaux, bécasse, mésange, moineau, et un autre, extrêmement curieux, disséqués par des hannetons. Canard à quatre pattes. Chirurgien du Brésil. Butor hupé de la Chine. Flamand hupé. Corbeau et corneille blancs. Gros pigeon bleu des Indes, hupé : le pareil vit encore chez l'impératrice. Corneille blanche à queue noire. Faisan très-blanc, un peu taché. Pajard ou incendie, pas décrit par Buffon, roussâtre, de l'espèce des pies, se trouve au nord d'Archangel. Ecureuil blanc. Environ 12 à 1300 oiseaux, tous encadrés, et sous verre ; chacun avec les graines et insectes dont il se nourrit. Ce qui diminueroit étrangement le mérite de cette collection, c'est qu'on prétend que le prince ajoute à la nature pour procurer à ses oiseaux les couleurs qu'on y admire avec tant de raison.

Comte Boutourlin. Il possède une très-jolie bibliothèque, en fort bon état, quoique continuellement feuilletée : elle est de 14 à 15 mille volumes (ils ne sont pas tous à Moskou).

Rien d'unique; mais dans le nombre, de très-beaux ouvrages: on a de la peine à concevoir comment le possesseur a pu, en cinq ans, former un recueil aussi considérable, et sur-tout aussi bien choisi dans le pays le plus dénué de ressources pour cette partie, où tout doit s'acheter au poids de l'or. On ne sera pas moins surpris de voir comment le comte Boutourlin s'exprime en français, comment il connoît la France, comment il parle de Paris, et cela sans être jamais sorti de Russie: il a de plus, sur son pays, des idées que l'on n'y rencontre que dans les gens qui ont voyagé, mais non dans tous, à beaucoup près; ce qui prouve que les bons esprits trouvent en eux-mêmes toutes les ressources, et peuvent se passer de secours étrangers. Il a un cabinet de physique, garni des plus beaux instrumens: une belle collection de musique. Nous invitons les voyageurs à se procurer sa connoissance, sur-tout les Français, qu'il paroît aimer de préférence, et qui forment presque entièrement sa société.

M. Kazelof a trois jolis tableaux: une *Tilbourg*, un de *Marne* et un petit *Metzu*. Une bibliothèque dont les livres sont très-bien reliés, et paroissent n'avoir pas souffert.

Le prince Alexandre Scherbatow a un fort joli cabinet d'histoire naturelle, riche sur-tout

en minéraux de Siberie, en malachytes : il a aussi des coquilles, dont quelques-unes assez curieuses, et d'autres objets moins remarquables.

La Maison de M. Paskoff est fort bien située près du pont de pierre, sur une hauteur : on y jouit d'une vue charmante, qu'on ne s'attend pas à trouver au milieu d'une ville : les accessoires, et sur-tout les écuries, sont fort bien entendus.

La maison du prince Gagarin, pas encore achevée, sera fort commode pour la distribution : une écurie de très-bon goût, et un joli manége : quelques tableaux : une Sainte-Famille, dite de Raphaël ; l'enfant a le corps d'un homme fait : un moine tenant l'Enfant Jesus, passé, mais d'un bon maître.. Son portrait et celui de sa femme, en pied, par Angelica Kaufman : quelques jolies statues en bronze : de beaux morceaux de porphyre, etc.

CHAPITRE XVII.

Nobles de Moskou. Club de la Noblesse. Spectacles. Bals. Carnaval. Club physique.

LA quantité de nobles qui résident à Moskou est inconcevable: il seroit possible d'habiter plusieurs années cette ville, sans connoître, à beaucoup près, toutes les maisons. Les seigneurs russes, qui sont en fort petit nombre à Pétersbourg, tiennent à la cour, ou exercent quelques charges qui ne leur permet pas de s'en éloigner; aussi, dès l'instant qu'ils deviennent libres, on les voit se fixer à Moskou, et abandonner un séjour où la cour les écrase, où la présence du souverain les empêche de prendre l'essor qui conviendroit à leur fortune. En effet, Petersbourg n'offre aucun de ces *colosses* de magnificence de luxe asiatique dont nous avons rencontré plusieurs exemples à Moskou, d'après lesquels il est possible de se représenter les satrapes de l'Orient.

Quelques nobles ont adopté un moyen

d'augmenter leur fortune, qui, s'il n'est pas des plus délicats, est au moins des plus sûrs : ils font circuler leur argent, en le prétant à 8 et 10 pour $\frac{0}{0}$: on nous en a même cité un qui ne reçoit que 2 pour $\frac{0}{0}$ d'intérêt : mais il ne prête que pour un an, deux tout au plus; et quoiqu'il n'ait donné que du papier, il se fait payer l'intérêt et le capital en espèces d'*argent* (1) : c'est une usure affreuse.

Le jeu est au moins aussi en vogue qu'à Pétersbourg, et comme la masse des gens riches est plus considérable, il y est plus cher. Les banques de 80, 100 et 120 mille roubles, n'y sont pas rares.

L'hospitalité des Russes, qualité qui leur est commune avec tous les peuples sauvages, paroît ici dans tout son jour : elle nous semble tenir plutôt à un reste de barbarie, qu'à la douceur des mœurs européennes, dont cette nation est encore bien éloignée. Un étranger connu, a bientôt plus de maisons qu'il ne lui en faut, pour ne faire aucune dépense pour sa table : le gouverneur général a deux grands

(1) La distinction est importante, parce que le papier perd 5 pour cent contre le cuivre, et 25 contre l'argent.

dîners par semaine (1), où ils sont invités une fois pour toutes.

Club de la noblesse. Cette assemblée a lieu pendant l'hiver, une fois par semaine, depuis six heures du soir jusqu'à deux ou trois du matin : les étrangers connus, ont très-aisément des billets. Ce club n'est composé absolument que de nobles (les banquiers les plus renommés n'y entrent même pas), et c'est une assemblée qui ne peut être comparée à aucune autre que nous ayons vue. Il y avoit, en 1792, environ deux mille six-cents abonnés, dont dix-sept-cents femmes, et neuf-cents hommes. Aussi y avons-nous toujours vu, ainsi que dans toutes les sociétés, beaucoup plus de femmes que d'hommes : la raison de cette différence est que toute la jeunesse de Moskou est au service, et presque toujours à son corps. Les hommes payent vingt roubles par an, et les femmes dix : on y trouve toutes sortes de rafraîchissemens, en payant, et on y soupe à un rouble par tête.

L'emplacement est superbe ; il a été construit

---

(1) Il ne peut même se dispenser de les donner, le gouvernement les payant spécialement *ad hoc* : c'étoit, de notre temps, le général en chef, prince Prozorowski.

par la noblesse elle-même. Le milieu est une grande salle, de plus de cent pieds sur soixante, soutenue par vingt-huit colonnes corinthiennes, qui forment tout autour une galerie de dix à onze pieds de large. Ces colonnes sont jointes ensemble par une balustrade qui semble nuire à l'architecture : peut-être aussi que, sans elles, les colonnes paroîtroient un peut trop hautes, par le peu d'intervalle qui les sépare. Autour de ce grand salon, sont les autres appartemens, où l'on joue, et une grande salle à manger. Nous avons vu quatre de ces assemblées ; il y avoit deux mille personnes aux deux dernières : c'étoit le plus beau coup-d'œil possible. Le panthéon de Londres (brûlé depuis peu) étoit le seul emplacement au-dessus de celui-ci, pour l'élégance et la beauté de l'architecture, et il n'a jamais pu lui être comparable pour le choix de la société.

Spectacles et Bals. Il semble que dans une grande capitale, où se trouve une assemblée comme celle dont nous venons de parler, il devroit y avoir plusieurs théâtres. Cependant il n'y a qu'un seul spectacle national, même fort peu suivi, sur-tout par la bonne compagnie, et ne méritant point de l'être ; il est, de plus, écrasé par la quantité de théâtres particuliers. Plusieurs salles sont attenantes au bâti-

ment de la comédie : la principale est une rotonde fort belle, dont la voûte nous a paru un peu basse : c'est où se donnent les bals masqués, pendant le carnaval. Les derniers sont fort suivis ; on en donne deux le mardi gras : l'un commence à dix heures du matin, pour finir à quatre heures du soir ; l'autre commence vers les neuf heures. A minuit, on annonce le commencement du carême, ce qui se pratique aussi dans tous les endroits publics où il peut se trouver du monde rassemblé. Sous le prétexte que tous ne peuvent pas sortir ensemble, le bal masqué de la comédie dure jusqu'à trois ou quatre heures du matin. Une coutume assez bizarre, et que nous n'avions vue nulle part, c'est qu'aux bals masqués, les gens en frac ne peuvent pas garder leur chapeau.

Un genre de luxe que nous n'avons vu qu'ici, et qui ne peut avoir lieu que dans un pays où les seigneurs disposent, à leur volonté, d'un grand nombre d'individus, est celui des troupes de comédie. Huit à dix seigneurs avoient chacun leur spectacle : quelques-uns avoient un opéra italien et un ballet. La troupe du comte Scheremetow étoit la plus remarquable : les autres étoient médiocres : tout ce qui compose ces troupes appartient en propre au seigneur, qui n'a eu que la peine de dési-

gner à chacun le rôle qu'il devoit jouer : l'un a été fait acteur, l'autre chanteur, celui-ci danseur, celui-là musicien. Il en est de même des musiciens attachés aux nobles : ils sont toujours esclaves ; mais leur maître a mieux aimé qu'ils tinssent une flûte, un violon, qu'un rateau ou une serpe ; et voilà une bande de paysans transformée en un orchestre complet : aussi, d'après la facilité de la chose, rien n'est si commun qu'une musique, même nombreuse, chez un particulier, qui n'a qu'à nourrir, tant bien que mal, ces artistes de nouvelle fabrique, et à les vêtir proprement, pour les jours d'assemblée (1). Nous avons entendu plusieurs de ces orchestres, qui n'étoient réellement pas mauvais : il est vrai qu'on ne nous a pas dit combien de centaines de coups de bâ-

(1) Les troupes de comédies ne sont pas aussi bon marché ; la décoration, les costumes et les habillemens, qui viennent souvent de France, rendent très-cher ce genre de magnificence : on compte que le spectacle du comte Scheremetow lui coûte au moins 100 mille roubles : il est vrai que c'est sa principale dépense ; que sa troupe est complète dans tous les genres, et que les diverses parties de son spectacle ne laissent rien à désirer.

ton avoit coûté leur apprentissage (1) : mais la cause étoit secrète, et nous avons joui de l'effet.

Nous ne parlons pas de quelques comédies de société, où nous avons vu disséquer quelques-unes de nos pièces : ces troupes-ci sont détestables, et nous ne connoissons de plus risible que la représentation donnée par les étudians de l'université de Moskou : un des acteurs avoit appris de son mieux, non-seulement son rôle, mais les gestes qui devoient l'accompagner ; sa mémoire l'ayant mal servi, il passa deux vers, mais il ne passa pas de gestes,

(1) C'est vraiment pour cette classe d'hommes, que l'idée de l'esclavage doit être pénible : un malheureux paysan, qui n'a rien vu, rien lu, ne songe qu'à vivre comme ses pères ont vécu, et ses idées ne s'étendent guères au-delà des besoins physiques ; mais un homme élevé avec soin, destiné au théâtre, a été obligé de réfléchir, de méditer sur des rôles qui tendent à rendre odieux les tyrans et l'esclavage ; qu'on juge des mouvemens qui doivent l'agiter, des réflexions qu'il peut faire. Quel seroit, par exemple, le désespoir d'un acteur, sentant vivement, chargé du rôle de Brutus, qui recevroit cent coups de bâton pour ne l'avoir pas bien rendu ?

de manière que ceux ci, jusqu'à la fin de la tirade, se trouvèrent en avance de deux vers, ce qui n'empêcha pas l'acteur d'aller jusqu'au bout, comme si de rien n'étoit.

Les balles masqués, dans les maisons, sont fort en usage pendant le carnaval : on ne peut s'y présenter qu'en domino, mais à visage découvert, à moins que quelqu'un de connu du maître du logis, ne réponde du masque : ces spectacles, ces bals, sont tellement multipliés, qu'on ne peut réellement les suivre tous, sans s'exposer à une fatigue, dangereuse pour les suites.

Carnaval. Nous allons parler des plaisirs du peuple pendant le carnaval : comme ils diffèrent beaucoup de ceux des autres, le détail pourra en paroître agréable, et même curieux.

On construit deux montagnes de glaces, qui consistent en un échafaud fort élevé, sur lequel est une petite plate-forme avec des garde-foux des deux côtés ; à cette plate-forme commence une pente fort rapide faite avec des planches sur lesquelles on a versé de l'eau qui, s'étant gelée, la rend unie et excessivement glissante. Le grand plaisir consiste à s'abandonner sur une espèce de traîneau particulière, du haut de cette montagne, et d'aller aussi loin que le veut la seule impulsion qu'on vous

a donnée. Le traîneau consiste en une petite planche plus longue que large, et peu élevée : une seule personne peut s'y tenir, encore n'est-elle point à son aise. Le conducteur du traîneau est assis, les jambes ouvertes, entre lesquelles se place celui qui veut descendre (chaque course coûte cinq copecks) ; l'un et l'autre ont l'attention de tenir les jambes fort élevées et le corps très-en arrière ; ainsi placés, et le traîneau étant parfaitement droit, on le conduit au bord de la descente, et on le laisse aller : le conducteur le dirige avec les mains qu'il tient écartées du corps, et qui sont garanties par des mitaines d'un cuir fort épais. La rapidité de la course est prodigieuse, et le traîneau arrivé sur le terrain plat, parcourt encore une assez grande étendue : dans le premier moment, la respiration est fort gênée ; il faut avoir l'attention de ne faire aucun mouvement d'un côté ou d'un autre ; on seroit bientôt culbuté, ce qui est fort ordinaire ; mais il arrive très-peu d'accidens, par le peu de hauteur de la chûte ; ce qui est réellement effrayant, c'est de voir des hommes qui descendent cette montagne, debout, sur des patins : nous en avons vu plusieurs prendre ce dangereux divertissement : il faut avoir beaucoup d'adresse et d'attention ; la moindre dis-

traction auroit des suites autrement funestes que la chûte en traîneau. Le métier des conducteurs est pénible, et ils gagnent bien leur légère rétribution : heureusement la course n'est pas longue, c'est l'affaire, au plus, d'une minute, après quoi le traîneau est remonté (et c'est-là le plus fatigant de la chose) pour servir à une autre. A côté d'une de ces montagnes, étoient des baraques en bois, où l'on dansoit, où l'on jouoit des farces, des parades, encore plus misérables que celles de nos boulevarts, et où l'on faisoit des tours. Malgré la rigueur de la saison, des gens du peuple exécutoient en plein air les danses du pays, accompagnés par des ménétriers, dont les doigts ne se ressentoient pas davantage du froid. Il y avoit aussi beaucoup d'endroits où l'on mangeoit, et sur-tout où on buvoit : un Russe ne croiroit pas avoir pris de plaisir, les derniers jours du carnaval, s'il ne s'étoit pas soûlé : cette habitude est poussée à un tel point chez eux, non-seulement dans les villes, mais dans les plus petits villages, que l'on engage sérieusement les étrangers à ne point se mettre en route les trois derniers jours du carnaval, et il est très-rare de voir un Russe voyager à cette époque, s'il n'y est forcé par des affaires urgentes, ou des raisons majeures. Le paysan russe est mé-

chant de sa nature, et dans son ivresse, il ne connoît personne : on nous a cité plusieurs anecdotes qui le prouvent, et qu'il est inutile de rapporter : mais plus d'un seigneur russe ne se vante pas des excès auxquels on s'est porté contre lui, et attribue politiquement à toute autre cause des marques qui ne sont équivoques pour personne, dans un pays où il n'y a pas de maître qui n'ait le droit de les imprimer lui-même à son serviteur, ou, pour mieux dire, à son esclave.

Il est d'usage, ces jours-ci, d'aller se promener en voiture ou en traîneau à la Slobode (faubourg) allemande, ce qui nous a rappelé notre ancien Long-Champs. Cette promenade offre à un étranger, de même que tout ce qu'il voit ici, un constraste fort piquant; la voiture la plus riche, la plus élégante, se trouve à côté d'un sale et misérable traîneau. Le seigneur russe, dans son traîneau, se voit au niveau de son esclave, qui, dans le sien, l'accroche ou le dépasse sans y faire la moindre attention : le plus beau cheval est attelé à un traîneau rempli de foin, sur lequel sont couchés le conducteur et le maître; le *Mougik*, conservant toujours sa mal-propreté, quels que soient ses moyens, est quelquefois assis à côté de sa femme, vêtue très-richement; nous en avons

vu avec des mantelets d'étoffe d'or à grands ramages, bordés de la fourrure la plus précieuse, et portant sur la tête une toque ou bonnet de drap d'or, tout parsemé de perles orientales: on nous a assuré que ces bonnets valoient souvent jusqu'à vingt et trente mille francs, ce qui ne nous paroît pas exagéré : ces femmes portent au cou des chaînes d'or, fort bien travaillées, des boucles d'oreilles du même métal, garnies de perles orientales; leur figure est couverte de plusieurs couches de blanc et de rouge, tellement épaisses qu'elles paroissent absolument peintes : il en est quelques-unes à qui cette peinture ne sied pas mal ; mais c'est le petit nombre, et ce n'est qu'à une certaine distance : plusieurs se noircissent encore les dents : nous n'avons pu goûter cette coutume, adoptée cependant par plusieurs peuples.

Le nombre des spectateurs à pied est très-considérable, et contribue beaucoup à rendre le tableau animé : sa variété est aussi remarquable par la quantité des différens costumes : presque toutes les provinces en ont un qui leur est propre, et il n'en est aucune qui n'ait, dans ce moment, de ses habitans à Moskou, l'hiver étant l'époque de toutes les affaires de commerce, par la facilité qu'offre le traînage pour le transport des marchandises.

Vis-à-vis la maison du comte Alexis Orlow Tchesmenski (de la victoire de Tchesmé), on construit une enceinte pour les courses de traîneaux : elles n'ont rien de remarquables, quoiqu'elles attirent un grand coucours. L'élégance dans l'attelage d'un traîneau consiste à avoir un excellent trotteur dans le brancard, et un cheval de côté, qui aille au galop : souvent un postillon court devant à cheval, pour faire ranger les curieux.

Le gouvernement protége ici, de même qu'à Pétersbourg, tous les établissemens qui réunissent la société, soit pour la danse, soit pour la musique : ces clubs donnent des bals, des concerts, où les étrangers sont admis très-facilement (1), en trouvant un membre qui réponde d'eux. Mais un établissement qui n'a peut-être pas son pareil dans les quatre parties

(1) On compte près de dix clubs à Péterbourg ; le club anglais, le club allemand, etc. : il y en a moins à Moskou, quoique beaucoup plus considérable ; de même qu'à Pétersbourg, on y dîne à prix fixe ; on y lit les journaux ; on y joue les jeux de commerce, et quelquefois ceux de hasard, malgré les défenses, qui sont enfreintes comme par-tout.

du monde, et dont nous allons donner la description, aussi clairement que nous permettra de le faire l'envie d'être lus par toutes les classes, ne pouvant être ignoré du gouvernement, est donc protégé par lui : or, si l'on ne convient pas de la singularité de la chose, nous avouerons ingénuement que notre attente a été trompée : tout ce qui est neuf ne mérite pas, par cela seul, notre suffrage, mais a, au moins, le droit de piquer notre curiosité.

Club physique. Nous avons été long-temps à nous persuader l'existence de cette société si extraordinaire ; mais nous avons été forcés de nous rendre à l'évidence, et nous tenons les détails suivans d'un des fondateurs, qui nous en a parlé comme d'une chose fort ordinaire, ne nous cachant pas les noms des personnes affiliées, parmi lesquelles se trouvoient de ses parentes, et les noms les plus respectables de l'Empire : voici comment s'est formé cet établissement réellement unique, et qui, malgré tout ce qu'il peut offrir de séduisant, aura peu d'imitateurs.

Quatre hommes et quatre femmes, de la première noblesse du pays, dont plusieurs parens, étoient, de plus, liés par un attachement réciproque, presque généralement connu : se trouvant réunis à un souper, échauffés par le

vin et par tout ce qui peut inviter au désordre, ils imaginent d'établir une communauté de bien, qui ne pourroit que ranimer dans eux tous des sentimens affoiblis, peut-être, par une possession longue et monotone : il est unanimement reconnu que la variété est une chose charmante ; que les dehors de la décence, scrupuleusement gardés jusqu'alors, ne valent pas les charmes de la nouveauté ; on croit donc pouvoir reculer les bornes qu'on s'étoit prescrites, qui pourtant avoient quelque étendue ; la motion passe : on rappelle à l'instant l'état dans lequel avoient vécu nos premiers pères dans les jours de leur innocence : les bougies sont éteintes, et chacun se livre à l'objet que lui présente le hasard : ce premier essai ayant eu tout le succès qu'on pouvoit en attendre, il ne fut plus question que de le répéter, et c'est ce qui ne tarda pas à arriver. Au bout de quelque temps la nouveauté n'en fut plus une ; tous se connoissoient ; et pour que la triste uniformité n'amenât parmi ces heureux couples, ni ennui, ni dégoût, ils songèrent à étendre leurs premières idées, et à former un établissement réel et stable, dont l'existence fût assurée par des lois sages qui mettroient des entraves à une publicité qu'on devoit naturellement craindre, parce que ce qui est

beau e n soi-même n'est pas toujours fait pour être offert au public. Le choix des membres étoit délicat ; il falloit trouver des personnes qui, dans leurs désordres même, eussent conservé une réputation intacte sur ce qu'on appelle dans le monde, *honneur*; et dans cette classe d'hommes, on en rencontre difficilement qui, occupés sérieusement d'un objet aimable, consentent, nous ne disons pas à le prodiguer à d'autres, mais à en changer. Cependant comme une très-grande ville offre beaucoup de ressources de tout genre, le nombre des prosélytes augmenta insensiblement, et fut porté, en assez peu de temps, à cinquante de l'un et de l'autre sexe : la société se crut alors assez nombreuse pour adopter une qualification permanente, et prit le nom de club physique.

Voici maintenant ce qui se pratique à la réception du candidat : il doit, avant toutes choses, être proposé par un des membres, qui répond de lui, et sûr-tout de *sa santé* : le nom du présenté demeure affiché d'une assemblée à l'autre, pour que chaque membre puisse, s'il le juge à propos, prendre des informations sur son compte : à l'assemblée suivante le candidat passe au scrutin secret, et doit avoir l'unanimité des suffrages des deux sexes, pour

être admis ; si le scrutin a été favorable, le recipiendaire est averti de se trouver, à une heure marquée, au lieu de l'assemblée : il est introduit, et commence par déposer 25 roubles, qui, dans aucun cas, ne lui sont rendus ; après cette formalité, il passe dans un appartement où les femmes, dont il y en a quelquefois de masquées, viennent le considérer : après quelques préliminaires, assez indifférens, on lui annonce qu'il peut choisir, parmi les beautés qui l'entourent, celle qui lui convient : il jette le mouchoir : les réglemens portent que la personne choisie, si elle n'est pas le bien d'un autre, c'est-à-dire, retenue pour cette soirée là, par quelqu'un des membres, doit agréer l'offre du candidat, et sortir avec lui : voilà celle qui est chargée d'éprouver le récipiendaire, et d'après le témoignage qu'elle rend publiquement de sa conduite, il est admis ou rejeté. Les épreuves par lesquelles doit passer le candidat, ne sont pas aussi multipliées qu'on pourroit le croire, et qu'on le dit même communément : elles sont simplifiées le plus possible, et d'une *unité* bien rassurante. Celui qui a le malheur ou la mal-adresse de ne pas en venir à son honneur, est bafoué, turlupiné, ignominieusement chassé, et on garde ses 25 roubles, qui ne sont pas ce qu'il regrette.

le plus. La réception est ordinairement suivie d'un repas, dont il est facile de se faire une idée; propos, actions, danses, chants, tout est analogue au lieu et aux circonstances: on ne quitte la partie que le lendemain fort tard: les frais extraordinaires sont payés en commun, au prorata de la dépense, après chaque séance: les dépenses fixes (1) le sont par une cotisation de tous les membres, fixée d'après leur nombre, au commencement de chaque année: elles sont fort peu considérables. Les jours d'assemblées ne sont pas fixés; elles ont lieu tous les 15, 20, 25 jours, plus ou moins, selon les circonstances.

Pendant notre séjour à Moskou, le club étoit suspendu: une légère altercation, survenue avec un homme de la police, qu'il falloit nécessairement avoir dans ses intérêts, en étoit la cause; mais on se flattoit que les obstacles seroient bientôt levés, et que cette précieuse institution alloit reprendre tout son éclat.

Nous laissons à nos lecteurs le soin de faire les réflexions qui se présentent naturellement,

---

(1) Comme la maison qui est louée sous un nom emprunté; le concierge, etc.

en voyant un pareil établissement se former, s'établir, se perpétuer (il dure depuis 1784) sous les yeux, et presque sous les auspices du gouvernement; car quoique le secret soit assez bien gardé pour ce qui concerne les détails, beaucoup de gens savent confusément qu'il existe : ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est de voir dans la société le maintien décent et composé de femmes (même de demoiselles recrutées par les anciennes) qui ont figuré la veille au club physique, et leur réserve avec ceux même qui les y ont accompagnés. Nous n'aurions jamais parlé d'un semblable établissement, si nous n'avions remarqué la légèreté avec laquelle on en conversoit dans le monde, et le peu d'importance qu'on y attachoit : voilà qui en apprendra plus sur les mœurs de Moskou que tout ce que nous pourrions dire; et ce qui rend ces détails inconcevables, c'est qu'il est peu de pays où les femmes soient mieux élevées, où elles aient un extérieur plus décent, on pourroit même dire, plus froid, au moins en apparence.

ITINÉRAIRE DE RUSSIE.

Route de Pétersbourg a Moskou.

	Verstes.
à Sofia.	22
à Tosna.	36
à Ljubana. . . .	26
à Schudova. . .	32
à Spaskoïpolsti. .	24
à Podberezie. . .	24
à Novogorod (v). (Pont de plus de 800 pieds : auberge chez un Allemand, de l'autre côté du pont.)	22
à Bronitza. . . .	35
à Zactzeva. . .	27
à Kress.	31
à Yezolbisky. . .	38
à Valdaï (ville). .	23
à Ydrova. . . .	20
à Kotiloff. . . .	36
à Vishnei-Voloschok (v.). . .	36
à Vidropusk. . .	33
à Torjock (ville).	38
à Mednoïe. . .	33
à Tver (ville). . (Pont de 550 pi.	30

Observations.

Nous répéterons ici que les chevaux se payent 2 copecks par verste, et avant de partir de la poste il faut toujours faire l'appoint, parce que rarement on a de quoi rendre aux postes; et si on laisse quelque chose de payé sur la poste suivante, il est certain que rien ne sera remis, et qu'il faudra le payer une seconde fois. Il n'est rien dû au postillon; 5 copec. le rendent fort content: une voiture ou un traîneau à deux personnes et même à trois, sont attelés de trois chevaux. Si l'on veut ne pas attendre aux postes, on se fera accompagner d'un bas-officier, qui trouve toujours, dans sa

ROUTE DE PÉTERSBOURG A MOSKOU.

	VERSTES.
sur 11 bateaux : il y a un traiteur allemand.)	
à Gorodna. . .	31
à Savidow (ville).	26
(A l'embouchure de la Chaucha, dans le Volga : pont de bateaux sur cette première rivière : deux petits temples en bois.)	
à Klin (ville). . .	26
à Pesghi. . . .	31
à Tchernaïa. . .	23
à Moskou (v.). .	28
	731

canne, un moyen assuré de faire dépêcher les postillons, et de terminer promptement toutes les altercations : il est fort aisé de l'obtenir des chefs du corps : de Pétersbourg à Moskou, on le renvoie content avec 12 à 15 rou. ; mais on l'a nourri en route, comme de raison : les verstes étant marquées sur les routes, on ne peut être trompé sur le nombre, et d'ailleurs le livre de postes fait foi : il n'est dû de chevaux d'augmentation nulle part : jamais on n'en paye plus qu'on n'en a. et même, si l'on est peu chargé, on ne paye que deux chevaux, quoiqu'on en ait trois à sa voiture ; cela dépend du podorogenat ou billet que l'on prend en partant, qui désigne le nombre de chevaux qu'on payera : les maîtres de poste, sur-tout ceux des environs de Pétersbourg et des frontières des gouvernemens, n'en exigent pas moins quelquefois que l'on en prenne davantage, ou un prix audessus de la taxe ; le tout, sous peine de rester sur le grand chemin : un ordre du grand-maître des postes ne met pas toujours à couvert de ces désagrémens, qui ne sont guères à redouter que pour les étrangers : ainsi la compagnie du bas-officier leur devient presque indispensable ; il est vrai

qu'on peut mal tomber : nous avons connu quelqu'un qui n'avoit été nullement content de celui qu'il avoit pris de Pétersbourg à Moskou. La Finlande passe pour la partie de l'Empire où l'on est le mieux servi aux postes.

N. B. Il faut observer qu'un étranger ne peut obtenir son passe-port pour quitter la Russie, qu'après s'être fait mettre trois fois dans la gazette du pays ; c'est un moyen fort bien imaginé pour avertir ses créanciers, s'il étoit tenté de les oublier : on porte ces gazettes au gouverneur, qui expédie le passe-port ; il devra être signé non-seulement du commandant militaire, mais du civil : toutes ces formalités sont indispensables, et nous connoissons des voyageurs qui ont essuyé de grands désagrémens pour les avoir négligées. C'est surtout aux frontières de l'Empire, que l'examen du passe-port est le plus sévère. Comme il est défendu d'exporter de Russie de l'argent ou du papier, on aura soin de se précautionner de ducats de Hollande, soit qu'on entre en Pologne, soit qu'on entre en Suède : il est d'usage de demander au voyageur, à la frontière, quelle sorte d'argent il a pour continuer sa route, et il doit le montrer.

VOCABULAIRE

Des mots les plus nécessaires à un Voyageur, traduits en russe, et écrits comme ils doivent être prononcés.

Nota. Appuyez légèrement sur l'*e* muet final : *Gi* se prononce *Gui.*

Français.	Russe.	Français.	Russe.
Adieu	Prochaïe	Boire	Pitt
Avant	Pragdé	Bouillon	Boulione
Après	Poclé	Bouillir	Varite
Avec	Ce	Beurre	Maslo
Aujourd'hui	Cégodni	Bière	Pivo
Allons	Vouïtte	Barbier	Briton chik
Aller	Itti	Bas (vêtem.)	Choulki
Allez	Padi	Bois	Drova
Arrêtez	Ostonovitéce	Cependant	Odnako
Auberge	Tractire	Car	Ybo
Argent	Dengi	Combien	Kolko
Assez	Dovoleno	Cheval	Lochate
A droite	Na prava	Chemin	Dopoga
A gauche	Na léva	Café	Kofey
Attendez	Pogodité	C'est vrai	Sié pravda
Assiette	Tarelka	C'est faux	Sié logeno
Bon jour	Sdractvouïe	Court	Korotoque
Bon soir	Dobroïe — Vetcher	Corde	Vezevka
		Couteau	Nogique
Bien (adv.) / Bon	Karacho	Cuiller	Lochequa
		Couverture	Pokrivalo
Blanc	Beloïe	Chambre	Gornitsa

FRANÇAIS.	RUSSE.
Clé	Kloutche
Cheminée	Tronba
Chandelle	Svetchka
Culotte	Chetani
Cordonnier	Boch-mach nik
Chapeau	Chlepa
Devant	Cépérédé
Derrière	Zezadé
Demain	Zavtra
Dans	Ve
Dormir	Spate
Draps	Prastina
Elle	Ona
Eux	Onïe
Entrez	Voyédité
Eau	Voda
Est-ce ?	Taqli
En avant	Prama
Fromage.	Cire
Fruits	Frouqti
Fort	Krepko
Foible	Slabo
Français	Franzouze
Fourchette	Vilka
Fer	Geléżo
Feu	Ogone
Grand	Bolchoïe
Gobelet	Stakane
Gare	Padi
Hier	Vetchèza
Huile	Maslo paravanskoïe
Heure (une)	Tchass
Heures(deux)	Dva tchass
Habit	Quavtane
Ici	Zdéce
Il pleut	Dogejiqidéte

FRANÇAIS.	RUSSE.
Il gèle	Marozite
Il faut	Nadobno
Jour (le)	Déne
Jusques	Pokodouva
Je veux	Ya katchou
Je dis	Ya gavariou
J'ai froid	Ya ozéde
J'ai chaud	Mné garko
Je viens de	Ya idou otte
Je vais à	Ya poïdou que
Je suis	Ya jesme
Je comprends	Ya razoumeïou
Là (adverbe)	Toute
Lui	One
Lentement	Prodojilterno
Légumes	Zeléne
Loin	Daleko
Le La Les	Les art. ne sont pas d'usage dans la langue.
Long	Dolog
Lettre à la poste	Pismo, napochtou
Lit	Pastèle
Laquais	Slouga
Mal (adv.)	Koudo
Mais	No
Moi	Ya
Mon	Moyé
Ma	Maya
Monsieur	Coudape
Madame	Coudarigna
Mademoisel.	Barichènia
Matin (ce)	Cego oumpo
Manger	Couchate
Maison	Dome
Montagne	Gora
Mauvais	Ne karacho

Midi

Français.	Russe.
Midi	Poloudène
Minuit	Pol notche
Mémoire (d'auberge)	Paméte
Mouchettes	Chipsi
Mains (les)	Rouki
Maître d'auberge	Traktirchik
Non	Niett
Nuit (la)	Notche
Noir	Techernoïe
Oui	Da
Où?	Gdé
Où est le commandant?	Gdé comendante?
Pourquoi?	Nadcheto?
Parce que	Dlaïtogo
Petit	Malinkoïe
Propre	Téchistoïe
Partir	Yekate
Premier	Pervoïe
Porte	Dveri
Place	Mecto
Pont	Mocte
Poste	Potchéta
Postillon	Potchetilione
Pistolet	Pistolette
Pain	Klebe
Poisson	Riba
Poivre	Peretce
Près	Blizno
Passe-port	Pacheporte
Prenez cela	Vozmi sié
Papier	Boumaga
Pelle	Lopatka
Pincette	Chiptsi
Perruquier	Paroukmaker
Quoi?	Cheto
Qui est là?	Kto toute?
Quand?	Kogda?
Rouge	Kraknoïe
Rester	Octatka
Rue	Oulitza
Rivière	Reka
Rôtir	Jarite
Si	Yecli
Sans	Béze
Son	Yego
Sa	Yeie
Ses	Eti
Sur	Na
Sale	Zamaranoïe
Soir (ce)	Cego vetchera
Second	Vétoroïe
Sel	Soll
Soupe	Soup
Serviette	Salfetka
Servante	Rabotnitsa
Souliers	Bochmaki
Salle de comédie	Komédia
Troisième	Trètié
Trop	Mnogo
Table	Stole
Tailleur	Portnoï
Toutà l'heure	Totchass
Tournez	Oboratitèce
Vous	Vouï
Votre	Vacha
Vite	Koro
Venir	Pridti
Voiture	Kopéta
Vin	Vino
Viande	Govédina
Vinaigre	Ouksouce

FRANÇAIS.	RUSSE.	FRANÇAIS.	RUSSE.
Voyons	Posmotrime	Treize, etc.	Trinadesate
Voyageur	Poutéchest-venniq	Vingt	Dvadsate
		Vingt-un	Dvatsatodine
Veste	Kameçole	Trente	Trédsate
Venez ici	Padi soudé *ou* souda	Quarante	Sorok
		Cinquante	Pétedécéte
Un	Odine	Soixante	Chestedécéte
Deux	Dva	Soixante-dix	Sémedècéte
Trois	Tri	Quatre-vingts	Vocémedé-céte
Quatre	Tchétiri		
Cinq	Piate	Quatre-vingt-dix	Dévénosto
Six	Cheste		
Sept	Séme	Cent	Sto
Huit	Vocéme	Deux cents	Dvesti
Neuf	Dèvéte	Mille	Ticetché
Dix	Décéte	Deux mille	Dvéticetché
Onze	Odinadesate	Cent mille	Sto ticetché
Douze	Dvenadesate	Un million	Milione

Fin du Tome troisième.

TABLE DES CHAPITRES

Du Tome troisième.

ERRATA

Du Tome troisième.

PAGE 12	ligne 19	enfoncés : *lisez* enfoncées.
14	24	glace : *lisez* glaces.
59	15	au : *lisez* aux.
60	27	1706 : *lisez* 1709.
74	10	incroyable ; : *lisez* incroyable,
92	4 et 5	rix. : *lisez* roubles.
177	13	premieres ; *ajoutez* classes.
335	1	posesseur : *lisez* possesseur.
352	5	balles : *lisez* bals.
id.	18	glaces : *lisez* glace.

Fin du Tome troisième.





